

MAGAZINE : CULTURE JEUNE, ACTUALITÉ, MUSIQUE, CINÉMA, MODE, LITTÉRATURE, JEUX VIDÉO, ART
OCTOBRE 2013 - NUMÉRO 22

CINÉMA
RENCONTRE AVEC JEAN-PIERRE MOCKY
LA VIE D'ADÈLE

ACTUALITÉ
ÉCOLOGIE, OÙ EN SOMMES NOUS ?

ART
HAYAO MIYAZAKI

MUSIQUE
RENCONTRE AVEC PENTATONIX

RENCONTRE AVEC LE CINÉASTE
MAX HOWARD
LE ROI LION, LA BELLE ET LA BÊTE, LA PETITE SIRÈNE, ALADDIN, SPIRIT ...

ISSN 2259-7867

MAZEMAG.FR - PAR DES JEUNES, POUR DES JEUNES !
RETROUVEZ MAZE : FACEBOOK.COM/MAZEMAG ET TWITTER.COM/MAZEMAG

ÉDITORIAL

Retour en enfance. Voilà l'effet que la rencontre avec Max Howard que nous vous proposons dans ce vingt-deuxième numéro de Maze pourrait avoir sur vous. Il faut dire que par une certaine mélancolie automnale, des actualités moroses, et un retour à la routine progressif, penser aux dessins animés Disney de ce producteur qui ont bercé votre enfance n'incite qu'à une chose : retomber quelques heures ou plus dans cette insouciance. Après avoir retrouvé ses propos dans nos pages cinéma, il ne vous restera plus qu'à passer un dimanche après-midi devant de vieilles VHS et un magnétoscope remonté de la cave, dépoussiérés pour l'occasion. Et une fois cette crise passée, finie la naïveté et les clichés : retour aux choses sérieuses, des pages et des pages d'actualité, de culture « par les jeunes » vous attendent !

Décryptage mensuel en terme d'actualité et nous avions de quoi faire ce mois-ci : nous revenons pour vous sur la réélection d'Angela Merkel en Allemagne, sur la guerre et ses usages politiques mais aussi sur le retour de la dédiabolisation du FN, le non-cumul des mandats. C'est un numéro vert que vous avez sous les yeux, puisque nous vous parlerons aussi écologie, énergies renouvelables et nucléaire, mais aussi un numéro rouge puisque nous nous sommes intéressés à Mélenchon. Du côté de l'actualité musicale, de Superpoze au métal de Djent, du rock de Kings of Leon à la chanson de Juliette en passant par Indochine, les Strypes, Basia Bulat ou encore London Grammar il y en aura pour tous les goûts : un Maze à mettre entre les mains de vos petit(e)s et grand(e)s frères/soeurs, parents et même grands parents. Ne loupez pas non plus nos playlists et TOP qui sauront ravir vos iPod, ainsi que l'interview de Pentatonix. Cinématographiquement parlant, nous ne sommes pas passés à côté de La Vie d'Adèle, Blue Jasmine, Ma vie avec Libearace ou Tirez la langue mademoiselle ce mois-ci, et revenons même pour vous conseiller ou déconseiller quelques sorties DVD : World War Z, Le monde de Charlie, entres autres… C'est en art que nous avons décidé de vous parler de Miyasaki, quand vous pourrez découvrir une interview du bloger Zane Silver et un reportage exclusif sur la mode indienne dans nos pages mode. Pas de Maze sans Littérature, hommage à Tom Clancy, interview de Thierry Desaules, découverte de « Jamais plus », redécouverte de « Andromaque », pas de Maze non plus sans nouvelle de Basile Imbert qui honorera de sa plume une fois de plus quelques page de votre maze. Gamers ou simples curieux ne sont jamais en reste, de nos interrogations sur les Sims 4 à la crise du marché du Jeux-Vidéo au Japon, tout est à retrouver dans ce numéro d'Octobre !

Partagez, commentez, critiquez, débattez, mais surtout exprimez-vous ! Rendez-vous le mois prochain et d'ici là nous vous souhaitons bonne lecture de ce Maze un peu refondu pour l'occasion !

- Baptiste Thevelein et Quentin Tenaud
Rédacteurs en chef et directeurs de la publication

Maze

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel en Mai 2012.

Identification R.N.A. : W502002188. SIRET : 75179355500010. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Les directeurs de la publication sont Baptiste Thevelein (président de l'association Inspira-Maze) et Quentin Tenaud (vice-président). L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société OVH (2 rue Kellermann, 59100 Roubaix, France).

Maze est soutenu par la ville de Cherbourg-Octeville, l'AFNIC, le Fonds MAIF pour l'éducation et Créavenir-Crédit Mutuel.

Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication (communication) n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).



SOMMAIRE

RÉDACTEURS EN CHEF
DIRECTEURS DE LA PUBLICATION
BAPTISTE THEVELEIN
QUENTIN TENAUD

COORD. DE LA RÉDACTION
CÉLIA RENART

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
PIERRE GUESDE

COORDINATEURS DES RUBRIQUES
KEVIN DUFRÊCHE, ACTUALITÉ
MARIE-M. REMOLEUR, MUSIQUE
MARION PONCEL, CINÉMA
MARINE ROUX, LITTÉRATURE
SULLIVAN LEPETIT, JEUX VIDÉO
LOUISON LARBODIE ART
ELOÏSE PRÉVEL, MODE

CORRECTRICES
JOHANNE LAUTRIDOU
RACHEL PORTANIER
AURÉLIE JACQUELINE
AMBRE BATES

RÉDACTEURS
ANNA SOER
ANNE-FLORE ROULETTE
ANTOINE CAUTY
ANTOINE DELCOURS
BAPTISTE ERONDEL
BASILE IMBERT
BENOIT MICHAELY
CAMILLE CHARDON
CAMILLE LAHON
CHA FETCO
CHLOÉ ROY
CLAIRE LEYS
DANA FIAQUE
ELISE VERGER
EMILY LINGAT
EMMA HENNING
EWELINA SPIEWAK
JASON STUM
JODIE BLIN
JULIA COUTANT
JULIETTE KAZANDJIAN
JUSTINE TARGHETTA
LAURIE MONTAGNER
LÉO LABINSKI
LISHA LECACHEUR PU
MAËL BAUSSAND
MANON GABEREL
MANON VERCOUTER
MARGOT PERNET
MARION BOTHOREL
MARION HERMET
MARION ZITOLI
MAURANE TELLIER
MICKAEL MARINO
MYRTILLE CRABIERES
NOA COUPEY
PETER COFFIN
PHILIPPE HUSSON
PIERRE VAN GODEL
SAMUEL LADVENU
THÉO BRUNCHER
THIBAULT COMTE
THOMAS PESNEL
VICTOR LEPOUTRE

PHOTOGRAPHES
SOLÈNE LAUTRIDOU
CHARLINE VALENCHON

ILLUSTRATEURS
ENORA HEREUS

RESP. ACCRÉDITATIONS
AMÉLIE COISPEL

REJOIGNEZ-NOUS !
RECRUT.MZMG.FR

À QUOI JOUE MÉLENCHON ?

Si l'homme est un animal politique, Jean-Luc Mélenchon est un sacré représentant de notre espèce. Le co-président du Parti de Gauche (PG) ne recule effectivement devant rien pour faire entendre sa voix. Tribun hors pair aux formules acerbes envers tous ses adversaires politiques, qui sont nombreux, Mélenchon est un personnage haut en couleurs, atypique même au sein du paysage politique français. Homme intelligent, précis sur ses dossiers, Mélenchon incarne une sorte d'honnêteté politique du fait de sa franchise. Il a aussi été le premier à alerter sur les dangers de la montée de l'extrême-droite, qu'il combat en permanence, notamment en se présentant contre Marine Le Pen à Hénin-Beaumont au moment des élections législatives. Certains le pensent nécessaire pour faire bouger les lignes à gauche, d'autres, notamment au PS et au gouvernement, le voient comme un trublion à la critique facile mais sur le fond, creux et démagogique.

Lui qui a fait 10,5% lors de la dernière présidentielle, pense depuis lors qu'il est l'homme qui a fait gagner François Hollande. De fait, il se sent légitime lorsqu'il s'agit de critiquer la moindre mesure du gouvernement qui, pour lui, n'irait pas dans le bon sens. Autrement dit presque toutes. S'il fait l'unanimité à l'intérieur de son parti, le Parti de Gauche, ses partenaires du Front de Gauche et notamment le Parti Communiste (PCF) sont de plus en plus régulièrement agacés par le turbulent Mélenchon. Un exemple précis : les municipales. Le PCF est un allié historique du Parti Socialiste ; et dans certaines communes, les listes sont unitaires dès le premier tour. Le secrétaire général du PCF, Pierre Laurent, a pris le parti de dire que les alliances de premier tour devaient se faire au cas par cas, selon la situation locale. Mélenchon lui, par anti-Solférino primaire ou par calcul politicien, refuse toute alliance avec le PS dès le premier tour et réclame des listes Front de Gauche autonomes, ce qui soulève le mécontentement de certains militants communistes. Lors de la dernière fête de l'Humanité, beaucoup exprimaient leur ras-le-bol vis-à-vis de Mélenchon, qui se mêle en quelque sorte de ce qui ne le regarde pas, diabolisant le Parti Socialiste, "parti de traîtres", écartant ainsi les spécificités locales.

La critique permanente, le rejet viscéral du Parti Socialiste duquel il a été membre pendant plus de vingt ans, ministre de Lionel Jospin, le non-respect parfois de ses partenaires sans qui il ne serait plus grand chose, tout cela ne sert pas vraiment Jean-Luc Mélenchon. Sentiment renforcé par ses lieutenants, que peuvent être Delapierre et Corbière, qui tentent de copier le maître en cherchant la petite formule, mais en restant toujours dans la critique et non dans la proposition. Observateurs, opposants, partenaires politiques : on se demande parfois où va Mélenchon, où est son projet politique, ce qui fait sa différence. Le danger pour lui désormais, c'est d'être illisible auprès de ses électeurs et d'envoyer le Front de Gauche dans le mur pour les prochaines échéances.

- Kevin Dufrêche

TOP

Des néo-nazis grecs enfin arrêtés

La crise et la politique de vache maigre imposée aux Grecs avaient permis l'accession au Parlement de 18 députés néo-nazis il y a un an et demi. Le samedi 28 septembre dernier, cinq de ces parlementaires ont été arrêtés par la police anti-terroriste, notamment après l'assassinat une semaine avant d'un artiste engagé à gauche. Le parti Aube Dorée est donc privé de son leader et de son porte-parole, ainsi que de trois autres députés. Une victoire de la démocratie face à l'idéologie fasciste.

FLOP

Les Roms stigmatisés

Déclarations de Manuel Valls qui soutenait que cette population ne veut pas s'intégrer, surenchère de la droite, critiques d'une partie de la gauche, les Roms ont été au centre de l'attention ces dernières semaines. L'argument, l'agacement des voisins des communautés Roms, qui disent ne plus en pouvoir. Beaucoup de bruit pour 20 000 personnes dans un pays qui compte 66 millions d'habitants.

- La rédaction actualité

LA PHRASE DU MOIS ->

Jean-Louis Borloo lors de l'université d'été de l'UDI, après les déclarations de François Fillon qui appelait à voter pour «le moins sectaire» en cas de second tour FN-PS aux municipales. Lui qui a créé il y a un an son parti centriste, a amorcé un rapprochement avec le MoDem de François Bayrou, tournant ainsi le dos à une UMP qui pour lui semble trop loin de ses valeurs premières.

- Kevin Dufrêche

«L'UMP AVEC COMME PRÉTENTION D'INCARNER LA DROITE ET LE CENTRE EST MORTE CETTE SEMAINE»

LA VÉRITÉ SUR LE NON-CUMUL DES MANDATS


© Rémy de la Mauviniere/AP

Lors de la campagne présidentielle, le candidat François Hollande, aujourd'hui à la tête de l'État, l'avait promis : lui président, le cumul des mandats par les élus, ce serait fini ! Un peu plus d'un an après les élections où en sommes-nous ?

Le cumul des mandats et nos élus, c'est une histoire qui dure ! En effet, la plupart d'entre eux n'ont pas qu'une seule mission. Regroupant leurs fonctionnalités de maire, député, sénateur ou ministre, ils conservent bien évidemment tous les avantages qui découlent de ces fonctions, notamment leur salaire ; coûtant ainsi deux fois plus à l'État ! Aussi, de nombreuses voix s'élèvent depuis plusieurs années afin d'arrêter de dépenser l'argent dont nous ne disposons pas.

Quand aujourd'hui 43% des français déclarent être à découvert à la banque dès le 15 du mois (et parfois, ils font 31 jours…) c'est vrai qu'il semble scandaleux d'accorder deux salaires aux Hommes qui nous dirigent. Mais que voulez-vous, cela fait partie des privilèges des Hommes de la Nation !

Malgré tout, même chez les politiques on semble prendre conscience du problème que cela pose, notamment en ces temps de crise où on voudrait que la classe dirigeante donne un certain exemple. C'est pourquoi en 2012 François Hollande nous promettait qu'il reviendrait sur cette spécificité très française.

Et ça commençait plutôt bien puisque chacun des ministres du gouvernement a renoncé à la fonction qu'il occupait précédemment qu'il soit maire ou député. Alors on était contents, on se disait qu'en effet le changement c'était vraiment maintenant ! Et puis les choses se sont un petit peu compliquées. Au départ la loi devait être votée en 2013 afin d'être applicables dès les élections municipales de 2013, puis on nous a annoncé en février que Claude Bartolone, le président de l'Assemblée Nationale, repoussait cette décision à 2017 puisqu'elle nécessiterait, selon lui, de revoir la Constitution.

Après de nombreuses autres déclarations préconisant le report en 2017, il se trouve que le projet de loi sera finalement adopté lors d'un conseil des ministres ; c'était en avril dernier. Il sera voté par l'Assemblée Nationale le 9 juillet puis présenté au Sénat.

Nos chers amis sénateurs, nous ont ensuite bien étonnés lorsqu'ils ont voté la loi… tout en souhaitant qu'elle ne soit pas applicable à leur petite personne. En y réfléchissant, ce n'est plus si étonnant. Il est vrai qu'il est sûrement plus facile de retirer un privilège à une tierce personne plutôt qu'à soi ! Égoïstes nos sénateurs ? En tout cas bien décidés à pouvoir comme ils le disent « exercer une fonction exécutive locale ». Tout cela n'est bien sûr pas au goût de Manuel Valls, notre ministre de l'Intérieur qui défendait ce texte devant les chambres.

On ne sait donc toujours pas ce qu'il adviendra de ce projet de loi qui doit maintenant être présenté à une commission (composée de 7 sénateurs et de 7 députés) qui doit proposer une version commune. Mais bien sûr on est en France et personne ne s'attend à ce qu'ils tombent tous d'accord ! Il sera alors ramené de nouveau devant l'Assemblée Nationale ; mais, (Eh oui, rien n'est jamais simple quand il s'agit de nos élus !) les sénateurs ont d'ores et déjà prévenu qu'ils demanderaient l'examen de la loi devant le Conseil Constitutionnel.

Ainsi, on ne peut peut-être pas reprocher au gouvernement actuel de ne pas « changer maintenant » mais bien aux élus des deux Chambres qui campent chacun sur leurs positions et semblent peu enclins audit changement !

- **Marion Zitoli**



L'HORREUR DE NAIROBI

Les membres du commando postés devant le Westgate Mall à Nairobi évacuent les otages, le 21 septembre dernier. Les islamistes radicaux annoncent avoir fait 137 victimes.

- Samuel Ladvenu





QUEL USAGE POLITIQUE DE LA GUERRE ?

Ce fut long et tortueux. Mais depuis le Jeudi 26 Septembre, le Conseil de Sécurité de l'ONU est enfin parvenu à un accord, il a statué sur une résolution claire, qui engage totalement Bachar el-Assad. Il en allait de la vocation première de l'Assemblée des Nations Unies, qui se doit depuis le 24 octobre 1945, d'être la garante de la paix et de la sécurité internationales. Cette résolution impose au régime syrien la destruction intégrale de son arsenal chimique d'ici à un an. Une pluie d'auto-congratulations, de la part de toutes les puissances politiques siégeant au Conseil de Sécurité, s'est aussitôt déversée. Certes, cette résolution est un grand pas en avant : la Russie, et de ce fait, la Chine ont accepté de plier dans le sens d'une décision supranationale. Cependant, elle est bien moindre comparée à l'ambition de la résolution française. Les quinze membres du Conseil ont dû composer avec l' « Accord de Genève », arraché fin juin entre les États-Unis et le binôme Russie-Chine ; cet accord, bien qu'étant fortement incomplet en ne précisant pas quelle place sera accordée à Bachar el-Assad dans l'avenir syrien, statue sur une transition gouvernementale à multiples acteurs. Pour l'heure, la résolution du 26 Septembre semble trouver un consensus. Cependant, si Bachar el-Assad ne la respecte pas, les choses devraient se compliquer. En effet, une réponse militaire automatique n'est nullement imposée dans le texte. Dans le cas de preuves avérées de manquement syrien à la résolution, le Conseil de Sécurité devrait à nouveau se fixer par le biais d'un autre texte, impliquant une intervention armée. La Russie a donc toujours les mains libres, quand il s'agit d'utiliser son véto pour protéger son allié syrien.

L'honneur de l'Organisation des Nations Unies est, pour l'heure, sauve. La diplomatie internationale savoure cette petite victoire, mais pour combien de temps ? Les politiques se frottent les mains : n'ont-ils pas réussi à éviter une guerre d'ampleur considérable, où les plus gros arsenaux chimiques auraient pu être déployés ? C'est une façon de voir comment la guerre peut être utilisée à des fins politiques. Nous avons comparé les usages de la guerre par les deux derniers Présidents, à l'heure du bilan de la situation malienne.

Sarkozy et La Libye

La posture d'agité de Nicolas Sarkozy dans le champ diplomatique international lui a valu bien des critiques. L'intervention en Libye tombait à pic pour certains : Sarkozy était tout près du taux record de popularité le plus bas (20%). D'aucuns ont pointé du doigt la primauté d'entrer en guerre sur les justifications exactes de la guerre. Il est vrai qu'après avoir laissé passer les premiers mouvements de révolte annonciateurs du printemps arabe, amorcés en Tunisie, en Algérie, au Yémen et en Mauritanie, la France se devait de réagir. La Libye s'embrase le 13 février 2011, lors d'émeutes armées entre des insurgés opposants à Mouammar Kadhafi et le régime,

juste après la démission de Moubarak en Égypte et le renvoi du gouvernement jordanien par le roi Abdallah II. Courant février, les insurgés s'emparent de Benghazi et lancent un appel à l'aide. Le CNT, ou Conseil National de Transition, à la différence de la situation actuelle en Syrie, était tout désigné pour prendre la suite du processus. La France a été le premier pays à reconnaître le 10 mars 2011, en les recevant à l'Élysée, les dirigeants du CNT comme les seuls représentants politiques du pays. Bernard Henri-Lévy, philosophe engagé, qui a fortement poussé Nicolas Sarkozy à entrer en guerre, parle d'une « guerre préemptive », quand le massacre de populations civiles est avéré ; et c'était le cas. Mais la volonté française de lancer une offensive est mal vue de l'Otan et crée des tensions. L'engagement du Président Sarkozy a fortement refroidi les relations avec l'Allemagne, Angela Merkel s'étant fortement opposée à une quelconque intervention. Un mandat de l'Onu est obtenu à l'arrachée le 17 mars 2011, après revirement de Barack Obama, sans lequel Sarkozy aurait pu être comparé à Georges W. Bush. L'Otan restait partagée, sans toutefois apposer un véto, afin de ne pas rompre un précaire équilibre. Forte d'une coalition de six pays, les forces alliées, main dans la main avec les rebelles, progressent vite contre le régime libyen et achèvent Mouammar Al-Kadhafi le 20 octobre 2011.

Depuis, après des réformes de grande ampleur, le CNT a dû faire face à une crise politique, entre anciens rebelles délaissés et exercice du pouvoir. Le premier président de la République parlementaire à être élu le 9 août 2012 est Mohammed Youssef el-Megaryef, un islamiste modéré, sans trop de contestations, mais le processus démocratique est loin d'être terminé.



© AFP

Avec 56% des Français favorables à une intervention en Libye début 2011, la fierté devant le leadership français était incontestable mais le bilan de cette guerre est, lui, contesté. On parle d'une victoire du droit d'ingérence, qui tend à devenir une justification de la guerre, pour un État qui se retrouve déresponsabilisé par des forces lourdement armées qui s'en prennent aux civils. La protection des civils semble être la principale motivation à « faire la guerre », en vertu des droits de l'homme et avec comme valeur suprême la démocratie. Mais le retour du pouvoir au peuple doit aussi s'accompagner. Une intervention par à-coups, démonstrative de la force militaire et stratégique d'un pays, se transcrit peut-être dans les sondages et les urnes du pays intervenant, mais pas nécessairement comme une reconnaissance à

© AFP

la longue des populations concernées.

Hollande et le Mali

Le bilan français de l'intervention au Mali, ou opération Serval, vient d'être tiré. Jeudi 19 Septembre, François Hollande a atterri sur le tarmac de l'aéroport de Bamako, afin de suivre la cérémonie d'investiture du nouveau président malien, Ibrahim Boubacar Keita. D'après le corps diplomatique français, le Mali est une réussite en tout point. Dans son discours, un peu écrasé entre ceux des autres chefs d'États, dont l'aide militaire fut nettement plus importante que celle apportée par la France, François Hollande se targue, d'après le Monde, d'avoir fait du Mali « un exemple ». Ses propos, qui confèrent à la France le rôle de sentinelle couvrant les États africains, trahissent un ton que l'on connaît bien, à travers nos manuels d'histoire. Au sortir de l'action Serval, les observateurs et les conseillers à l'Élysée semblaient confiants quant au redressement de la côte de popularité du Président. Le Mali, c'était le dossier français où la France pouvait enfin s'affirmer. François Hollande, qui cultivait une image de mollesse voir d'inaction, s'est vu érigé la stature de « Chef de guerre », associée à une démonstration de force et d'autorité, contraste dont s'étonnaient journalistes et diplomates. A l'image de sa visite triomphale au Mali, début février, après avoir répondu à l'appel au secours du président Traoré, les populations africaines étaient majoritairement satisfaites de l'intervention et saluaient un « sauveur ». La France n'était pas associée à une puissance colonisatrice ; l'opération Serval résultait d'une réflexion intense à propos d'un conflit inévitable. Les courbes des sondages étaient donc tout proches de se redresser. Cependant, ce soubresaut tant attendu n'est jamais arrivé. Le discours de François Hollande, lors de l'investiture de Mr Ibrahim Boubacar Keita, présentait des accents de gendarme sur les pays africains. De nouveau aux journalistes du Monde, le Président a parlé d'une France ayant une « vocation », d'un « pays qui a un message à délivrer au monde, des valeurs, des principes et une influence internationales ». Cela rentre en résonance avec les discours d'un certain George W.Bush, comme si la France, qui a dû reculer devant les difficultés du dossier syrien, se voulait elle aussi une puissance militaire étendue, agissant lorsque ses intérêts sont menacés, défendant des valeurs de solidarité et d'action, mais surtout de démocratie, encore une fois la valeur suprême.

Au tout dernier sondage Ifop/Le Journal du Dimanche, du 21 Septembre, 43% des Français auraient une opinion négative du chef de l'État et de son action. Sa chute de popularité s'accélère. Dans le cas du Mali, l'usage politique de la guerre peut permettre une réaffirmation de la puissance diplomatique d'un pays sur la scène internationale, sans que cela se traduise nécessairement dans les sondages et l'opinion nationale. La guerre au Mali a permis à François Hollande de faire entendre sa voix.

À travers ces deux guerres, de nombreuses analyses ont pointé une amertume française de longue date envers le leadership américain. La popularité d'un chef d'État passe par une volonté de reconquête de la puissance diplomatique, à défaut d'être économique. Le Figaro annonce le chiffre de 64% d'opinions opposées à une intervention en Syrie, opposition qui serait due aux difficultés éprouvées par la diplomatie française, entre recul américain et tergiversions russes.

- *Marion Bothorel*

MERKEL DANS UN FAUTEUIL

La victoire est éclatante. À l'issue du scrutin du 22 septembre dernier, Angela Merkel a été reconduite au poste de Chancelière pour un troisième mandat, avec un score éclatant de 42,5% des suffrages. Mais cela reste insuffisant pour gouverner seule, d'où l'obligation de former une coalition.


BY-SA Aleph

Angela Merkel vient de réaliser une prouesse : être la première chef d'État européenne à être réélue en temps de crise. Le score de son parti, la CDU, est éloquent : 42,5%. Mais cela ne lui permet pas de gouverner seule, d'où la nécessité de nouer une coalition. Celle-ci ne passera pas par le parti libéral (FDP) qui a été mis en déroute lors de ce scrutin, avec un score inférieur aux 5% permettant d'accéder à la représentation au Bundestag, le parlement allemand. Les alliances traditionnelles s'avèrent donc impossibles, mais le pays doit absolument conserver une majorité stable, étant donné que l'Allemagne constitue la première puissance économique européenne.

Ce score très élevé de la CDU s'explique par le nombre important de partis restés sous cette barre des 5%. C'est le cas de l'allié libéral d'Angela Merkel, le FDP, balayé après 40 ans de présence continue au Bundestag en raison de promesses populistes de baisse d'impôts faites lors du scrutin de 2009 qui n'ont pas été tenues. Le parti libéral a aussi été impliqué dans la plupart des couacs de la dernière majorité gouvernementale, tirant à plusieurs reprises sur la politique de son allié. Ce score calamiteux s'explique par la montée en puissance d'un nouveau parti, l'AfD, un parti anti-euro qui réalise un score de 4,5%. Les premières enquêtes ont montré que 400 000 électeurs traditionnels du FDP avaient reporté leur vote sur ce nouveau parti, faisant du retour au Deutschemark une priorité absolue.

Une gauche à la dérive

À gauche de l'échiquier politique, on peut parler de véritable débâcle. Avec 25,3%, le score du parti social-démocrate (SPD) est meilleur qu'en 2009 (23%), mais l'écart se creuse avec la CDU. Le parti a été miné non pas par un mauvais positionnement politique, mais par un déficit de personnalité pour in-



BY-SA Alexaneder Kurz

carner le programme. Peer Steinbruck n'a été qu'un candidat par défaut, en particulier après le désistement du président du parti, Sigmar Gabriel. Se positionner sur le thème de la justice sociale était judicieux, mais le candidat a multiplié les gaffes durant la campagne, notamment en déclarant dans une discussion sur les allocations familiales « qu'il n'achèterait jamais une bouteille de vin à moins de 5€ ». Le genre de déclarations qui fait tâche, à quoi s'ajoute le fait que le candidat SPD a accumulé près de 1,25 million d'euros grâce à des conférences grassement rémunérées par de grandes multinationales, lors des trois dernières années. De quoi créer une image d'homme d'argent pour un programme du SPD ancré bien à gauche.

Quant aux alliés naturels du SPD, les Verts, ils ont aussi connu un véritable camouflet, avec un score de 8,4%, loin de l'objectif des 15% affiché en début de campagne ! En même temps, le parti a perdu son cheval de bataille historique avec l'annonce par Angela Merkel de la fin des centrales nucléaires d'ici 2022.

Maintenant, se pose la question de s'allier avec la CDU d'Angela Merkel pour le SPD. Refuser serait créer une crise politique au sein du pays, ce qui nourrirait des accusations d'irresponsabilité. Accepter et c'est la préparation de l'alternance en 2017 qui s'en trouvera complexifiée.

Un gouvernement qui sera confronté à des pièges d'importance.

Le pays fait figure d'exception dans une Europe en plein marasme. Mais des écueils guettent. Le premier d'entre eux tient au vieillissement de la population. En effet, le taux de fécondité n'est que d'1,4 enfant par femme, alors qu'il devrait être de 2,1 pour assurer un renouvellement des générations. Le pays abrite la population la plus vieille d'Europe, ce qui va irrémédiablement peser sur les comptes publics et sur la force de travail disponible. Et ce n'est pas l'immigration de travail qui parviendra à compenser ce problème structurel, car elle n'est souvent que ponctuelle : les travailleurs étrangers ne s'établissent pas de manière pérenne en Allemagne.

De même, le pays n'investit pas assez dans ses infrastructures : seulement 17% de son Produit Intérieur Brut (PIB) contre 20% en 1999, ce qui entraîne une dégradation de leur qualité.

Enfin, le coût de l'énergie est en constante augmentation. Il est déjà l'un des plus élevés en Europe et devrait continuer à augmenter dans les prochaines années suite à la décision de fermer les centrales nucléaires d'ici 2022. Pour transporter l'énergie produite par les champs d'éoliennes proches de la mer du Nord, il faudra tirer des lignes à haute tension sur 4 000 km, pour un coût estimé à 56 milliards d'euros ; ce qui va représenter pour le consommateur une augmentation du coût de l'énergie de 20% d'ici 2020 selon l'agence de l'énergie allemande. En somme, de grands défis en perspective pour la future coalition au pouvoir.

- Samuel Ladvenu

POLITIQUE EN FUSION AUTOUR DU NUCLÉAIRE

© Gilles François / Flickr

Un débat politisé en désordre.

Depuis la catastrophe de Fukushima et les pressions croissantes des lobbys environnementaux, le nucléaire a pris une place de choix dans le discours politique. Les français se sont sentis de plus en plus concernés par les risques qu'il représente, et l'État, dans le cadre de ses fonctions régaliennes a dû de ce fait l'intégrer au débat politique afin d'assurer la sécurité de ses citoyens. Cependant, le débat suscite plus d'animation qu'on aurait pu le croire : enjeux environnementaux, politiques et économiques se croisent sur la question. C'est ainsi qu'Eva Joly a lancé des ultimatums afin de négocier les conditions d'un rassemblement des Verts avec le PS tandis que les réponses de Jean-Marc Ayrault et François Rebsamen étaient plus basées sur un calcul électoral que sur une véritable inquiétude.

L'organisation du débat est difficile à mettre en place et tout le monde semble fonctionner sur une dialectique de sortie ou de conservation du nucléaire. Par exemple l'Allemagne, dès la catastrophe de Fukushima s'est fortement engagée dans le débat en prévoyant la fermeture des dernières centrales en 2022. Cette décision politique est un exemple pour les Verts. Mais ne serait-il pas plus pertinent de travailler à la recherche et au développement des énergies renouvelables, aux méthodes à utiliser, plutôt que de courir derrière un calendrier sur lequel personne n'est d'accord ?

Quelles méthodes, quels moyens ?

Bien que le débat tourne souvent autour d'une hypothétique date de sortie du nucléaire, cette question se révèle en fait ne pas être aussi pertinente que cela. En effet, elle ne fait que répondre à la panique générale qui s'est répandue après la catastrophe de Fukushima et les problèmes dans certaines centrales européennes qui ont suivis. Le véritable sujet sur lequel le débat doit se concentrer concerne les moyens à se donner afin de réaliser un quelconque avancement ; seule preuve de concrétisation qui entrainera par elle-même la définition d'une date, qui reste un enjeu important comme le convient le cercle de réflexion Terra Nova : «Il est politiquement et démocratiquement indispensable de donner à la société la possibilité d'une sortie du nucléaire à terme, ce terme étant lui-même l'objet de débat».

La réalité des énergies renouvelables.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les Verts ne réclament pas – pour la plupart du moins – une sortie immédiate du nucléaire. De toute façon, une telle affirmation ne ferait que diminuer la crédibilité du parti puisqu'il s'agit d'une proposition pour le moment irréalisable, en particulier sur une courte période de temps. Or, ce que les militants écologistes souhaitent, ce sont des changements rapides afin d'enclencher un processus de développement du “green” - les énergies renouvelables. C'est pour cela qu'Eva Joly négocie sur la date et la vitesse d'un potentiel abandon, à terme. Cependant, ce postulat semble inconciliable avec la proposition de François Hollande de réduire la part du nucléaire de 75% à 50% à l'horizon de 2025.

Cette proposition, bien qu'elle puisse sembler à certains trop peu engagée, s'ancre en fait dans la logique du réalisable et de la crédibilité politique. Par ailleurs, même si le nucléaire cessait d'ici peu, les énergies renouvelables ne seraient pas capables de prendre le relais de sitôt. L'organisation d'une véritable transition est donc bel et bien nécessaire.

Bien que la part du renouvelable soit en constante progression dans la part de consommation de l'énergie en France, son développement encore trop faible en raison de la part du budget qui lui est consacrée et les limites qui lui sont intrinsèques restent problématiques pour un remplacement total du nucléaire. En effet, si nous prenons l'exemple du photovoltaïque et de l'éolien, à l'horizon 2020 (qui est celui du Grenelle de l'environnement), l'énergie produite par les éoliennes terrestres en France correspondra à la production de quatre réacteurs, à laquelle viendra s'ajouter la production de l'éolien offshore (technologie dans laquelle la France a pris du retard) pour l'équivalent de 1,5 réacteur seulement. Soit, pour l'ensemble de l'éolien à cette date, 8% du potentiel nucléaire actuel.

- *Manon Vercouter*

LES ÉNERGIES RENOUVELABLES
UNE SOLUTION ENVISAGEABLE DANS UN FUTUR PROCHE ?


© Photocrea

Le nucléaire, le charbon, le pétrole ou le gaz sont des sources d'énergie à la fois non-renouvelables et problématiques pour l'environnement, tendant à justifier la nécessité d'une transition énergétique. Toutefois, compte tenu de leurs besoins énergétiques et de leur mode de consommation, il serait impossible pour la quasi-totalité des pays industrialisés d'envisager une production énergétique issue uniquement des énergies renouvelables. Seuls les pays à fort potentiel hydroélectrique font exception à la règle tandis que le reste des pays est contraint de se reposer sur les ressources fossiles (pétrole, gaz, charbon), qui couvrent à ce jour 85% de la consommation mondiale d'énergie, et sur le nucléaire. En effet, les énergies renouvelables ne représentent que 13% de la consommation mondiale d'énergie bien que cette part ne cesse de croître. Malgré tout, les prévisions de l'Agence Internationale de l'Énergie (AIE) montrent que les énergies fossiles restent prépondérantes et que les nouvelles énergies renouvelables (éolien, solaire, géothermie, …) restent elles très marginales (4% à l'horizon 2035).

La contrainte principale qui ressort le plus souvent dans les médias, c'est le coût encore trop élevé des énergies renouvelables. Dans les conditions de marché actuelles, les énergies renouvelables le plus souvent ne sont pas compétitives face aux énergies fossiles, même si l'augmentation du prix de ces dernières créé un effet ricochet positif sur le prix des premières. Bien que le progrès technologique et scientifique permette la diminution de ce coût, le budget de recherche consacré au renouvelable reste très faible.

Cependant, à la contrainte du prix s'ajoutent d'autres contraintes physiques et fonctionnelles qui contribuent à limiter l'expansion du renouvelable dans la part du mix énergétique mondial. La première des contraintes concerne l'intermittence de la production, en particulier pour les énergies éolienne et solaire photovoltaïque qui ont besoin de vent et de soleil afin de générer une production. Cependant, la demande en énergie, elle, est constante et a besoin d'une production en ruban (c'est-à-dire stable), ce qui pose un problème de compatibilité qui semble difficile à résoudre en l'absence de solutions de stockage peu coûteuses et efficaces.

Les énergies renouvelables manquent également de flexibilité. L'impossibilité de moduler leur production (augmenter ou diminuer leur puissance) entraine une incapacité à satisfaire pleinement la demande aux heures pleines et une perte de production aux heures creuses. Dans la même optique, même si une augmentation de la production était possible à contrôler, une trop forte demande ne pourrait être satisfaite en raison de la puissance limitée de la plupart des sources d'énergie renouvelables. Certains processus industriels requièrent une puissance importante que seules des centrales nucléaires ou à


© D.R.

combustion fossile peuvent produire.

Enfin, les énergies renouvelables permettent de créer de l'électricité et donc potentiellement de remplacer des centrales thermiques fossiles ou des centrales nucléaires, mais elles ne remplacent pas le carburant fossile, la mobilité électrique étant encore loin d'être répandue à grande échelle. C'est bien sûr ici que les biocarburants pourraient entrer en jeu, mais ils ne sont pas non plus sans contraintes et soulèvent des problématiques importantes (concurrence avec l'agriculture, déforestation, etc.), avec de plus, une efficacité et un rendement encore bas.

Certes, le potentiel théorique invoqué par tout protecteur de l'environnement est très important ; cependant, notre configuration actuelle mondiale ne nous permet pas de nous projeter dans un avenir proche où le renouvelable occuperait une place de choix aux côtés, voire en remplacement, des autres énergies. Il n'apparait pas pour le moment comme une solution capable de satisfaire les besoins de notre planète. Toutefois, cela ne signifie pas que la recherche et le développement ne doivent pas être développés dans ce secteur ; au contraire, cela doit être fait simplement en étant toujours conscient des limites et en n'ayant cesse de chercher de nouvelles alternatives toujours moins polluantes et capables de remplacer les carburants fossiles tout en satisfaisant la demande mondiale croissante. Une conscientisation des citoyens et de la classe politique concernant l'importance du renouvelable est en train de s'effectuer petit à petit, c'est pourquoi chaque pays a intérêt à trouver un aspect qui lui correspond le plus et à le développer. Par exemple, la France dispose d'un fort potentiel de développement pour les énergies renouvelables de la mer, compte tenu des atouts de son territoire, mais les technologies doivent encore pour la plupart être améliorées.

- Manon Vercouter

ÉCOLOGIE, OÙ EN SOMMES-NOUS ?

La crise qui frappe les économies occidentales n'est pas seulement économique et financière, c'est aussi une crise écologique qui impose de construire un nouveau modèle de développement, celui de l'économie verte, efficace, tout en respectant les grands équilibres naturels et sociaux. En somme, cela veut dire que l'on doit développer de nouveaux modes de consommation et de production plus sobres en ressources naturelles.


CC-SA Miguel303xm

Dans la compétition mondiale qui s'engage aujourd'hui, la France possède un potentiel considérable. Elle dispose en effet des entreprises faisant partie des leaders mondiaux en matière d'énergie, de génie écologique, de traitement d'eau et de déchets et d'efficacité énergétique. La France s'est déjà engagée dans un processus écologique, mais elle n'a pour l'instant pas encore exploité l'entièreté de son potentiel.

La France dispose de plus de 164 réserves (au 31 décembre 2009) sans compter les Terres australes françaises. Ces réserves s'étendent sur plus de 566 200 hectares (terre et mer) et protègent des milieux naturels exceptionnels et variés. Ce réseau de réserves naturelles participe fortement au respect des engagements internationaux et européens de la France en matière de protection de la diversité biologique conformément à la convention sur la diversité biologique issue de la conférence de Rio en 1992.

Le concept de la biodiversité, bien que récent dans sa définition même (Convention des Nations unies pour la diversité biologique de 1992, Rio de Janeiro), prend une place croissante dans les préoccupations qui motivent les politiques publiques sur l'agriculture. En 2004, notre pays s'est doté d'une "Stratégie nationale pour la biodiversité" (SNB) afin de répondre aux engagements européens, dont l'un des volets est l'agriculture. Depuis des millénaires, les agriculteurs se sont efforcés d'organiser l'espace et d'utiliser le monde vivant animal et végétal afin de répondre aux besoins alimentaires de la société et de lui fournir d'autres produits utilitaires pour se vêtir, se chauffer ou se soigner. L'agriculture est sans doute l'un des secteurs où l'impact du Grenelle Environnement sera le plus important. Les engagements du Grenelle Environnement se répartissent en 4 points :

- stopper partout l'érosion de la biodiversité, retrouver une bonne qualité de l'eau
- développer une agriculture et une sylviculture diversifiées, productives et durables
- valoriser et protéger la mer et ses ressources
- se doter d'outils favorisant la connaissance et éclairant les choix pour l'élaboration des politiques nationales.

Comme quoi, la France participe activement à la préservations des espaces naturels. Qu'en est-il alors du côté des villes et éco-quartiers français qui de plus en plus voient le jour et deviennent célèbres ?

En déplacement dans l'Essonne, où elle a notamment visité les Docks de Ris-Orangis et le quartier de Clause Bois Badeau à Brétigny-sur-Orge, Cécile Duflot a officiellement lancé le label national «ÉcoQuartier» le 14 décembre 2012. Véritable instrument de la transition écologique, cette nouvelle labellisation va permettre d'encourager, d'accompagner et de valoriser les projets d'aménagement et d'urbanisme durables.

La conception d'un EcoQuartier a pour objectif de proposer des logements pour tous dans un cadre de vie de qualité, tout en limitant son empreinte écologique.

Pour ce faire, un EcoQuartier doit respecter les principes du développement durable :

Promouvoir une gestion responsable des ressources
S'intégrer dans la ville existante et le territoire qui l'entoure
Participer au dynamisme économique
Proposer des logements pour tous et de tous types participant au « vivre ensemble » et à la mixité sociale
Offrir les outils de concertation nécessaires pour une vision partagée dès la conception du quartier avec les acteurs de l'aménagement et les habitants.
Une fois ces grands principes énoncés, il est toutefois indispensable d'adapter la réalisation de l'EcoQuartier aux caractéristiques de son territoire. L'EcoQuartier a donc la particularité de s'appuyer sur les ressources locales, qu'elles soient paysagères, urbaines, humaines ou environnementales.

Un EcoQuartier doit se poser en modèle, en précurseur. Il est à la « bonne » échelle pour réinventer la ville. Il est l'occasion de structurer les filières, d'organiser la concertation. Il n'est pas seulement un objet


© D.R.

mais bien le produit d'une démarche.

La co-construction est en effet essentielle et intrinsèque au projet : les EcoQuartiers doivent être désirés. Ils doivent répondre aux attentes du plus grand nombre pour éviter l'effet « vitrine » composé uniquement de constructions très avant-gardistes pouvant conduire à des rejets ultérieurs du projet. Enfin, l'EcoQuartier doit être issu de compromis entre tous les acteurs concernés, dont le cas échéant, les futurs habitants, les riverains, les acteurs économiques…
En un mot comme en mille, les EcoQuartiers étaient faits pour réduire notre empreinte écologique, concept directement lié au réchauffement climatique.

La communauté internationale se mobilise pour réduire les émissions de substances appauvrissant la couche d'ozone dans l'atmosphère, grâce aux mesures prises en 1987 lors de la signature du protocole de Montréal. Dans l'objectif de protéger l'environnement et la santé de la population, le ministère agit pour encadrer l'utilisation de ces substances.

Les gaz industriels utilisés dans les réfrigérateurs ou les aérosols (de type chlorofluorocarbures, ou hydrochlorofluorocarbures) sont responsables de l'appauvrissement de la couche d'ozone, alors que celle-ci est indispensable à la vie sur Terre et permet la filtration des rayons ultraviolets. Pour protéger la couche d'ozone, la communauté internationale s'est donnée pour objectif l'élimination progressive de ces substances chimiques. Entre 1988 et 2010, grâce au protocole de Montréal, elle a réduit les émissions de chlorofluorocarbures (CFC) de plus de 80 %. Ces efforts ont ainsi permis de constater l'amélioration de l'état de la couche d'ozone qui, selon les scientifiques, devrait retrouver ses propriétés d'avant 1980 d'ici à 2050 pour les latitudes moyennes.

Le ministère se mobilise depuis plusieurs années afin d'encadrer au mieux l'utilisation des substances couvertes par le protocole de Montréal. À ce titre, la production et l'utilisation de substances appauvrissant la couche d'ozone font partie du programme des actions nationales de l'inspection des installations classées depuis plusieurs années, afin de faire respecter les réglementations nationales et européennes sur la bonne gestion des équipements (limitation des fuites de fluide, par exemple) et la substitution des gaz appauvrissant la couche d'ozone.

Protéger la santé

La protection de la couche d'ozone représente un enjeu important pour la santé. En effet, les mesures prises par le protocole de Montréal ont permis d'épargner à la communauté internationale des millions de cas de cancers mortels de la peau et plusieurs millions de cas de cancers bénins de la peau et de cataractes.

Lutter contre le changement climatique

Il est important de noter que les substances appauvrissant la couche d'ozone sont également de puissants gaz à effet de serre. Le protocole a ainsi empêché l'émission de 135 milliards de tonnes équivalent au CO2.
dvpt 7Dans la suite des travaux engagés, la France participera à la 25e réunion des Parties, du 21 au 25 octobre 2013 à Bangkok (Thaïlande). Lors de cette réunion, sera notamment débattue la question du traitement de l'augmentation des émissions d'hydrofluorocarbones (HFC), gaz à effet de serre à fort potentiel de réchauffement climatique, utilisé en substitution des substances appauvrissant la couche d'ozone que le protocole de Montréal a permis de réduire. Deux propositions d'amendements visant à encadrer les HFC par le protocole de Montréal sont ainsi discutées depuis 4 ans.

Cependant, le récent engagement des pays du G20 à traiter de la question des HFC sous le protocole de Montréal pourrait modifier l'équilibre des négociations et permettre une décision plus rapide. La prochaine réunion des Parties devrait ainsi se tenir dans un climat différent et plus propice à la discussion.

- Théo Bruncher

UNE MINUTE EN RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO

Théâtre de violences continuelles depuis plusieurs décennies, la République Démocratique du Congo reste la grande ignorée des gros médias. Le conflit qui s'y joue est le résultat d'une constante surenchère de violence et ne semble pas trouver d'issue.



© Al Jazeera English

Avant la colonisation du territoire correspondant au Congo actuel, le pays était divisé en royaumes tels que le Luba, le Kuba, le Lunda ou le Kongo. Le pays a subi la traite des Noirs, qui a commencé sur le littoral mais qui s'est étendue ensuite dans les terres et le trafic de l'ivoire. Ces deux commerces ont contribué à l'enrichissement de certains royaumes aux détriments d'autres.

Les frontières de la République Démocratique du Congo ont été définies lors de la conférence de Berlin en 1885. Ainsi, le 1er août 1885, Léopold II de Belgique devient le souverain du Congo. Le pays participe à la Guerre 14-18 en remportant la bataille de Tabora aux côtés de la Belgique et s'engage aux côtés des Alliés durant la Seconde Guerre Mondiale. Suivant le mouvement indépendantiste qui secoue l'Afrique coloniale, se réunit au Congo en 1960 la Table Ronde de Bruxelles. Cette table ronde permet en mai les première élections législatives, qui voient l'élection du président Joseph Kasa Vubu et du premier ministre Patricia Lumumba. En 1960 est déclarée l'indépendance de la République du Congo.

S'ensuivent ensuite des conflits avec la sécession de la région du Katanga par Kapenda Tshombé Moïse et la sécession du Sud Kasaï. L'aide promise par l'ONU n'arrivant pas, Lumuba demande alors l'aide de l'Union Soviétique ce qui l'isole du président Kasa Vubu. Le général Mobutu Sese Seko, soutenu par les États-Unis qui voient d'un mauvais œil le rapprochement de Lumumba avec le bloc communiste, engage alors la première guerre du Congo en 1962. Une fois Lumumba éliminé, l'ONU s'engage aux côtés du général pour reconquérir le Sud Kasaï et le Katanga. En 1965, Mobutu Sese-Soko renverse Joseph Kasa Vubu et entame l'africanisation en 1971 du pays. Ainsi, le pays est renommé en République du Zaïre : le port du costume occidental est interdit (l'abacost), l'africanisation des noms est obligatoire, etc. L'économie du pays subit alors de graves dommages suite à une corruption et à une mauvaise gérance qui entraînent une inflation vertigineuse.

1994 voit le génocide au Rwanda coûter la vie à 800 000 personnes, à majorité d'ethnie Tutsi. Après la prise du pouvoir par les Tutsis, les Hutus (dont certains extrémistes sont responsables du génocide) s'enfuient dans différents pays et notamment en République du Zaïre. Les tensions au sein du Zaïre à la frontière avec le Rwanda culminent entre Tutsis et Hutus et voient la coalition des armées ougandaise et rwandaise envahir le Zaïre en 1996, avec comme but la destruction des milices Hutus mais aussi le pillage des ressources congolaises. La coalition est rejointe par différents hommes politiques du Zaïre opposés depuis de nombreuses années à la dictature de Mobutu. Ainsi Laurent Désiré Kabila, à la tête



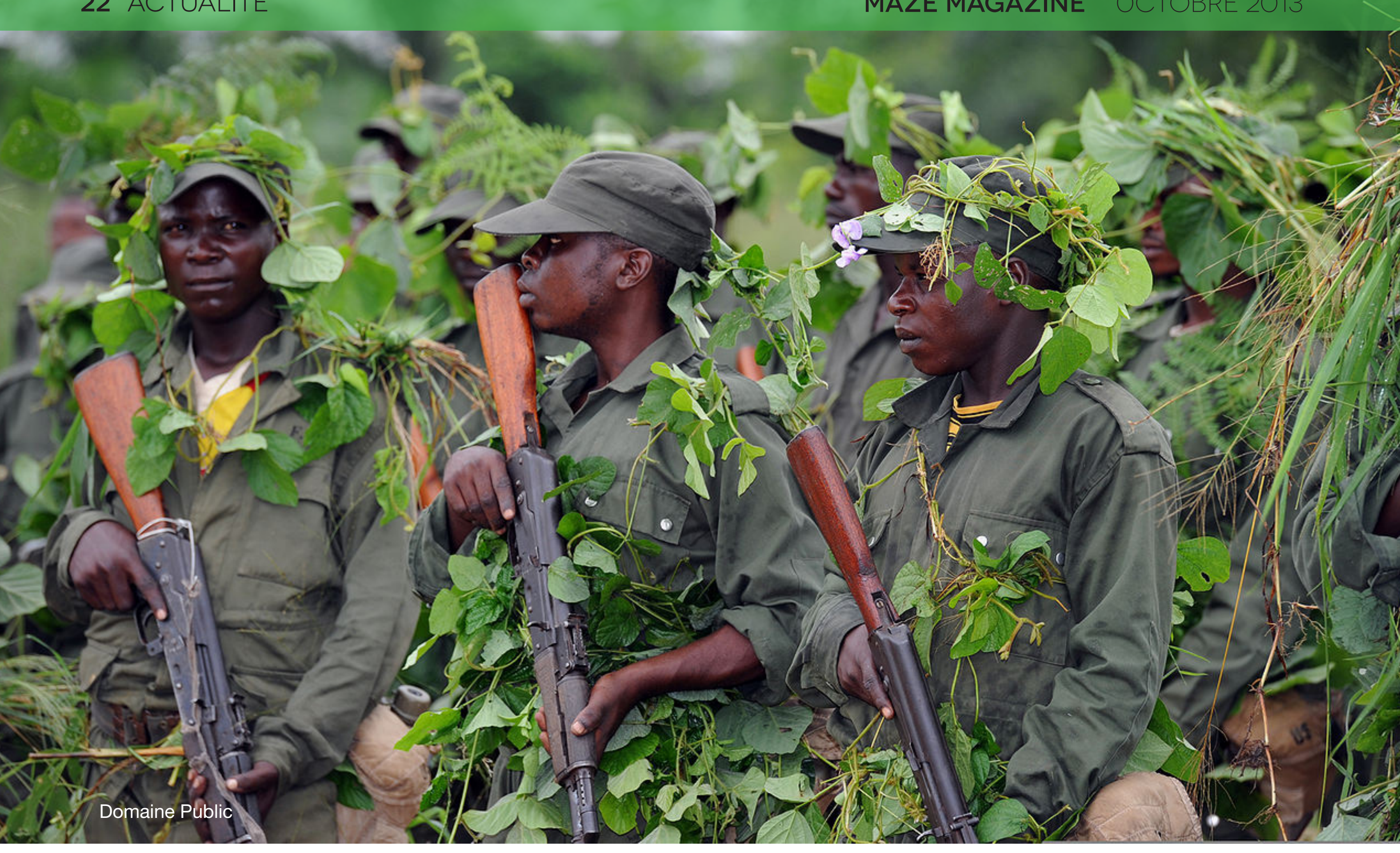
© Afrique Rédaction

de l'opposition, fait fuir le général Mobutu le 17 juin 1997, s'autoproclame président et renomme le pays en République Démocratique du Congo. Craignant que la coalition envahisse le pays, Kabila demande le retrait des troupes ougandaises et rwandaises. La coalition est réticente car elle comptait profiter des nombreuses ressources naturelles du pays. Les troupes rwandaises se retirent à Goma, région frontalière avec le Rwanda, où se crée une nouvelle milice Tutsi. En 1998 commence la seconde guerre du Congo qui implique le Rwanda, la Namibie, l'Angola, le Zimbabwe, le Tchad, le Burundi et de nombreuses milices. En 2001 Laurent Désiré Kabila est assassiné et c'est son fils Kabila qui lui succède. Il en profite pour négocier des accords de paix. Les troupes de maintien de la paix de l'ONU, MONUC, arrivent en avril en 2001. L'armée du Rwanda est la seule à ne pas s'être retirée. Par la suite un nouveau conflit éclate en 2002 au sujet des ressources naturelles du Congo. En 2006, Joseph Kabila est élu président après une longue polémique sur le supposé trucage des élections. Le pays est toujours sous tension avec un État qui a de lourdes difficultés pour imposer son autorité dans le pays.

Aujourd'hui, le Congo se classe parmi les pays les plus pauvres, avec une économie majoritairement primaire avec 70% des actifs employés dans l'agriculture et tournée vers l'exportation. En effet, aucune industrie de pointe n'a été construite sur le territoire et les minerais font souvent l'objet d'exploitation clandestine. De plus, 87.7% de la population congolaise vit en dessous du seuil de pauvreté, soit moins de 1,25 dollar par jour. Ce qui pourrait surprendre est la pauvreté du pays comparée à toutes les richesses naturelles présentes sur son sol (or, cobalt, diamant, cuivre…), le problème étant que les guerres, la corruption, la mal gérance ou encore les détournements de fonds de l'ère de Mobutu qui y règnent depuis 1977 ont laissé la République Démocratique du Congo exsangue. Le tourisme a été ruiné par les guerres et les mines du Congo, qui détient 10% des ressources en or du monde, sont les proies des pilleurs.

Situé au 186ème rang de l'IDH en 2013, la République Démocratique du Congo est considérée comme le pays le plus en difficulté dans le monde. Au niveau de la santé, l'espérance de vie est de 48,7 ans (contre 55 ans en Afrique), le taux d'accès aux services de bases est inférieur à 26% et on trouve des cas de paludisme, sida, tuberculose, de lèpre ou encore de peste dans le pays. Le système éducatif congolais est entièrement financé par les parents des élèves : le taux de scolarisation est de 52%, avec un fort taux d'analphabétisation : 33,2 % (43,3% pour les femmes).

Les conditions de vie sont donc très difficiles avec


Domaine Public

de nombreux groupes en difficulté (orphelins, enfants soldats, femmes, réfugiés, enfants déscolarisés) manquant de soins et de nourriture. Un autre problème s'ajoute aux précédents : le viol, utilisé depuis plusieurs dizaines d'années comme arme par les Tutsi, Hutus, Mais-Mais, Rwandais, Congolais ou encore le M23 durant les guerres qui ont secoué le pays. Ces atrocités ont fait depuis 1996 plus de 500,000 victimes et touchent tous les âges de la manière la plus horrible qui soit. Le viol, mis en scène, collectif, est une arme de découragement visant à démolir et terroriser, jetant dans la honte les femmes et les familles des victimes. Le Dr Mukwege, médecin spécialiste qui opère ces femmes victimes, a tenté d'alerter l'Onu, la Maison Blanche ou encore le conseil de l'Union Européenne, sans résultats à part des dotations pour son hôpital. Ces crimes ont eu pour conséquence la progression du virus du sida dans le pays.

Toujours sous tension, le pays vit par exemple avec la menace du M23, un groupe armé localisé dans la province de Goma en proie à toutes les violences. Accusé de nombreuses violences contre la population congolaise (viols, exécutions sommaires ou encore recrutements forcés d'enfants), le groupe a été crée par des ex-rebelles intégrés dans l'armée congolaises, qui se sont par la suite mutinés. Il a été avéré que le Rwanda comptait parmi les appuis du M23 en République Démocratique du Congo (recrutement, approvisionnement, appui logistique en territoire rwandais).

Ainsi, le pays ravagé depuis des années par les guerres et les conflits entre groupes armés subit toujours les conséquences du génocide rwandais, des dictatures et de la violence. Tous ces affrontements ont causé une régression économique, sociale et de nombreux pillages des ressources. Après l'immobilisme de la Communauté Internationale, peu d'actions sont réellement menées. Rappelons que les États-Unis avaient soutenu le Rwanda et l'Ouganda dans les années 1990 dans le but de renverser le dictateur mais aussi implicitement pour faire pardonner leur inaction lors du génocide au Rwanda. La loi Obama par exemple (L'article 105 autorise le secrétaire d'État américain à suspendre toute aide à un pays étranger s'il estime que le gouvernement dudit pays tente de déstabiliser la RDC) n'a jamais été vraiment appliquée. Récemment les Nations Unies, l'Union Européenne ou encore les États-Unis tentent de trouver une solution pour l'est du pays, lieu où se concentrent les conflits, mais combien de temps la population qui en subit de plein fouet les conséquences devra t-elle attendre pour goûter enfin à la paix ?

- Julia Coutant

FRONT NATIONAL
DÉDIABOLISATION, ACTE II

Le FN se prépare aux échéances électorales de 2014 : les municipales et les européennes. Pour cela, le parti de Marine Le Pen a rénové la vitrine et a plus que jamais la volonté de proposer une image jeune et loin des dérives du passé.


© AFP

Le contexte est favorable et la vague bleue marine surfe sur un état de crise de confiance envers les partis du gouvernement pour remonter dans les sondages. Alors que le chef de l'État, François Hollande, n'est plus très loin du record d'impopularité détenu par François Mitterand, le parti frontiste est au centre de toutes les attentions, lui qui pourrait prétendre concrétiser l'essai en accédant à la mairie de certaines villes de l'Hexagone. Le FN affole les partis politiques traditionnels ; on l'a bien vu à travers les dernières déclarations du déjà en campagne François Fillon, remettant en cause ses propres déclarations ainsi que la règle du « ni PS-ni FN » jusque là de mise. Des propos qui ont crée la discorde au sein des rangs de la droite, mais qui correspondent bien à un état de fait : plus de la moitié des militants UMP ne s'opposeraient pas à d'éventuelles alliances ponctuelles avec le Front National. En « droitisant » son discours, François Fillon réalise un pari risqué, mais mise sur la réalité qu'il trouve devant lui : les idées du FN font leur chemin et séduisent de plus en plus les militants de la droite du gouvernement.

Ainsi, le ton est à l'optimisme du côté du FN. Comme l'a évoqué Steeve Briois, un des bras droits de Marine Le Pen, l'objectif est de dépasser « les 1 000 conseillers municipaux », tout en conquérant des mairies. Pour cela, le FN a sorti l'artillerie lourde en investissant pour le moment 624 têtes de liste, alors qu'en 2008 ce nombre ne dépassait pas les 120. La victoire est à portée de main en particulier dans trois villes : Hénin-Beaumont (Nord), Carpentras et Saint-Gilles (Vaucluse). L'idée est de créer un "maillage territorial pour avoir une assise locale qui nous manque actuellement pour conquérir le pouvoir" comme l'a déclaré Nicolas Bay, le directeur de la campagne au sein du FN durant l'université d'été du parti, qui a eu lieu à Marseille le week-end du 14 septembre.
Au premier abord, on peut considérer que la menace est limitée, par le fait que le mode de scrutin n'est pas favorable au FN. En effet, en cas de triangulaire (ce qui est souvent le cas quand un des partis non traditionnels se maintient au second tour), il lui est difficile de passer devant ses deux rivaux. En réalité, l'idée est surtout de constituer un véritable poil à gratter pour le PS et l'UMP. L'exemple le plus clair se situe à Marseille. Le FN est en effet, selon certains sondages, en mesure d'y réaliser un score qui lui permettra d'obtenir une minorité capable de bloquer le conseil municipal. Il faudra alors jouer au jeu des alliances et c'est là où réside la menace pour l'UMP. S'il s'allie à l'extrême-droite dans la troisième ville de France, le parti pourrait s'exposer à une grave crise interne ; alors que s'il s'associe au PS, cela alimentera le fameux « UMPS » dénoncé par le FN.

L'impératif d'une image propre...

La préparation opérée par le FN est donc proportionnelle à la chance que constitue ce scrutin. Pour séduire les électeurs, le parti joue la carte jeune. En effet, 40% des candidats auront moins de 40 ans. Ainsi, en proposant de nouvelles têtes, le FN


© AFP / Patrick Kovarik

peut facilement attaquer des élus sortants qui auraient tendance à s'accrocher à leur mandat. C'est le cas par exemple avec le jeune Etienne Bousquet Cassagne, qui s'était fait connaître en étant candidat aux législatives partielles à Villeneuve-sur-Lôt, ville où était élu jusqu'alors un certain... Jérôme Cahuzac ! À 22 ans à peine, il s'était retrouvé au second tour, en serinant l'argument du « tous pourris » face à l'UMP et avait réalisé un score prometteur de 46%. Un an plus tard, il remet le couvert.

Une carte jeune qui constitue une arme à double détente, car elle permet aussi de faire oublier les errements frontistes, notamment quand le parti avait été amené à diriger des municipalités comme Orange, où le maire, Jacques Bompard, élu en 1995, s'était retrouvé mis en examen fin 2010, accusé de prise illégale d'intérêts. «On reconnaît avoir fait des erreurs. Comme vouloir faire de ces villes des laboratoires du programme présidentiel du FN», a reconnu Marine Le Pen. Dès lors, pour éviter de reproduire les erreurs du passé, il faut donc former ces bizuts de la politique sur le tas. L'université d'été du parti y a contribué, par le biais d'ateliers organisés pour les novices, où l'on est passé des idées à développer lors de la campagne à des points bien plus techniques, comme le grammage des bulletins de vote...

... Mais le discours reste identique.

Officiellement, cette vague de nouveaux arrivants, aussitôt investis candidats du fait du peu de cadres dirigeants au sein du parti, a été rendue possible par un infléchissement des positions du FN sur certains points. En somme, c'est la fin des dérapages verbaux du fondateur, Jean-Marie Le Pen. Il en est ainsi de Pierre Ducarne, candidat à la mairie de Nancy de 22 ans, passé récemment par le mouvement de Dominique de Villepin, République Solidaire, qui a affirmé au Nouvel Observateur qu'il « ne se serait pas engagé sous Jean-Marie Le Pen » en raison « des outrances et des petites phrases ». Pourtant, dans la pratique, il ne faut pas gratter beaucoup pour continuer à entendre les saillies du fondateur. Ainsi, lors de son discours durant l'université d'été de son parti, il a fustigé ce pays «où les étrangers sont privilégiés par rapport aux nationaux», «le fléau de l'islamisme», et ces immigrés «qui demain entreront par centaines de milliers» en France, durant un discours très applaudi par les militants.

Il en est de même dans les documents édités par le FN. C'est le cas de la charte rendue publique le 10 septembre dernier qui doit servir de base aux listes de rassemblement soutenues par le parti. Au milieu de promesses assez consensuelles telles que « favoriser l'attractivité économique de la commune » ou « défendre les services publics et les commerces de proximité », on trouve des idées bien plus conformes aux vieilles rengaines du Front National. Par exemple, il énonce comme principe la défense rigoureuse de « la laïcité républicaine dans tous les secteurs de la vie municipale (cantines scolaires, piscines municipales...) ». Le diable se cache dans les détails, car quel intérêt de citer ces exemples ? Les cantines scolaires rappellent l'épisode de la controverse sur les repas hallal, alors que celle sur les piscines fait remonter à la surface la polémique sur les créneaux que Martine Aubry aurait fait ouvrir pour que les femmes musulmanes puissent pratiquer la natation – ce qui s'est révélé totalement infondé. Encore une fois, on retrouve la même dénonciation d'une religion et d'une communauté. Même chose quand cette charte promet « d'engager fermement et rapidement toutes les actions possibles visant à mettre fin aux installations sauvages de nomades ». Derrière le mot « nomade » se cache un bel amalgame entre gens du voyage et Roms. Deuxièmement, les gens du voyage s'installent le plus souvent sur des aires d'accueil qui la plupart du temps leur sont spécialement dédiées. Troisièmement, les Roms ne sont pas les membres d'un peuple nomade, mais en errance, car rejetés de leur région natale. Dernièrement, accoler « sauvages » et « nomades » n'est pas innocent ; cela renvoie au processus de déshumanisation de l'autre, de l'étranger, ce qui dénote de la forte xénophobie qui parcours toujours la pensée du Front National.

Malgré un rajeunissement sensible, les vieux démons sont encore là. Les visages changent, les idées restent.

- Samuel Ladvenu

QU'EST DEVENU LE FÉMINISME ?



Mai 68, libération des mœurs. Trônant sur leur victoire contre la rigidité et la soumission, les jeunes Français réclament une nouvelle société, ouverte, libre et égalitaire.

L'ordre est celui du changement, leurs slogans non teintés d'humour proclament : "Faites l'amour pas la guerre", "il est interdit d'interdire", et à l'intérieur de cette révolution se réveille un désir d'émancipation. La vieille France regarde quelques années plus tard, stupéfaite, des femmes brûler leurs soutien-gorges, et crier "oui" à l'avortement, "oui" à la pilule ; le féminisme est là, bouillonnant dans les rues, fort du bouleversement de l'état patriarcal, et de la nouvelle mixité dans l'enseignement. Leurs revendications sont claires : elles veulent disposer de leur corps, de leur vie. En 1979 la loi Veil dépénalise l'avortement et fait un pas de géant dans la reconnaissance du droit des femmes.

2013. Qu'est devenu le féminisme ? La société semble être plus libertaire ; en France être une femme n'est plus un calvaire depuis longtemps. Liberté sexuelle, égalité salariale, on se demande ce qu'aujourd'hui les femmes pourraient bien revendiquer. A voir pourtant le nombre de blogs féministes et d'associations pour cette cause, il semble qu'il y ait encore beaucoup à faire ; des voix s'élèvent de tous les horizons, et c'est le grand changement de ce siècle. Les femmes, provenant de milieux bourgeois mais aussi défavorisés, parlent librement de leurs choix. Car un féminisme du tiers-monde vient de voir le jour, dans le monde musulman, incriminant le nouveau libéralisme qui se mélange à un islamisme radical. Hassania Chalbi fait le rapprochement entre ces deux politiques extrêmes, mettant le point sur le fait que les femmes, dans ces conditions, sont exploitées économiquement et pourtant non libres de décider de leur vie, car soumises à l'aval de leur mari. Des voix s'élèvent dans ces pays, désirant combattre cette inégalité, et clamer le droit à l'accès à des formations choisies et bien rémunérées, pour ainsi se défaire de l'emprise du patriarcat qui les confine à la rentabilité soumise.

Les "femens", ont offert une réponse radicale à une situation inégalitaire : faire de leur corps une arme de provocation politique et sociale. Seins nus, criant fièrement leur liberté, elles ont suscité la polémique dans les pays en voie de développement, en envoyant un coup de poing dans les idées machistes ... Mais l'action de ces femmes a donné lieu à des poursuites judiciaires que l'on pouvait prévoir. L'effet donc pour l'instant ne se limite qu'au conflit, semblant creuser le gouffre de la compréhension entre les sexes. Cependant, grâce à ce mouvement, l'idée de la libération du corps féminin a reconquis la sphère des médias, car au fond n'est-il pas toujours destiné à faire vendre ? Ces femmes poussent un coup de gueule contre l'imagerie de la femme objet, en enlevant le haut et en proclamant que leur corps est un moyen de vaincre les idées réactionnaires. Rendre au corps féminin ses pouvoirs, c'est ce que veulent les "femens", un combat dont les conséquences juridiques et humaines alertent (injures, menaces, etc.) et qui pose la question de la place encore aujourd'hui qu'occupe la femme dans une société patriarcale.

C'est pour critiquer cette domination que certaines féministes ont trouvé d'autres formes de réaction : afficher leur féminité, l'assumant pleinement contre l'idée qu'elle pourrait être source d'oppression, ou bien au contraire affirmer que l'éducation genrée est une chimère servant à forger l'inégalité, allant jusqu'à imaginer un monde sans différences. Les deux extrêmes renferment la même problématique : celle de l'identité sexuée, et confirme le fait que les femmes essaient toujours de se libérer de l'image d'êtres fragiles, soumis aux pulsions masculines.

Récemment, le gouvernement de François Hollande a lancé le concept de "nouveau féminisme européen" sur la base du respect, de l'être humain, de sa particularité et sa différence, en mettant l'accent sur la réintégration de l'idée suivante : "être femme n'est pas une tare", et "être femme" se conjugue de plusieurs façons, selon la personnalité de chacune. Ainsi, le plaisir d'être une femme s'oppose à l'idée archaïque selon laquelle le genre féminin est là pour souffrir, subir et se taire. Qu'on ait choisi ce sexe ou qu'on l'ait déjà, l'importance selon le ministère du droit des femmes, c'est que la société respecte cette identité, dans son entier, et que l'éducation des hommes et des femmes se fasse sur le partage, la complémentarité. Idyllique ? C'est possible mais la reconnaissance des femmes en tant qu'être désirant et pensant est encore loin d'être acceptée par tous les hommes et c'est l'idée qu'elle est sous domination du désir masculin qui provoque au XXIème siècle les pires inégalités, et ce dans la vie quotidienne des femmes.

Que deviendra la condition des femmes de demain ? Et dans l'avenir proche, y aura-t-il une amélioration de l'image présentée aux jeunes générations ? En tout cas, il existe toujours des combats, et des réponses, visibles désormais aux quatre coins du monde.

- Camille Chardon

Musique





© DR

JULIETTE

Je coulisse entre les pages de votre magazine, non un portrait de l'imposante chanteuse, ni un profil complet de son épaisse œuvre. Mais simplement un partage de l'amour que je porte à l'artiste. À Juliette Noureddine. Immense interprète.

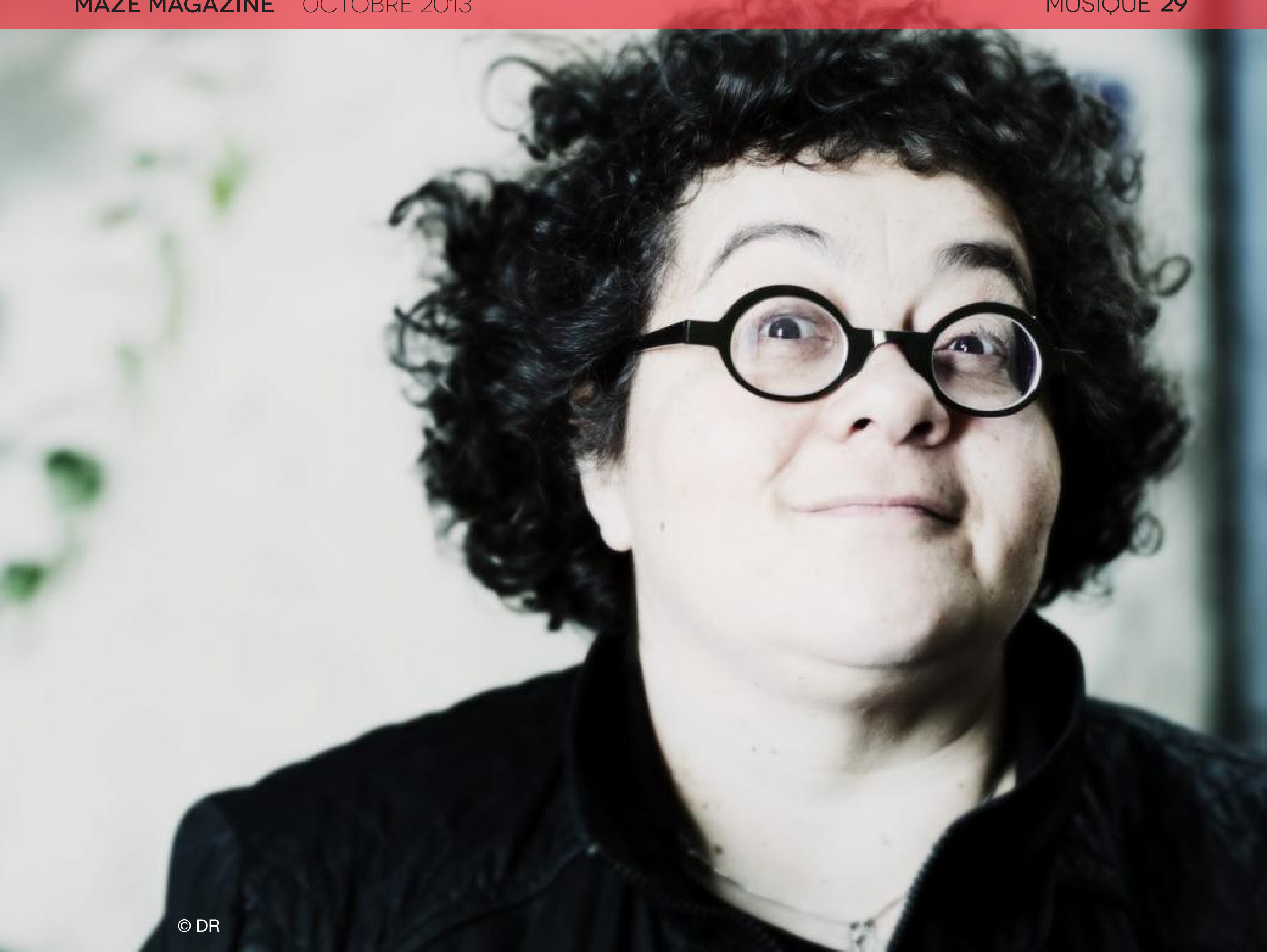
Une voix capable de mettre en relief la dentelle d'un texte soyeusement enveloppant, capable d'empoigner un texte à la théâtralité prenante, surprenante, capable de reprendre les plus grands sans oublier de les faire grandir. Juliette a pour chansons un éventail d'émotion, d'un extrême à l'autre, Des Souvenirs aux Lapins.

Chanter l'amour s'apparente aujourd'hui à une industrie du textile de qualité douteuse, tout autant et même d'avantage que les conditions de sa fabrication. Pourtant nombreux sont ceux qui s'habillent de cet apparat fade. Et dans de nombreuses oreilles, depuis l'appareil prévu à cet effet, résonnent des chansons traitant de la thématique de l'amour, et ma foi, elles s'accordent parfaitement à l'habillement de certains.

Juliette Dentelle, *Sur l'oreiller*, est un tissu rare, une vraie chanson d'amour, d'une beauté universelle, seul un être n'ayant jamais aimé peut rester de marbre à l'écoute de cette œuvre. Je m'adresse donc à ceux que l'amour a bercé, torturé et séparé. De l'ouïe, une sensation olfactive que vous connaissez, l'odeur singulière de l'amour a laissé sous les draps une musique, le parfum de l'amant, de l'aimé, d'une nuit. Cette sensation vous a connu, elle remonte depuis la voix de Juliette, vous touche et sans prévenir Les souvenirs découlent. La finesse, la beauté de ces deux tableaux nous parle et nous émeut, *Petite messe solennelle*, en voici un troisième.

C'est *Une lettre oubliée* qui me bouleverse quand elle chante l'amour, la cruauté du départ à la guerre pour un jeune homme épris d'un amour frais, au risque de mourir sans nom, sans une femme pour s'en souvenir, le temps est cruel quand l'étourderie d'un amoureux laisse un adieu sans signature.

L'art de Juliette ne se dessine pas que d'amour mais


© DR

aussi de la dure réalité du monde, si triste elle peut être, *Aller sans Retour.*

La théâtrale Juliette, une simple écoute peut se transformer en aventure. Voyageons, prenons le train, ce train qui part à l'inverse des autres, ce train qui se dirige sur le point que tout le monde fuit, Il s'est passé quelque chose. L'imagination, imaginaire d'enfant, une fillette qui désire être un garçon. De quoi rêve-t-elle ? La vivante voix de Juliette nous introduit dans la bulle imaginée de la petite fille, de ces aventures grandiose, de la lave te brûlera si du lit tu tombes : *Garçon manqué*.

Je m'incline, Juliette tu es la patronne. Tu prends le texte, tu nous embarques avec toi, délirant parfois, beau et même drôle. *L'éternelle Féminin* est un alliage à la justesse du dosage parfait, cette chanson est délirante et bellement drôle… Sur le même ton dérivons à l'écoute du *Prince des amphores*.

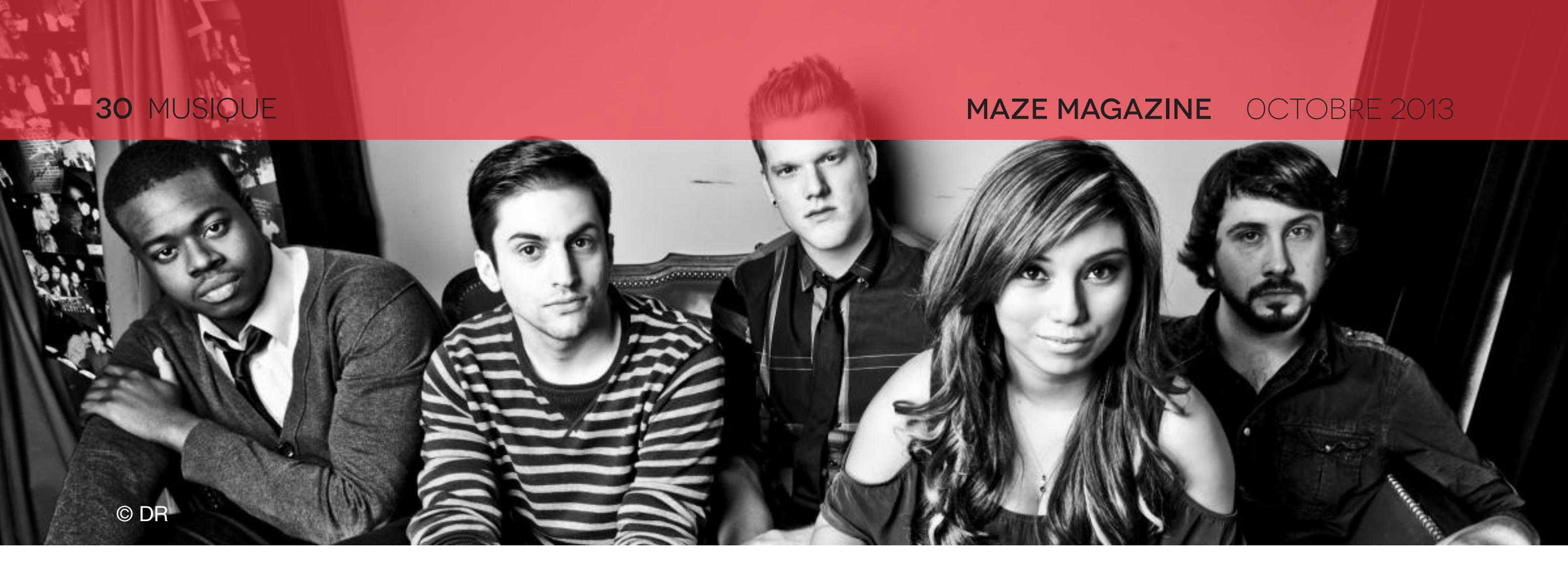
De l'humour, elle en a. Une preuve ? Allez jeter un coup d'œil au clip *La France a trop trop de talent*, une satire tout à fait juste de ceux qui se prétendent « artistes » de nos jours. J'ajoute à ses talents, si vous ne l'aviez pas encore remarqué, sa voix qui s'adapte à toutes formes de discours, de chanson, de ton, la meilleure preuve, encore une fois, est auditive : *Rhum-pomme*.

Reprise, de Serge Gainsbourg, George Brassens ou encore Salvatore Adamo. Pour clore le Cocktail-Juliette voyez avec quelle grandeur elle fait renaître, briller de nouveau, recolorer les plus grands : *Les dessous chics*, *La complainte des filles de joies* et *Une chose pareille*. La Chansons française n'est pas morte.

En supplément, je ne peux m'en empêcher, *A voix basse*, *Les lapins*, *Une lueur dans l'œil*…

Bonne écoute.

- *Basile Frigout*



© DR

RENCONTRE AVEC PENTATONIX

Nous vous en avions parlé dans le dernier numéro, et les voici en interview pour ce mois-ci ! Pentatonix, le groupe Texan ayant remporté la troisième saison de The Sing Off, va bientôt sortir un deuxième album et entamer sa tournée européenne. L'un des solistes du groupe spécialiste en cover, Mitch Grassi, a bien voulu répondre à nos questions entre deux concerts.

Maze : Comment vous êtes vous rencontrés ?
Pentatonix : Scott, Kirstie, et moi sommes allés au lycée ensemble. Quand Scott est entré à l'université, on a voulu auditionner pour Sing-Off mais nous étions trop peu nombreux. Nous avons rencontré par la suite Avi grâce à un ami commun et trouvé Kevin sur Youtube.

Maze : Quel est ton style de musique préféré ?
Pentatonix : J'adore la musique électronique, depuis le collège ! Je suis en train d'y travailler pour produire ma propre musique.

Maze : Que vous a appris l'aventure The Sing Off ?
Pentatonix : L'émission nous a soudé comme une famille et nous a permis de mettre nos différences de côté pour le bien du groupe. Cela nous a aidé à améliorer nos connaissances au niveau des arrangements (pour faire des enchaînements rapides notamment). Nous nous sommes bien entendus avec tous les groupes et l'on s'est beaucoup aidé mutuellement, c'est important !

Maze : Comment choisissez-vous les chansons que vous voulez reprendre ? Êtes-vous toujours d'accord ?
Pentatonix : D'habitude, on fait une liste d'une quarantaine de chansons et on les retravaille avec nos propres arrangements. On écoute aussi une tonne de musique donc si une musique inspire l'un d'entre nous, on l'apporte au groupe pour la réarranger et voir ce que ça peut donner.

Maze : Que pouvez-vous nous dire de The Baddest Girl, votre titre original ?
Pentatonix : Nous avons chanté The Baddest Girl plusieurs fois. C'est l'une de nos deux chansons originales de notre album «PTX Volume 1».

Maze : Quels sont vos projets pour le futur ?
Pentatonix : On espère pouvoir bientôt enregistrer un E.P entièrement composé de chansons originales !

Maze : Comment se passe votre tournée ? Que préférez-vous ?
Pentatonix : Nous adorons la tournée ! C'est tellement génial de rencontrer tous nos fans. Ils sont vraiment adorables ! Chanter chaque soir est très sympa aussi !

Maze : Vous avez plusieurs concerts prévus en novembre en Europe, y êtes-vous déjà allés ? Que voulez-vous y découvrir ? Y a t-il beaucoup de «Pentaholic» européens (nom des fans de Pentatonix) ?
Pentatonix : Nous ne sommes allés en Europe qu'une seule fois mais nous avons adoré ! C'est vraiment beau là-bas. Je pense que l'on va se débrouiller pour voir le plus de choses différentes ! J'ai envie de tester la vie nocturne, goûter à de nouveaux plats et rencontrer de nouvelles personnes. Je pense que oui, nous avons des fans européens grâce à Youtube, donc on est très excités de les rencontrer !

Maze : Pour terminer cette interview, un conseil pour tous ceux qui souhaiteraient se lancer dans les covers ?
Pentatonix : Foncez ! N'ayez pas peur de tenter de nouvelles choses musicalement et repoussez vos limites !

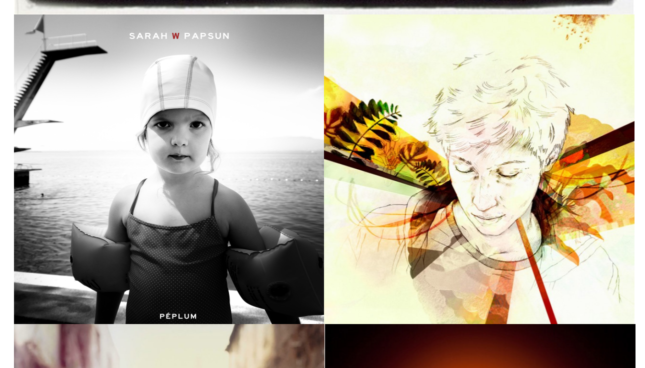
- Julia Coutant

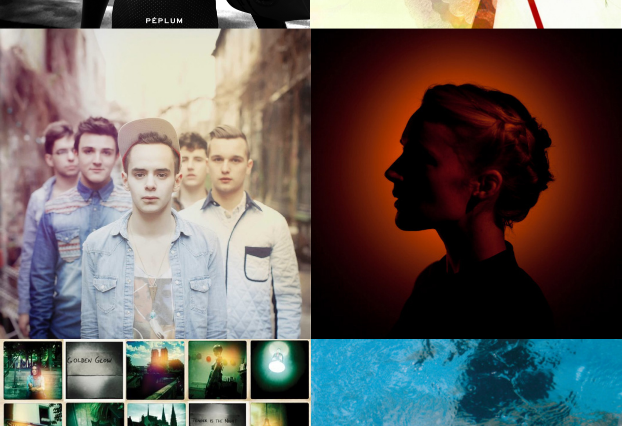
LE TOP 10 DES SINGLES DU MOIS

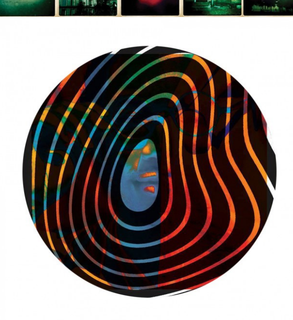
PAR LES RÉDACTEURS MUSIQUE

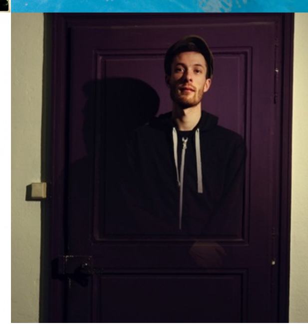












1- ARCADE FIRE – REFLEKTOR

2- SARAH W PAPSUN – NIGHT

3- SUPERPOZE – JAGUAR

4- KID WISE – HOPE



5- AGNES OBEL – FUEL TO FIRE



6- JAKE BUGG – WHAT DOESN'T KILL YOU

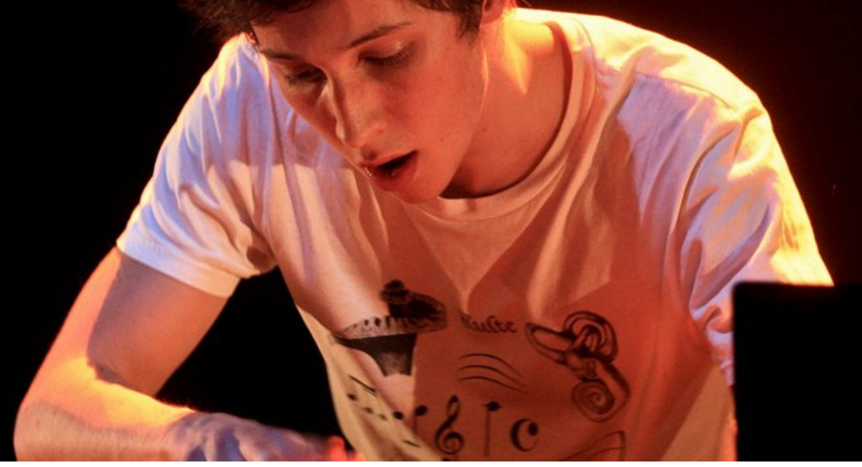
7- GOLDEN GLOW – THE SCENE

8- COSMO – NEAON CITED SEA

9- TORO Y MOI – CAMPO

10- BURNING HOUSE – POST PARTY STRESSS DISORDER

ZOOM SUR SUPERPOZE



© Raphael Halfaoui

Jaguar, un EP qui fait voyager

Le 23 septembre dernier, Gabriel Legeleux, alias Superpoze, a sorti son dernier EP, intitulé Jaguar. Réalisé entre juin et mars 2013, il s'impose comme la suite de l'EP From The Cold. Sorti chez Combien Mille, l'EP est composé de 6 tracks originales. Elles racontent sans mot les bouleversements qui ont rythmé la vie de Superpoze depuis un an : notamment un changement de statut important, l'intermittence du spectacle. Cet EP électro-mystique aux sonorités éclectiques s'appréhende comme un beau voyage entre pays chauds d'Afrique centrale et grandes perspectives glacées du pôle sud. Des rythmiques bien ciselées qui donnent envie de conquérir le monde, casque vissé sur la tête et du Superpoze dans les oreilles. Transcendant. Superpoze, une success story. Grâce au morceau bonus Transylvania sorti sur From The Cold, Superpoze se retrouve dans la compilation Kitsuné Parisien III, sortie en Février 2013. Le voilà repéré par la maison de disques au renard. Et puis, tradition oblige, Superpoze a ensuite remixé "Next Year" des Two Door Cinema Club. Dans sa lancée, il obtient une licence avec Kistuné, et sort un EP sur le label en mai dernier : Pavane.

Qui dit Paris dit soirées parisiennes…

Le 6 juillet Superpoze était au Social Club à Paris avec Alex Gopher et Danger. Il n'en est pas à son coup d'essai puisqu'il organise, depuis Février 2013 des « Soirées Animales » à la Flèche d'Or dans lesquelles il a carte blanche pour inviter de jeunes artistes de son choix. La dernière en date s'est tenue le 26 septembre 2013, dans laquelle il a convié Everydayz et Slugabed. Dans le même principe que les « Soirées Animales », Superpoze aura carte blanche lors de la clôture du festival Nordik Impakt (du 29 octobre au 2 novembre 2013) à Caen, sa ville d'origine. Il a choisi d'y convier Everydayz, Dream Koala, STWO et Andrea.

Superpoze et l'aventure Combien Mille

En juin 2012, il lance The Iceland Sound, un EP chez Combien Mille, le label qu'il a cofondé avec des amis. La philosophie qui prône dans le collectif est la création artistique avant tout, « fait main », sans ambition pécuniaire qui dénaturerait le propos créatif. Pour preuve, en 2011, Superpoze ressort son premier album : « Lost Cosmonaut » en seulement 30 exemplaires. Un album home made vendu pour mille centimes. En juin 2012 il sort The Iceland Sound EP, avec 3 remix de ses amis Zerolex, Samba de la Muerte et Les Filles & Les Garçons. En novembre 2012, From The Cold EP est lancé, accompagné d'une version CD en édition limitée, produite par le collectif, toujours à la main.

Superpoze et ses side projects

Percussionniste de formation, Superpoze est aussi engagé dans d'autres projets. Il dévoile ainsi les multiples facettes de son talent. Il est membre du groupe Samba de la Muerte, un délire plutôt folk chapeauté par Combien Mille. Le groupe part en tournée jusqu'en décembre. Il sera à Saint Nazaire le 29 novembre, à Poitiers le 30 novembre ainsi qu'à Rennes dans le cadre des Transmusicales le 7 décembre. Superpoze est également impliqué dans Kuage. Le projet plus électro qu'il a monté avec Adrien de Samba de la Muerte compte une track : A Part Of You. Un premier titre envoûtant qui vous emporte tout en douceur dans un univers nuageux, heureux. Kuage jouera son premier live aux côtés de Jon Hopkins et Evian Christ. Rendez-vous le 1er novembre au PITCHFORK MUSIC FESTIVAL à Paris du 31 octobre au 2 novembre, Grande Halle de La Villette. Kuage réserve d'ores et déjà d'autres pépites… Affaire à suivre.

- Orlane Le Bouteiller

KINGS OF LEON : RETOUR AUX SOURCES GAGNANT



Dix ans après leur premier album, les Kings of Leon reviennent avec Mechanical Bull. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le groupe a su reprendre le taureau par les cornes. Chronique d'un album qui marque le retour en beauté des frères Followill.

Rodéo impeccablement maîtrisé

Pour bien comprendre Mechanical Bull, il faut d'abord savoir que le groupe revient de loin. De très loin. Sans son leader Caleb Followill, les Kings touchent le fond avec Come Around Sunlight. Un album vide qui aurait pu signer leur arrêt de mort. Mais voilà, ces mecs du Tennessee ont un honneur. De vrais guerriers, comme John Travolta dans Urban Cowboy (film qui a inspiré le nom de l'album). Tout commence avec Supersoaker. Ou plutôt, tout recommence. Plein d'énergie, ce titre est en effet parfait pour réconcilier les fans de la première heure. Riff surpuissant, refrain accrocheur, voix saisissante de Caleb Followill... Bref, du rock sudiste typiquement Kings of Leon, du rock sur lequel on a envie de danser !

On enchaîne alors avec Rock City. Mélangeant subtilement guitares et basses, ce titre dégage une puissance incroyable. Des solos monstrueux, des "whoops" ravageurs et un rythme blues-rock complètement assumé. Don't Matter est quant à lui un morceau punk-rock plein de testostérones. Jusque dans les paroles : "I can f*ck or I can fight, it don't matter to me". La comparaison avec les Stooges est inévitable.

Western d'émotions

Comment ne pas être touché à l'écoute de Beautiful War ? Cette ballade country est tout simplement renversante. Elle dégage une atmosphère de révolte, de confidence, de liberté. Caleb met l'auditeur au pas quand il propulse sa voix. Définitivement mon coup de coeur sur cet album.

Temple rappelle notre adolescence avec son odeur très '90s. L'introduction est aussi efficace qu'un jus d'orange pour se réveiller avec le sourire. Ce morceau taillé pour la foule se révèle parfait pour faire vibrer les coeurs. Comme Wait for Me, hymne mélancolique proche de la chanson d'amour. On se voit jeune, sur une plage, en train d'embrasser des lèvres sucrées.

L'ambiance passe à tout autre chose avec Family Tree. Pas chassés, claquement de doigts... mesdames et messieurs, je danse le mia sur un titre funky des Kings of Leon. Oui, c'est possible. La bassline est démentielle, les guitares sont graissées par le blues. Du grand art !

Cerises sur le gâteau

Changement de rythme avec Comeback Story. Ce titre réussit à vous emmener très loin dès les premières secondes. Les guitares prennent de l'ampleur et rendent le moment envoûtant. La nostalgie repointe le bout de son nez. Mention spéciale pour la blague du refrain : "Quand quelqu'un vient vers toi, dis-lui que tu dois marcher un mile avec ses chaussures pour qu'il puisse te parler. Comme ça, tu es à un mile et tu as ses chaussures".

De bonnes guitares, toujours de bonnes guitares. Tonight ne déroge pas à la règle. Elles vous feront vous balancer de droite à gauche en concert, c'est une certitude... Et bon dieu, qu'elle est bonne cette partie instrumentale en milieu de morceau ! Même recette utilisée sur Coming Back Again avec des choeurs et des riffs dévastateurs. La rythmique s'enflamme, on tape du pied tout au long du morceau. Parfait pour s'échauffer les chevilles. On the Chin sonne le glas. Ce titre est une ballade tout ce qu'il y a de plus simple. Mais c'est ce qui la rend belle. Son atmosphère féerique et réconfortante vous berce. On écoute tranquillement les paroles : "I'll take it on the chin for you, my friend". La boucle est bouclée.

Que cela fait plaisir ! Les Kings of Leon sont bien de retour avec Mechanical Bull. Ce disque est un retour aux sources salvateurs. Efficacité des guitares, évolution soignée des rythmiques, performance vocale de Caleb Followill... Ce sixième album marque le début du renouveau.

- Antoine Cauty

TENDANCE DJENT

Depuis quelques années, un "sous-genre" émerge de la musique métal, composé de riffs de guitare complexes et graves joués sur des guitares de sept ou huit cordes. Souvent associé à du metalcore ou du deathcore, il intègre aussi des alternances entre sons psychédéliques (électroniques ou instrumentales, calmes) et riffs saccadés, que ça soit par la batterie (importance de la double pédale), par la guitare (dextérité sur les accords de puissance) et par la basse.



Un des premiers groupe à se démarquer dans le genre est Meshuggah, un groupe suédois de death/trash metal au 25 ans de carrière. Avec sept albums studio, on pourrait les qualifier de "pères" du djent. Mais, le premier groupe à véritablement donner un nom au phénomène est Periphery, qui se dresse comme le leader du djent. Le mot est en fait une onomatopée du son produit par les cordes graves étouffées et jouées avec une grosse distorsion sur ces guitares de 7 ou 8 cordes accordées très bas. Le djent se voit popularisé par ces guitaristes qui jouent de la guitare dans leur piaule équipés de leur PC afin de sortir ces sons si particulier ; ils postent leurs vidéo sur internet, avec des riffs de plus en plus techniques : ce sont les "geek de la guitare" ("Le djent est vraiment un phénomène en ligne" selon Sander Dieleman, webmaster de got-djent.com). C'est le cas du guitariste Misha Mansoor qui créa le groupe américain de métal progressif Periphery en 2005. Avec deux albums studio intitulés Periphery (2010) et Periphery II: This Time It's Personal (2012), ainsi qu'un EP nommé Icarus (2011), le groupe se classe au "premier rang" des groupes djent, d'après le site got-djent.com (le groupe réunit le plus de fans). Encore une fois, le phénomène se passe sur la toile, via ce site. Le groupe nous a offert un single le 21 février 2012, Passenger. Et nous, on adore (on remarque au passage un rapprochement du style metalcore, avec une voix ""screamée et une voix claire par rapport aux précédents albums plus "psychédéliques").

Les groupes de djent portent souvent un nom de forme géométrique, d'architecture. C'est le cas par exemple du groupe Monuments, un de nos favoris. Monuments est un groupe de djent/progressive metal anglais émergeant en 2010 et s'affirmant en 2011 en suivant Periphery dans leur tournée américaine. Ils sortent d'abord un EP en 2010 intitulé We are the Foundation et un album, Gnosis en aout 2012 après avoir signé chez Century Media Record. Leur dernier single en date est Memoirs, sorti le 20 octobre 2012. Le groupe mélange plusieurs styles de chant, à la fois mélodieux avec une voix douce et claire, du scream et parfois du chant «rappé» ce qui fait son


© DR

originalité. On a particulièrement apprécié le single Admit Defeat de l'album Gnosis. On retrouve les riffs saccadés aux sons si spéciaux et des moments plus calmes avec la voix claire ainsi que des riffs plus doux.

Un autre ténor du genre : le groupe anglais TesseracT qui diffère des précédents groupes car il nous propose une musique plus d'ambiance, psychédélique («atmospheric metal»). Le groupe a déjà réuni 2 albums, 2 Ep et 2 singles depuis 2009. C'est une autre facette du djent.

Pour finir, parlons du groupe Born of Osiris. C'est une formation américaine mélangeant deathcore et djent. Créé en 2003, d'abord sous un nom différent, le groupe a fini par se nommer ainsi sous sa formation actuelle pour faire référence au dieu égyptien Horus. Depuis lors, il a accumulé 4 albums studios (et de multiples EPs) : révélé par The New Reign en 2007, ils nous offrent en aout dernier un nouvel opus, intitulé Tomorrow We Die ∆live. Ce groupe permet aussi de montrer un autre style de djent, plus «bourrin» (tout ce qu'on aime !) centré autour du deathcore. Voici un extrait du dernier album.

Vous pourrez retrouver Periphery et Born of Osiris dans la tournée de Periphery «This tour is personnal», accompagnés de Twelve Foot Ninja et Dead Letter Circus un peu partout sur le continent américain en octobre et novembre 2013.

Du 11 au 13 octobre, ce sera aussi l'Euroblast 2013, le plus grand festival de djent/progressive/trash metal européen, à la «Essigfabrik» de Cologne.

- Thomas Pesnel et Jason Stum

BLACK CITY PARADE
QUAND LA VILLE FAIT PLACE AUX HOMMES

Pour accompagner leur troisième single, Black City Parade issu de l'album au titre éponyme sorti en Février dernier, Indochine a choisi de travailler avec le célèbre photographe et réalisateur Richard Kern pour un tournage de nuit dans les rues de New-York.



Black City Parade c'est d'ores et déjà l'aventure d'un album baladé de villes en villes durant sa conception et dont rien n'a été laissé au hasard, ce que l'on voit très bien dans le film sorti en juin dernier. De Paris à Berlin en passant par Tokyo et Bruxelles, cet opus s'est construit dans le cadre du voyage, qu'il soit réel ou fictif, le leader Nicola Sirkis confiant avoir également trouvé une échappatoire et de l'inspiration dans la lecture. Il n'est donc pas surprenant de retrouver cette atmosphère dans l'imagerie du groupe. Là où Yves Bottalico nous proposait une découverte nocturne de Berlin, où a notamment été enregistrée une partie de l'album, Richard Kern nous invite du côté du lieu du mixage : New-York, en nous proposant de découvrir le quotidien nocturne de plusieurs jeunes femmes déambulant dans les rues de cette ville.

« Dans une ville éclairée la nuit, il y a un esthétisme extrêmement fascinant » disait Nicola Sirkis au cours d'une interview pour l'Humanité en Février 2013 où il s'était exprimé à propos de l'album. Et si ce dernier nous donnait le ton avec son artwork représentant une ville et ses buildings, jouant entre nuit et lumières, les clips nous plongent à l'intérieur exprimant ce qu'il s'y produit en pariant sur la simplicité et l'esthétisme. Memoria et Black City Parade s'imprègnent de cette atmosphère et nous laissent dériver vers un univers où tout semble se matérialiser sous l'œil du personnage. Ce penchant humaniste se révèle grâce à un jeu de macro subtil, qui s'efforce de laisser en arrière-plan la ville, la plongeant ainsi dans un flou significatif. Se recentrant sur les visages et les paroles, l'attention est saisie d'emblée par ce poème de Mireille Havet qui ouvre l'extrait et annonce le fil du clip qui va suivre. Adapté à la société actuelle, les vers de cette femme rescapée de la première guerre mondiale se fondent sur les pans de société qu'il nous est donné de voir. «Notre génération n'est plus une génération» entonne Valérie Rouzeau qui prête sa voix pour l'occasion, et les êtres exclus de la «société» se présentent les uns derrière les autres. Des hommes qui se battent pour pas grand chose à ceux qui errent au petit bonheur à force de saoulerie, il n'y a qu'un pas.

La misère dépeinte sans jugement se colore peu à peu grâce à l'arrivée des jeunes femmes qui semblent elles aussi venues de nulle part, surgir du flou, avant d'y retourner en ayant fait cependant un geste envers ceux qu'on s'efforce de ne plus voir. Accrochées à leurs téléphones portables, la horde de jeunes filles croisées dans la rue en début d'immersion dans cette ville, ne démentira pas ce point. Mais tous ne sont pas encore versés dans cette politique de l'aveuglement aussi présente dans College Boy. «Notre faute est d'y survivre» enchaîne Havet. Oui, fautives d'aider leurs prochains, d'apporter une once de soutient dans cette aire urbaine où la noirceur se révèle sitôt le soleil enfuit, ces filles le sont. On aura décrié la lenteur des plans opposée à cette zone grouillante de vie, et bien cela ne va pas sans les actes qui y sont exposés ! Quelle saveur a l'instant où acculés et complètement perdu, comme l'est la petite fille au milieu de la foule, vous voyez soudain se présenter une main secourable ? Cet instant se fige, l'urgence et la peur s'apaise et la solidarité

est le cadeau que l'on espérait plus. La vivacité du don d'autrui aurait gâché tout le message qu'essaye de transmettre Indochine dans cette chanson. Prendre le temps d'observer et de savourer l'image peut aussi être une violence faite aux vidéos que l'on nous sert quotidiennement. Voir enfin ces lieux communs et ces personnalités que chacun trouve devant le pas de sa porte en les observant d'un œil nouveau, voilà ce qu'essaie de véhiculer en subtilité Richard Kern. Ce voyage de découverte n'a pas de point d'ancrage, à l'image de ces filles qui sillonnent la ville sans de véritables buts, ce qui fait écho au clip de Memoria dans lequel le chanteur d'Indochine traverse un Berlin endormi et presque désert. Ici, l'avancée du clip se nourrit de rencontres et suivant ce mouvement imprévisible, la caméra de Kern s'emploie à n'être jamais vraiment fixe nous faisant déambuler avec les protagonistes.

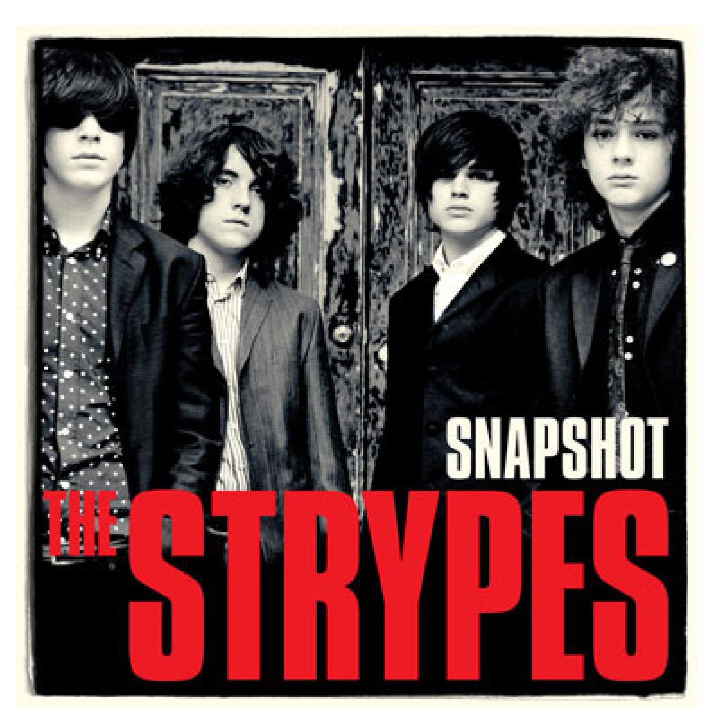
Pris dans ce tourbillon juxtaposant les extrêmes que sont la misère et la beauté - autant des filles que des actes-, ce choix arrive à marier avec justesse ce qui semblait inconciliable. La nuit, mère des transformations, favorise d'autant plus ces visions inhabituelles et permet à ces actes d'échapper à une niaiserie avérée. «Je rentre dans ta vie comme dans la nuit» concluent les paroles. Ni intrusive, ni abusive, la vision solidaire et humaine tend par sa simplicité à rendre un portrait optimiste de notre société en nous rappelant que celle-ci ne peut trouver sa force qu'à condition d'égard envers ses membres. Et l'homme chutant aussi bien mentalement que physiquement ne peut se relever que grâce à la main ou au baiser d'un être désintéressé. Ce retour aux choses essentielles que l'on oublie trop souvent dans une société qui prône l'individualisme, se couple avec la scène finale d'une des filles quittant au petit matin cette ville réconciliée, afin de plonger au cœur de la nature et d'ainsi se ressourcer. Prise de recul salutaire, la forme et le fond se rejoignent alors pour livrer cette conclusion qui n'a pas toujours été bien saisie.


© DR

Loin du sensationnalisme que College Boy a provoqué, ce travail conjoint de Kern et d'Indochine tend à revivifier les valeurs fondatrices de l'entente entre les êtres. Présentant une part des problèmes de la société actuelle et dans un même mouvement, son remède, il s'inscrit autant visuellement que textuellement dans cette grande parade urbaine et nocturne voulue par Nicola Sirkis. Loin d'être une leçon de morale, il incite les spectateurs à décrypter les images qui lui sont données, chose qu'il n'a, en ces temps d'orgie numérique, plus vraiment l'habitude de faire !

- Elise Verger et Marine Roux

GOD BLESS THE STRYPES



Le rock'n'roll n'est pas mort.

Depuis quand un groupe de pure rock'n'roll n'a-t-il pas émergé de tous ces groupes-clones se prétendant "rock" ? Ces dix dernières années, on pouvait dégourdir nos oreilles de jeunes rockeurs en écoutant les White Stripes, les Libertines, les Black Keys ou encore Airbourne pour les plus connus… « C'est pas si mal », me direz-vous. Pas si mal ?! Cela reste pourtant TRÈS limité comparé aux choix dont les jeunes disposaient il y a 40 ans ! Et puis la moitié des groupes que votre humble rédactrice a cité sont désormais morts et enterrés.

Il faut se faire une raison, le rock ne vend plus et a été remplacé dans la plupart des cœurs adolescents par le RNB, le rap ou l'électro… Eh oui, tout cela désespère votre journaliste qui a un peu trop la tête dans le passé...
Mais elle affirme tout de même que le rock'n'roll n'est pas mort. Non, votre chroniqueuse n'as pas bu ou pris quelque substance illégale qui lui ferait raconter n'importe quoi. Le rock'n'roll des débuts n'est pas mort et il revient même en grande puissance avec les quatre tourbillons de The Strypes qui ont bénéficié d'un buzz avant même la sortie de leur premier single… Il y a de quoi.

Snapshot, leur premier album (après un EP auto-produit en 2012) est sorti le 9 septembre dernier, et est une très grande leçon de rock'n'roll. Donnée par quatre gars dont la moyenne d'âge n'atteint pas 17 ans . Une vraie claque dans la gueule. Ça faisait longtemps.

Ces irlandais viennent d'une « ville ouvrière » (comme ils aiment à le rappeler) et jouent un rythm'n'blues/garage qui en jette ! Les sixties les fascinent, nos musiciens en herbe citant les Yardbirds, Dr Feelgood, Les Rolling Stones et les Animals comme principales sources d'inspiration. Leur look mod les différencient des musiciens rock de leur génération, et redonne de l'espoir au futur du rock'n'roll. Qui sait, peut-être que les Strypes vont susciter des vocations, comme Chuck Berry avant eux !

Josh McClorey (lead guitare/vocale), Ross Farrelly (lead vocal/harmonica), Evan Walsh (batterie) et Pete O'Hanlon (basse/harmonica) signent ici un album où se mêlent compos (« What the people don't see », « Hometown girls ») et l'excellente « Blue collar Jane » (entre autres) et reprises (« You can't judge a book by his cover », n°1 des ventes de Blues sur I-Tunes, « Rollin' and Tumblin' » ...). Un premier enregistrement talentueux pour des rockeurs de leur âge, enregistré en seulement deux semaines, avec un son parfait, mélange d'hier et d'aujourd'hui, ce qui ravira sans doute les nostalgiques de cette fabuleuse époque... De plus, on ne peut être qu'impressionné par le jeu des musiciens. Les Strypes ont très bien su s'entourer car leur producteur est Chris Thomas, qui a travaillé entre autres avec les Beatles et les Sex Pistols ! Mais ce n'est pas la seule fierté des Strypes. En effet, Jeff Beck et Paul Weller sont allés les voir en concerts, Noel Gallagher et Miles Kane en sont fans et Elton John en personne les a contacté pour leur proposer un contrat de management ! Ils reçoivent aussi les éloges du New Musical Express, une des principales revues musicales en Angleterre.

Tout semble sourire pour ce quartet qui joue ensemble depuis tout petit car une tournée européenne avec les Arctic Monkeys est prévue ce mois-ci, ainsi que des dates au Japon ! Espérons que le succès de Snapshot sera au rendez-vous et qu'un successeur verra bientôt le jour ! Ces génies le méritent. Si les Strypes survivent à leur premier album, alors le rock'n'roll sera tranquille pendant quelques temps encore !

P.S : Bonne nouvelle, à l'heure où votre rédactrice écrit ces lignes, *Snapshot* s'est classé n°5 des charts anglais…

- *Maurane Tellier*

Electroni[k] présente

MAINTENANT

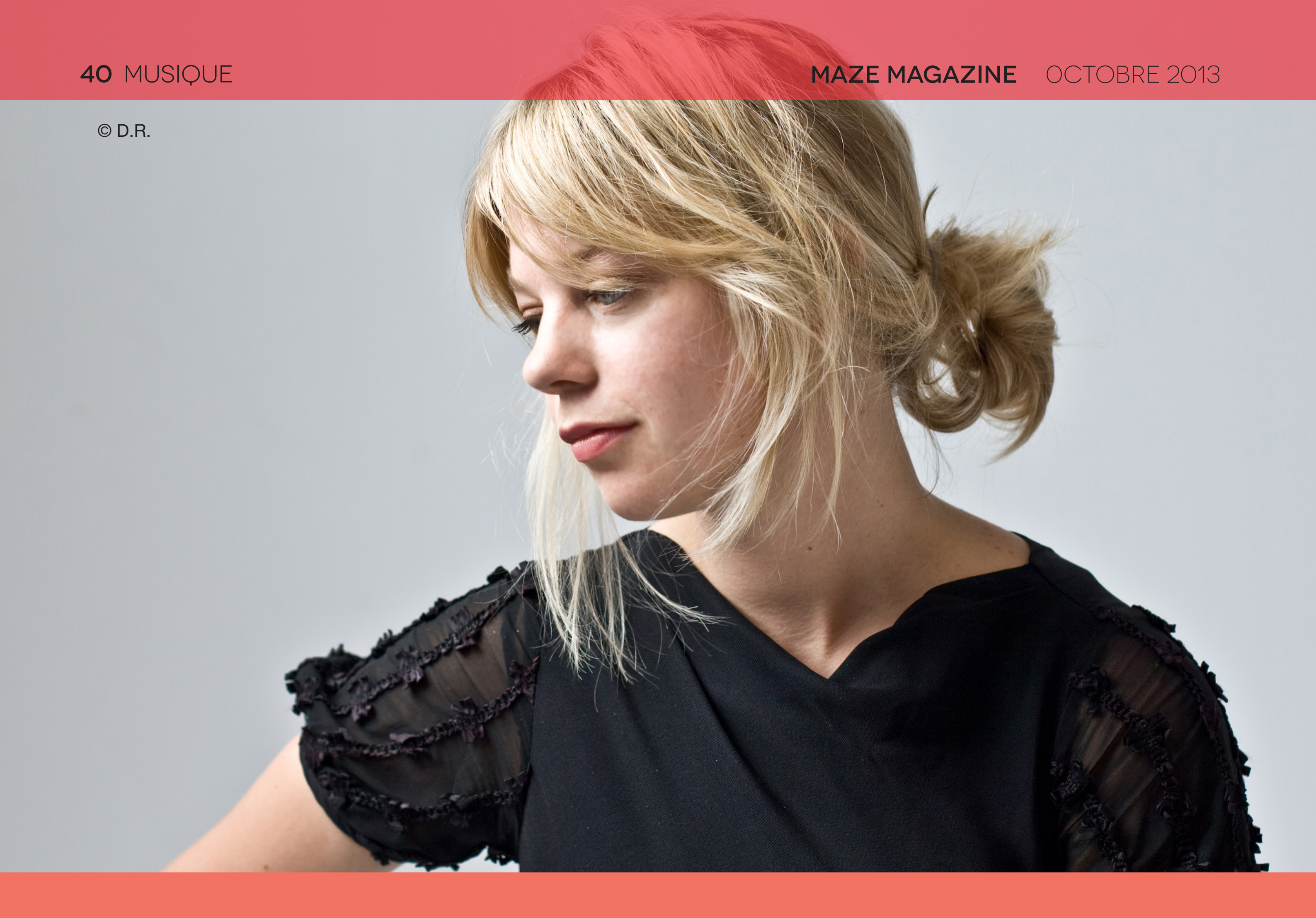
Musique, art et technologies



DU 15 AU 20 OCTOBRE 2013

Rennes - France

www.electroni-k.org


© D.R.

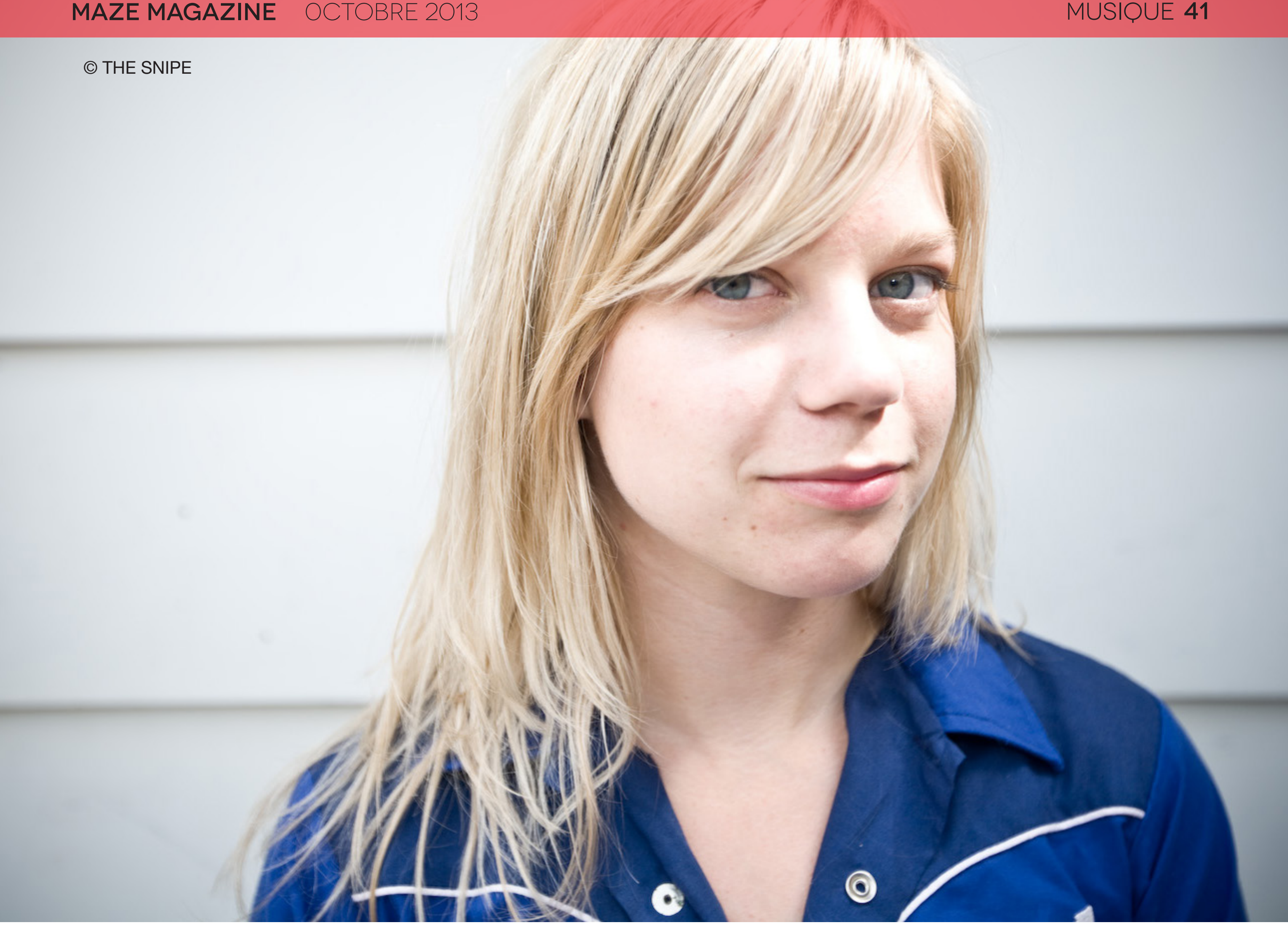
BASIA BULAT SORT DE L'OMBRE AVEC TALL TALL SHADOW

Sorte de retour au départ, Tall Tall Shadow est le troisième opus de la jeune artiste torontoise Basia Bulat. Premier à être sorti à l'international le 30 septembre dernier il marque par ses échos, ses réverbérations mais aussi ses voix chargées soutenues par les guitares. Maze a pu l'écouter et vous donne ses impressions.

Auteur, compositeur et interprète canadienne, Basia Bulat grandit autour de la musique dans l'Ontario, sa mère étant professeur de piano et guitare, la prédestinant presque à devenir ce qu'elle est aujourd'hui. Elle débutera sur la scène musicale avec un EP indépendant au titre éponyme en 2005 avant de signer chez Rough Trade Records qui lui permettra de sortir son premier album, Oh My Darling en 2007. Ce dernier se verra nommé l'année suivante au Polaris Music Prize, prix récompensant chaque année le meilleur album canadien, et ce depuis 2006. Elle est alors en compétition pour le prix auprès de Feist, Arcade Fire ou encore Patrick Watson, grand vainqueur de cette édition avec son album Close to Paradise. S'en suivra une tournée internationale, la faisant voyager au Canada bien évidemment mais également à travers les États-Unis et l'Europe, puis en Australie où elle se hasard, lui permettant ainsi de se faire un nom. Elle aura même l'occasion de se produire à l'édition 2008 du Dawson City Music Festival dans le Yukon, endroit qu'elle cite comme source d'inspiration pour son écriture après s'y être retranchée plusieurs semaines durant.

Mais revenons-en plutôt à Tall Tall Shadow ! Coproduit par Tim Kingsbury d'Arcade Fire et Mark Lawson – qui a travaillé sur des disques d'Akron/Family, Colin Stetson ou encore Arcade Fire – cet opus apparaît comme plus moderne, les deux précédents ayant été enregistrés de manière analogique dans un studio à Montréal contrairement à celui-ci. Entouré de son frère, Bobby Bulat avec qui elle a monté le projet, la jeune chanteuse de 29 ans nous propose un univers teinté de mélancolie tout en apportant une touche d'apaisement à sa musique qui elle, se fait des plus profondes et touchante. Basia explique elle même qu'elle a désiré un nouveau départ et nous offre un album inspiré d'événements tristes ou joyeux ayant marqué sa vie, la mort d'un proche peu avant le début de l'enregistrement en faisant parti. On y retrouve alors des textes mélodieux et tristes

© THE SNIPE



comme des choses plus légères. Ainsi, malgré les aléas de la vie, sa musique résonne comme un nouveau départ d'une excellente qualité.

Tout comme sait si bien le faire Agnes Obel dans sa catégorie, Basia Bulat nous enchante tout au long de l'écoute de Tall Tall Shadow sans qu'on ne puisse en décrocher un seul instant. Le titre éponyme ouvre le bal sur une pop folk entraînante mêlant joie et mélancolie autour d'une musique légère. Une première partie aux allures d'une pop joyeuse s'installe alors, les titres s'appuyant le plus souvent sur une batterie et une guitare rythmée comme dans Wires. Et puis l'opus prend un virage mélancolique au sixième titre, The City With No Rivers, plus calme tout en gardant un certain rythme par le biais des percutions qui nous amène à penser qu'il pourrait s'agir d'une boîte à rythme alors que pas du tout. Someone en ait un bon exemple, le beat apportant un aspect plus récent au titre composé d'un piano/voix. Les morceaux s'enchaînent, l'intensité s'amplifiant au fur et à mesure. Never Let Me Go nous transcende par la mise en avant de la voix de la chanteuse accompagnée par une légère percussion et guitare en retrait pour plus de profondeur. A noter la présence de la légende de la folk, Ken Whiteley (dont le fils accompagne Basia sur scène). Ici il est venu gracieusement prêter ses mains pour accompagner la chanteuse à l'orgue, donnant une dimension tout autre à l'album.

Basia Bulat nous transporte avec son excellent Tall Tall Shadow, nous plongeant dans cet univers si particulier et bien à elle que l'on espère voir évoluer pendant quelques années durant encore. Nous vous recommandons donc vivement de découvrir ce troisième opus mais aussi d'écouter les précédents si ce n'est déjà fait. La jeune femme se produira en Europe dans les mois à venir mais malheureusement aucun passage n'est prévu en France à l'heure actuelle.

- Elise Verger

LONDON GRAMMAR
LA POP CONJUGUÉE À TOUTES LES PERSONNES

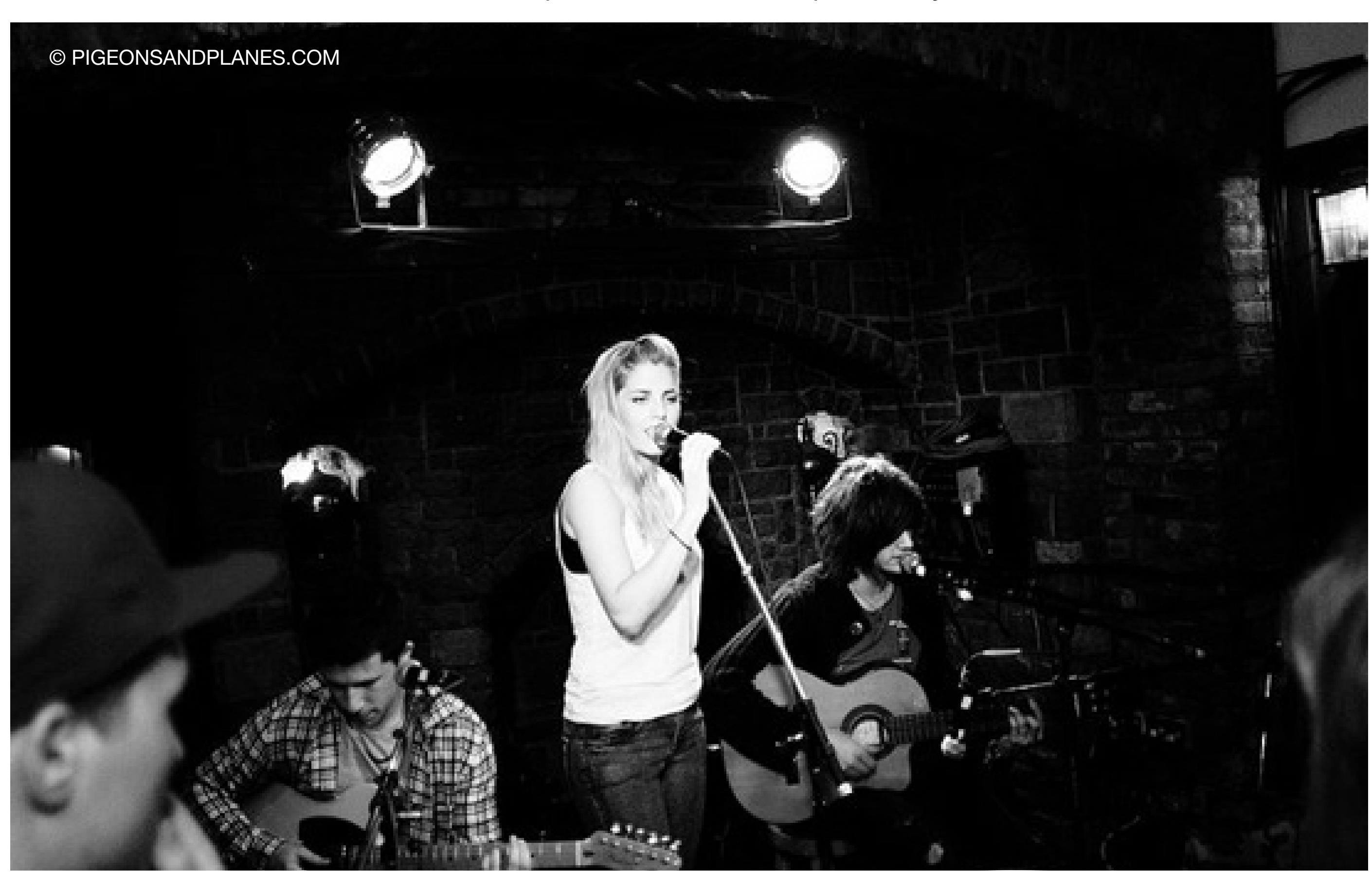
Dans le rayon des révélations anglaises à ne surtout pas rater de cette rentrée (ou cet automne), il y a King Krule, The Strypes, China Rats, Temples, Teleman... Et puis, il y a le phénomène du moment, nommé London Grammar. Ce trio fondé en 2010 (sur Facebook en plus, une vraie story 2.0 quoi !) à la fac de Nottingham, se démarque de ses collègues, en proposant une indie pop frissonnante et mystérieuse à faire pâlir Florence Welch en terme de voix ou The XX pour les mélodies. S'ajoutent les influences de ces trois rêveurs, qu'elles soient issues du trip-hop (Massive Attack, Portishead) ou la pop (Lana Del Rey ou Adele, choisis ton point de vue !). Un mélange audacieux disons, un pur concentré grammatical jaillissant des ambiances londoniennes. Prêt pour un voyage au pays urbain et songeur d'Hannah, Dot et Dan ? Alors accroche ta ceinture, décollage imminent.


© TELEGRAPH.CO.UK

Revenons à l'hiver dernier. Une bonne partie de la blogosphère découvre London Grammar, à coups de sons coupant le souffle. Que ça soit Hey Now (qui ouvre aussi leur premier LP d'ailleurs), track post-XX à l'ambiance sombre, feutrée et intime, Metal & Dust (l'un de mes coups de coeur) et son mid-tempo trip-hop sauce nineties, soulignée par la voix vaporeuse d'Hannah, et l'un des tubes indie de ces derniers mois, Wasting My Young Years, une ballade-merveille douce et profonde, the perfect track qui te prend aux tripes. Le tout réuni dans un premier EP sorti en février. L'histoire de la pop conjuguée à l'anglaise pouvait enfin commencer sous de beaux auspices, et gagner du terrain avec un featuring, grâce au duo électro anglais Disclosure, avec le très sexy et rythmé Help Me Lose My Mind, extrait de leur premier opus Settle sorti en juin dernier.

Et alors, que vaut donc le premier album de ces trois petits génies, If You Wait ? Il vaut quand même quelque chose, puisque tu risques d'être ébloui par leurs mélodies, surtout si tu considères que Wasting My Young Years est TON tube de la saison estivale. Stay Awake permet de refroidir les premières émotions ramassées sur l'ouverture du disque, plus calme mais ça fait son charme. Quoique. Shyer est sympa aussi, un petit mélange trip-hop & pop minimaliste, avec quelques influences soul/R'n'B. Après la petite tempête Wasting My Young Years, Sights est calme, plus ballade pop ennuyeuse (seules les guitares sauvent les meubles) que tuerie pop. Mais passons, puisque Strong prend le relais. Autant la piste précédente me laissait un peu sur ma faim (on repère vite les coups de coeur sur cet opus...), mais là... on frôle la perfection. Mélodie mystérieuse, voix

sombre et lyrique, même potentiel que les titres de l'EP. Coucou les frissons sur la peau. Au rayon «la cover c'est tellement tendance», le trio s'attelle au plus gros hit de Kavinsky, Nightcall. Bien que l'idée soit du déjà vu, l'interprétation est vraiment bonne (surtout la fin !). Interlude est frissonnante aussi, une ballade ou la jolie voix d'Hannah surmonte les instruments principaux (piano, guitare, batterie). Quant à Flickers, à la fois tribale et douce, est la petite surprise auquel on ne s'y attendait pas. Pareil pour If You Wait, pépite piano-voix, ambiance poétique et sombre. Une pure merveille, de même que Help, une autre jolie et douce ballade, d'une beauté convenable. Du côté des titres bonus, je retiendrai trois titres aux allures mid-tempo trip-hop/pop vraiment sympas : Darling Are You Gonna Leave Me, High Life et When We Were Young. Maybe est pas mal certes, mais un peu ennuyeuse, une nouvelle fois.


© PIGEONSANDPLANES.COM

En conséquent, on a droit à un album additif et planant, qui trouvera facilement sa place dans ton iPod ou autre. Malgré quelques petites déceptions (mais rien de grave), le premier bébé de London Grammar est rempli de tubes et de tueries à écouter sans limite. Okay, ce n'est pas forcément l'album de l'année, mais je pourrais considérer que ce groupe, d'une, ira sûrement loin, et de deux, figure parmi les grandes révélations de 2013. Bref, si tu raffoles de Florence + The Machine, Lana Del Rey, Massive Attack ou The XX, pas de doute, ce disque est fait pour toi. Et si tu as envie de les voir en live, pas de panique, ils viennent en France à la fin de l'année pour une série de concerts, avec une date parisienne le 9 novembre (La Cigale) dans le cadre du festival Les Inrocks, aux côtés de Valerie June et Jacco Gardner. Suivront Nantes (le 10), Nancy (le 12), Lille (le 13), Lyon (le 15), Strasbourg (le 16), Toulouse (le 18) et Bordeaux (le 20). Et si tu prévois d'aller aux Trans Musicales de Rennes en décembre prochain, sache qu'ils sont programmés le jeudi 5 (Parc Expo, Hall 4), avec La Yegros ou Chic Gamine notamment.

- Marion Hermet

Cinéma



RENCONTRE AVEC MAX HOWARD

Max Howard ce n'est pas forcément celui qu'on connaît le plus, mais c'est pourtant lui qui est à la source. Il est à l'origine des studios Disney de Londres, Paris, Orlando et Los Angeles qu'il a dirigés pendant plusieurs années. Il est aussi l'ex-président de Warner Bros animation et également producteur chez Dreamworks. Il a ouvert il y a peu l'Exodus film group ainsi que le Max Howard consulting group pour la réalisation de film indépendants. Vous connaissez sûrement les films sur lesquels il a travaillé à différents niveau mais presque toujours en tant que producteur : Qui veut la peau de Roger Rabbit, Space Jam, Le roi Lion, La belle et la bête, La petite Sirène, Pocahantas, Spirit, La ferme se rebelle, Igor, Aladdin, Le géant de fer, Bernard et Bianca.



Max Howard c'est tout un univers et une pensée du cinéma (et particulièrement du cinéma d'animation) qu'il s'agit maintenant de découvrir au travers de l'interview qu'il a agréablement accepté de partager.

Thibault Comte : Vous êtes passionné par le cinéma d'animation. D'où vous est venu ce goût si particulier ? Quels sont vos films et personnages préférés, ceux qui vous sont chers, les films que vous revoyez sans cesse ? Toutes ces choses qui vous ont façonné ...

Max Howard : Par accident ... J'ai fait une formation de cinéma à la fois comme réalisateur et producteur. J'ai poursuivi ces études jusqu'à ce que j'ai obtenu le poste de producteur exécutant au studio Disney à Londres pour la réalisation de « Qui veut la peau de Roger Rabbit ? » (de Robert Zemeckis). Je

n'avais jamais pensé à une carrière centrée dans le monde du cinéma d'animation et quand les studios Disney m'ont invité à déménager aux Etats-Unis au terme du film, c'est vers un nouveau cinéma que je m'avançais.

Le moment crucial où est né mon intérêt pour l'industrie du cinéma, c'est quand j'ai emmené ma fille voir une re-diffusion des « 101 Dalmatiens », un film que j'avais alors redécouvert comme un enfant, et en fait, probablement l'un des premiers films que j'avais vu. L'expérience pour ma fille fut certainement la même, car c'était sûrement le premier film qu'elle voyait dans une salle de cinéma. Cela remonte à 1991, elle avait alors trois ans et demi. Elle était assise là, sur le bord de son siège, hypnotisée par ce film réalisé en 1960 ! J'ai réalisé à ce moment-là que les films d'animation, contrairement aux films en prise de vue réelle et directe, ont la capacité de transcender le temps. Ils ne peuvent pas se dater de la même manière, tout dans le défilement de l'image et dans l'histoire est un choix du réalisateur, c'est une illusion. Les images viennent à la vie comme par magie. Ce potentiel m'a donné un moment de pure clarté et d'inspiration. Il fallait faire un film d'animation réussi et il résisterait à l'épreuve du temps. J'ai eu la chance d'avoir été associé à un de ceux qui sont en train suivre exactement cette voie. Cela n'a rien à voir avec mes capacités propres mais c'est le pouvoir du moyen d'expression lui-même : il est intemporel.

Dans le cadre de mes fonctions, j'ai l'occasion d'intervenir dans nombre d'évènements à travers le monde, de parler avec des étudiants en l'animation, des professionnels de l'animation, mais aussi à des personnes qui n'y connaissent rien, mais je peux citer des films qui ont jusqu'à 70 ans et la majorité de l'auditoire connaît ces films. Ce qui est vraiment intéressant est qu'ils n'ont aucune idée du moment où ils ont été produit. Ils se référent aux moments de leurs vies où ils ont chacun découvert ces différents films. Bambi, par exemple, a été fait en 1942. Je demande de quel film est tiré cette phrase : « Your mother cannot be with you anymore ». Les mains se lèvent. « C'est Bambi !! ». Personne n'est assez âgé dans l'auditoire pour avoir vu ce film à sa sortie, ou, quand ils le sont, ils ont au moins 75 ans ! Jusqu'à ce que je travaille dans l'industrie du cinéma d'animation, j'étais convaincu que Bambi avait été réalisé à la fin des années 50, car c'était la décennie où je l'ai vu pour la première fois, et où j'ai pleuré. Mon inspiration vient donc de l'idée que ce que nous pouvons créer peut résister à l'épreuve du temps, et à la pensée que ma fille, qui a maintenant 25 ans, peut emmener ses enfants voir un film sur lequel j'ai travaillé et cela non pas comme « devoir », mais simplement pour éprouver une joie et un divertissement purs. Quelle opportunité que de créer des emplois et du travail dont le but pourrait être de résister à l'épreuve du temps.


© D.R.

T.C. : Qu'est ce que serait un « film parfait » pour vous ?

M.H. : C'est une question aussi importante que courte. « Un film qui aurait du succès ! » Un film qui divertirait sur le marché mondial, critique, en même temps que succès financier. Beaucoup plus facile à dire qu'à faire !

T.C. : Qu'est-ce qu'être un producteur de film ? Quand nous ne sommes pas vraiment dans le milieu du cinéma, c'est plutôt difficile de se faire une idée sur cette partie de la création d'un film, pourtant essentielle. Nous avons souvent une connaissance du travail d'acteur, de réalisateur, mais le producteur, nous avons l'idée toute faite bien trop souvent de le ramener à l'argent. Pouvez-nous nous éclairer ?

M.H. : Quand on travaille dans un grand studio, on fait partie d'une machine énorme et incroyable avec des charges de pièces mobiles. Quand ça fonctionne correctement, qu'un projet de film se déroule, c'est incroyable à vivre. Quand on rejoint initialement



ces organisations, c'est comme entrer dans un labyrinthe, complexe et difficile de trouver la bonne voie. J'ai eu la chance de travailler sur des films incroyables, et à une période de croissance importante de l'industrie de l'animation. Je suppose que je faisais partie de la création du labyrinthe. Quand j'ai rejoint Disney Feature Animation, il y avait un couple d'une centaine d'artiste dans le département, quand je l'ai quitté une dizaine d'années plus tard, les effectifs avaient dépassé les 2000 personnaes dans trois studios différents.

Il y a toujours beaucoup d'obstacles à franchir, peu importe si vous produisez en ayant recours à un grand studio ou indépendamment. Dans le monde indépendant, il faut essayer d'être un expert dans tant d'autres domaines, non seulement dans la réalisation du film, mais aussi dans la mobilisation de fonds. Il faut également tout apprendre sur le marketing et la distribution ... Il s'agissait de domaines dans lesquels je n'avais jamais vraiment été impliqué avec les grands studios et cela a été une courbe d'apprentissage abrupte.

Etre un producteur indépendant a beaucoup de différences. Le mot indépendant, par exemple, est l'emblème de cette différence : « être indépendant du système studio ». Il ouvre des possibilités infinies que l'on est libre de suivre avec une vision plus singulière ... sa propre vision par exemple. Mais il s'agit d'une responsabilité beaucoup plus grande. En tant que producteur indépendant, on prend la charge de remplir tous les aspects de la réalisation d'un film. Du développement à la production et enfin à la distribution. Augmenter les fonds de la collecte et tout le reste !

Il n'y en a pas un supérieur à l'autre, mais il existe maintenant une industrie viable et indépendante, ce qui n'était pas possible il y a quelques années. Dans le monde des logiciels, CG software était le principal propriétaire et le coût du matériel complètement hors de portée de la plupart des petits studios. Ils ne pouvaient que rêver à la production de leur propre film, et les défis sont beaucoup trop exigeants pour être facilement surmontés et certainement pas sans un investissement important de la part de la trésorerie.

Dans les faits, si vous vouliez faire un film, vous deviez louez tout ce dont vous aviez besoin. Dans l'animation il fallait construire et cela était un peu trop long pour des jeunes cinéastes inspirés. Cette situation a maintenant changé, les technologies nécessaires sont beaucoup plus accessibles, ce qui est une barrière en moins à lever, et nous voyons de plus en plus de longs-métrages d'animation indépendants atteindre le marché, ce qui ne peut qu'être une bonne chose pour l'industrie. L'année dernière 21 films ont été recensés aux Etats-Unis, un record, mais encore bien en-dessous de ce que j'espère où nous pourrons aller. En moyenne, les Etats-Unis produisent plus de 300 films, ce qui donne à l'animation un tout petit pourcentage sur l'ensemble.

D'un autre côté, nous avons la chance que les animateurs talentueux fassent partie de la plupart de ces films, sinon la totalité, en prises de vues directes – pas toujours appréciés ou récompensés de manière appropriée pour leur service. Mais je m'écarte de la question de l'identification des différents défis d'être producteur indépendant.

L'animation est une méthode merveilleuse pour raconter des histoires. En soi, c'est un art en mouvement mais utilisé dans le but de faire des longs-mé-



trages. C'est un outil unique qui peut inspirer et divertir le public à travers le monde et ces films peuvent devenir intemporels et voyager de génération en génération. Nous avons tous grandi aux côtés des films d'animation classiques réalisé bien avant notre naissance et cette tendance s'est poursuivie, mais nous ajouterons bientôt à cette liste des classiques les films indépendants à savourer longtemps dans l'avenir.

Etre un producteur indépendant a beaucoup de différences. Le mot indépendant, par exemple, est l'emblème de cette différence : « être indépendant du système studio ». Il ouvre des possibilités infinies que l'on est libre de suivre avec une vision plus singulière ... sa propre vision par exemple. Mais il s'agit d'une responsabilité beaucoup plus grande. En tant que producteur indépendant, on prend la charge de remplir tous les aspects de la réalisation d'un film. Du développement à la production et enfin à la distribution. Augmenter les fonds de la collecte et tout le reste !

Il n'y en a pas un supérieur à l'autre, mais il existe maintenant une industrie viable et indépendante, ce qui n'était pas possible il y a quelques années. Dans le monde des logiciels, CG software était le principal propriétaire et le coût du matériel complètement hors de portée de la plupart des petits studios. Ils ne pouvaient que rêver à la production de leur propre film, et les défis sont beaucoup trop exigeants pour être facilement surmontés et certainement pas sans un investissement important de la part de la trésorerie.

Dans les faits, si vous vouliez faire un film, vous deviez louez tout ce dont vous aviez besoin. Dans l'animation il fallait construire et cela était un peu trop long pour des jeunes cinéastes inspirés. Cette situation a maintenant changé, les technologies nécessaires sont beaucoup plus accessibles, ce qui est une barrière en moins à lever, et nous voyons de plus en plus de longs-métrages d'animation indépendants atteindre le marché, ce qui ne peut qu'être une bonne chose pour l'industrie. L'année dernière 21 films ont été recensés aux Etats-Unis, un record, mais encore bien en-dessous de ce que j'espère où nous pourrons aller. En moyenne, les Etats-Unis produisent plus de 300 films, ce qui donne à l'animation un tout petit pourcentage sur l'ensemble.

D'un autre côté, nous avons la chance que les animateurs talentueux fassent partie de la plupart de ces films, sinon la totalité, en prises de vues directes – pas toujours appréciés ou récompensés de manière appropriée pour leur service. Mais je m'écarte de la question de l'identification des différents défis d'être producteur indépendant.

L'animation est une méthode merveilleuse pour raconter des histoires. En soi, c'est un art en mouvement mais utilisé dans le but de faire des longs-mé-
trages. C'est un outil unique qui peut inspirer et divertir le public à travers le monde et ces films peuvent devenir intemporels et voyager de génération en génération. Nous avons tous grandi aux côtés des films d'animation classiques réalisé bien avant notre naissance et cette tendance s'est poursuivie, mais nous ajouterons bientôt à cette liste des classiques les films indépendants à savourer longtemps dans l'avenir.

T. C. : Qui étiez-vous quand vous aviez 18 ans ?

M. H. : A 18 ans, je travaillais, ayant arrêté l'école à 15 ans et travaillé comme enfant acteur depuis

l'âge de 11 ans. Ma vie était le cinéma, films et programmes télévisés (tout ça en Angleterre). J'ai travaillé sur quelques grandes scènes d'action, des pièces de théâtres et à la télévision, tout en profitant de ce que l'éducation m'a apporté. Donc, à 18 ans, j'ai passé six mois à travailler pour une compagnie de théâtre anglophone à Nairobi, au Kenya. Une expérience incroyable pour un jeune homme. J'ai vécu la transition du colonialisme à l'indépendance. 25 ans plus tard, au nom de Walt Disney Company, j'ai présenté Le Roi Lion à la première à Nairobi. C'était un « cercle de vie » pour moi, un retour au source, pour y avoir vécu plusieurs années auparavant.

«APPRENEZ CE QUE VOUS POUVEZ ET SOYEZ VOUS-MÊME»

T.C. : Quand avez-vous vous su que vous vous destineriez alors à l'animation ?

M. H. : J'avais la gestion d'une reconstitution d'une pièce importante de John Osborne, The Entertainer, et malheureusement, ou heureusement, avec du recul, la production a échoué et fermé au bout de seulement quelques semaines. J'étais sans travail et je me demandais qui pourrait bien être mon prochain employeur, et le téléphone a sonné. C'était un collègue que j'avais rencontré un an plus tôt et qui travaillait maintenant pour Walt Disney, et ils étaient à la recherche de quelqu'un pour les aider à gérer un studio à Londres pour la production de Qui veut la peau de Roger Rabbit. Je me demande souvent où ma carrière aurait pu aboutir si The Entertainer avait été couronné de succès ... Disney aurait appelé et j'aurais répondu : « Merci beaucoup d'avoir pensé à moi, mais je suis sous contrat et je ne suis pas disponible ! ». Le changement de destination a été remarquable et une fois que j'avais compris le processus d'animation, j'ai réalisé qu'une grande partie de mon expérience était directement en lien avec l'animation. Tout d'abord en reconnaissant que l'art de l'animation était un outil pour raconter des histoires : c'était du divertissement.

T. C. : Peut-on alors dire que votre vie est depuis ce jour une « vie animée » ?

M.H. : C'est du cliché ! (rires) J'ai réussi à développer une carrière qui m'a emmené tout autour du monde, m'a fourni un langage universel : celui de « l'animation ». C'est un lien, une connexion, qui est comme « un passeport artistique », un visa qui permet de communiquer dans un même lieu commun. Je remercie cette opportunité tous les jours.

T.C. : Pouvez-vous nous dire quel est votre plus précieux souvenir de quand vous aviez entre 18 et 25 ans ?

M.H. : J'ai travaillé sur beaucoup de grandes productions au théâtre, l'une sur le travail de Noël Coward (dramaturge et acteur, il est l'une des influences les plus importantes du théâtre du XXème siècle à la fois au Royaume-Uni et aux Etats-Unis). Il avait 70 ans et j'avais 20 ans, je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, mais être illuminé par son travail durant le spectacle, qui a duré près de deux ans, ça a changé ma vie. Aussi, à 25 ans, je suis allé en Australie pour la première fois. Quel pays remplis de gens merveilleux qui sont devenus des amis pour la vie, et ils jouent au cricket ! Un jeu que j'aime et auquel je joue encore.

T.C. : Maze Magazine est un magazine écrit par des jeunes entre 17 et 25 ans. (Le magazine a remporté cette année le prix pour le meilleur contenu aux «Dot Award 2013»). C'est un magazine fait par des jeunes pour des jeunes (mais pas que). Qu'aimeriez-vous nous transmettre ?

M.H. : Learn what you can and then be yourself. Apprenez ce que vous pouvez et soyez vous-même. Vivez dans le présent, mais créez l'avenir. Comprenez les règles pour ensuite les contester. Et n'oubliez jamais, quand vous vous poserez cette question : vous passerez le relais en le remettant avec une joie dans votre cœur et vous ne vous ferez pas cette réflexion que « c'était mieux quand c'était vous », car ça n'aura jamais été le cas. N'oubliez jamais que de toute façon vous aviez fourni une aide aux jeunes désireux d'entendre vos paroles.

T.C. : Pour les futurs réalisateurs, animateurs, producteurs ... quel serait votre conseil ?

M.H : Mon conseil en tant que producteur : Équilibrez la vision créative avec les ressources dont vous disposez, en vous rappelant qu'il n'y a jamais assez de temps et jamais assez d'argent. Le secret est de savoir comment vous utilisez le temps et la façon dont vous dépensez l'argent. Comprenez cela et vous apprécierez ce que vous ferez. Évitez les frustrations en embrassant des deux côtés de la réalité du cinéma : la créativité et la productivité, elles sont vos partenaires.

T.C. : Avez-vous un film que vous avez découvert dernièrement et qui vous a diverti ?

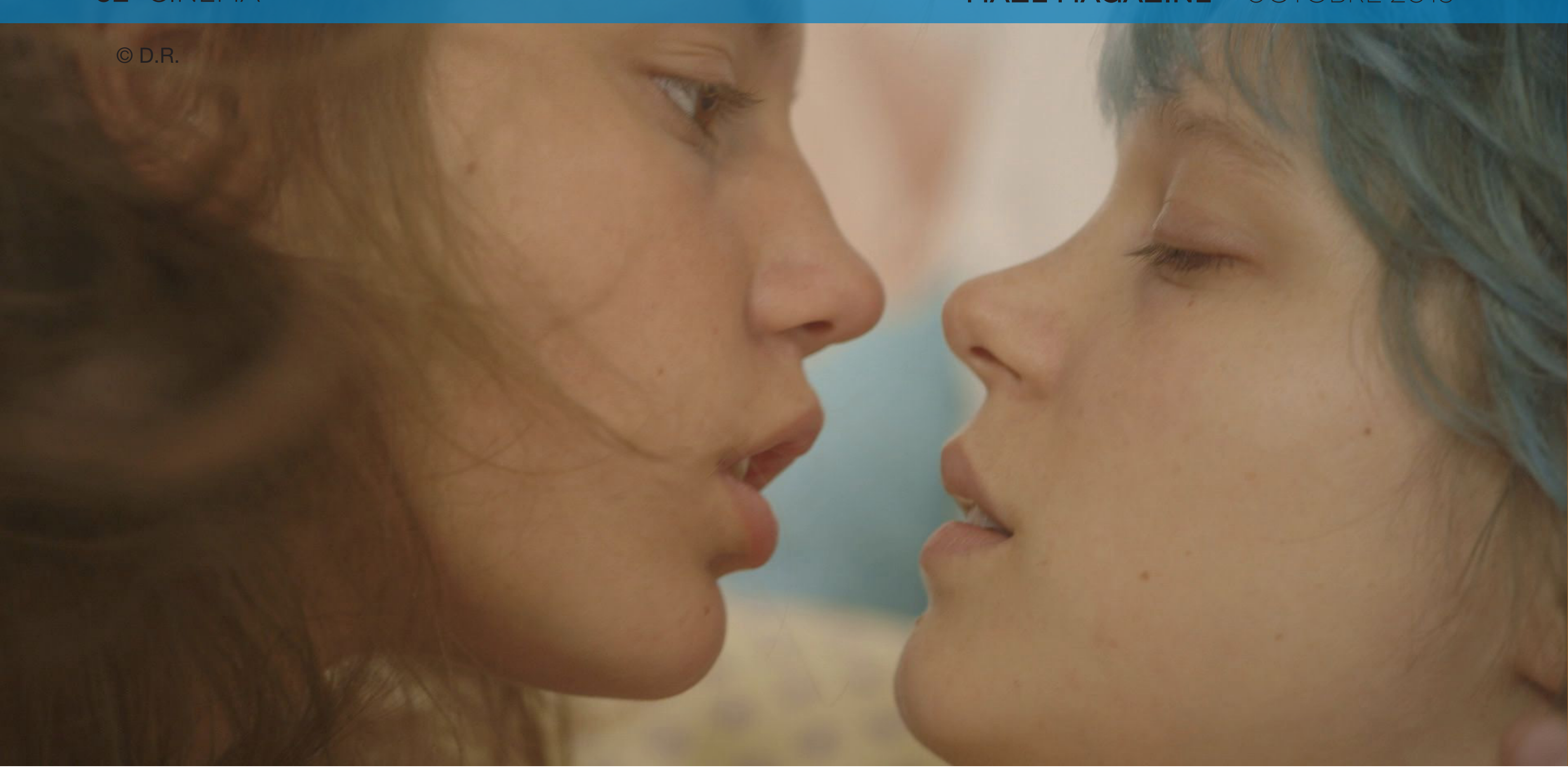


M.H : Django Unchained ... Je suis un enfant des années 60 et ce film m'a rappelé ces grands « westerns spaghetti » que j'appréciais tant à l'époque. C'est aussi du Tarantino et je suis en quelques sortes une « ventouse de ses films ». Il obéit à toutes les règles classiques de narration, explore les thèmes familiers mais apporte une sensibilité unique et fraîche avec lui. Je sais que vous vouliez peut-être de l'animation ... Le Tableau est un de mes films préférés « indépendant ». J'ai aimé l'exploration du préjudice. J'ai vraiment aimé ParaNorman et à peu près n'importe quoi venant de Paris et de la brillante équipe de MacGuff.

T.C. : Ai-je oublié de vous demander quelque chose ?
M.H : Peut-être cela : Sur quoi travaillez vous actuellement et quand pourrons-nous acheter un billet ?

Je travaille sur plusieurs films dans différentes étapes de procédures, et, bien que je ne puisse pas parler des projets eux-mêmes, je peux partager avec vous que je travaille avec un certain nombre de studios et de producteurs indépendants pour les aider à atteindre leur objectif de création de longs-métrages, à un prix raisonnable, qui auront d'excellentes chances de rentrer en résonance avec un public international.

- Propos recueillis par Thibaut Comte



LA VIE D'ADÈLE : BLUE VELVET

Palme d'or 2013 à Cannes et salué unanimement par toute la presse internationale, l'attente se faisait longue avant la sortie événementielle de La Vie d'Adèle chapitre 1&2.

Après une brève tentative avec le sexe opposé, Adèle, qui étudie la littérature au lycée va ressentir un penchant pour les filles qui sera transcendé lors de la rencontre avec une étudiante en beaux art aux fascinants cheveux bleus, Emma. En s'étalant sur plusieurs années, le film suit le parcours initiatique d'Adèle depuis son lycée jusqu'à sa classe de CP dans laquelle elle enseignera par passion de transmettre.

Deux heures cinquante neuf minutes. Le dernier film d'Abdellatif Kechiche se vit plus qu'il ne se regarde. Palme d'or à l'époque du débat en France sur le Mariage pour tous, La Vie d'Adèle est plus qu'un film, c'est une expérience psychosensorielle. Le spectateur vit avec Adèle, mange, dort, pleure et jouit avec elle. Adèle Exarchopoulos, considérée comme LA révélation de Cannes 2013, dégage une désinvolture grave, comme un reste de de l'enfance. Sous la caméra de Kechiche, son personnage éponyme est époustouflant de vérité, tellement, que l'on arrive à se demander durant tout le film si le personnage qu'elle joue n'est pas autre qu'elle-même.

Adapté de la BD de Julie Maroh, Le bleu est une couleur chaude, Kechiche nous propose sa version de l'histoire, sous un prisme quasi-documentaire. Les procédés cinématographiques habituels sont bannis, la musique est exclusivement diégétique (à part la scène finale), le montage est transparent puisqu'il n'y a que des cuts. Ainsi on passe d'un dîner familiale à une scène de sexe cru et torride entre les deux protagonistes. Ce véritable parti pris de Kechiche nous montre, fidèle à lui même, son soucis de produire un documentaire plein de réalisme.

Le génie de Kechiche tient dans le fait que son regard de cinéaste est toujours juste, le spectateur n'est jamais en avance sur Adèle, ainsi on tombe amoureux et souffre en même temps qu'elle. Son cinéma arrive avec brio à transcrire les multiples états d'âmes de sa protagoniste en chacun de nous, mais de manière aussi diverse que nous le sommes, c'est à dire à travers le prisme sensible de chaque individu ; et ce sans perdre une once d'intensité dramatique. Cependant tout de même, dans le fait de tout montrer de manière frontale, Kechiche perd l'essence du cinéma qui tend à vivre au travers l'imaginaire du spectateur - Pensez à Lynch -.

Au début de film, dans sa classe de littérature au Lycée, on étudie Marivaux et la prédestination de la rencontre, c'est une belle mise en abyme de l'histoire qui va suivre. Il y a aussi cette phrase, toujours au début du récit, qu'Adèle dit à son ami en se confiant « il me manque quelque chose. » On pourrait en dire autant de la couleur bleue qui, omniprésente, annonce l'arrivée fulgurante d'Emma dans



© D.R.

la vie d'Adèle. Emma et Adèle. C'est un film d'amour, comme on n'en voit plus au cinéma. Une histoire de rencontre, d'un coup de foudre. Adèle découvre l'amour et c'est beau. Les plans où Adèle et Emma apprennent à se connaître - et à glisser sur la pente enivrante de l'amour - dans une nature verdoyante magnifique, trop peut être, car les scènes restent idéalisées et romancées. Emma, un peu plus âgée, a parfait son éducation sexuelle et artistico-philosophique. Adèle tombe amoureuse pour la première fois, et comme chacun le sait, le premier amour ne meurt jamais tout à fait.

Mais c'est également un film qui, dans le double discours traite de la dualité socioculturelle qui sépare les deux amantes. On peut reprocher à Kechiche d'être un chouïa caricatural en opposant la famille à Emma où on mange des huîtres en parlant peinture à la famille d'Adèle où l'on mange des spaghettis bolognaise en parlant de choses bien plus terre à terre. Adèle, qui s'est toujours sentie exclue en présence des amis-artistes d'Emma, s'efface, peu à peu pour finalement ne plus exister du tout. D'ailleurs il y a cette séquence révélatrice où Emma pousse avec conviction Adèle à pratiquer une activité artistique, cependant Emma ignore et ne peut comprendre que l'activité d'institutrice puisse épanouir pleinement sa tendre-aimée et muse.

On parle de plus de cinq mois de tournages et 700 heures de rushs, son film semble naître dans la difficulté et la douleur ; les actrices elles-mêmes affirmaient de ne pas savoir quel film elles allaient voir : c'est la fameuse « méthode Kechiche ». Contrairement à la norme, ses films se construisent post-tournage, au fur et à mesure du montage, et c'est un travail titanesque réalisé par une armée de monteurs. Mais sa méthode unique, paye ! En effet, le jeu d'Adèle Exarchopulos et de Léa Seydoux sont époustouflantes de vérités, d'abord dans les scènes d'amour, où caresses et baisers se conjuguent en sensualité, volupté et intensité. Mais encore plus dans la séquence de rupture qui est déchirante, poignante, magistrale. En privilégiant les gros plans et les longues séquences, on sent l'amour de Kechiche pour ses actrices : nous ne sommes pas loin des rôles sur-mesure. Ainsi la caméra, qui n'est autre que le prolongement du cinéaste, se plaît à ausculter et à magnifier chaque carré de peau de ses actrices.

Nous n'allons pas rentrer dans le cercle vicieux de la surenchère autour de la polémique qui a débuté pendant pendant le festival de Cannes concernant ce film car toute polémique est vaine. Alors malgré tout ce que l'on pourra raconter sur Abdellatif Kechiche, c'est un immense directeur d'acteur ; et cette qualité est une vérité incontestable. En salles dès le 9 octobre prochain, La Vie d'Adèle – et d'Abdel - n'ont pas fini de faire parler d'eux, notamment aux Oscars et aux Césars 2014 : La Vie d'Adèle promet d'être longue.

- Lisha Lecacheur Pu

MA VIE AVEC LIBERACE – PARFUM KITSCH


© D.R.

Liberace, pianiste virtuose, grande star des années 70-80, si célèbre que je n'en connaissais ni le nom, ni la prononciation à l'italienne. Steven Soderbergh, réalisateur reconnu grâce au célèbre Traffic soulève l'idée, il y a une dizaine d'année, de réaliser un film sur la vie de l'homme le plus admiré de Las Vegas. Finalement, il s'attarde 120 minutes sur une partie de son existence, en offrant le rôle principal à Michael Douglas et le second à Matt Damon, dont les performances sont aussi brillantes que les paillettes de leurs costumes. Adaptant le livre Behind The Candelabra, le réalisateur perfectionniste des Ocean's se penche sur la relation entre Scott Thorson et le musicien. La distribution de ce film aura été difficile aux Etats-Unis, jugé « trop gay » ; à l'époque de l'histoire, entre 1977 et 1986, le public du pianiste refusait de voir son homosexualité autant que l'artiste lui-même occultait totalement sa vie privée. Il a pourtant été vu par beaucoup sur la chaine HBO ; les mentalités officielles ne doivent pas être en phase avec celle du peuple américain. Matt Damon boudiné, le visage refait, se baladant en sous-vêtements ou Michael Douglas à moitié chauve, le courage ne leur manquait pas. Ce film marque les retrouvailles entre deux grands acteurs et un grand cinéaste : les senteurs de ce biopic Hollywoodien remontaient déjà depuis le festival de Cannes ; un film qu'on a pourtant du mal à ressentir.

Le couple se rencontre grâce (ou à cause, selon le point de vue) aux problèmes oculaires de Baby Boy, un des caniches de la superstar aux strass. En effet, l'ambition de Scott Thorson, orphelin sans repères, est de devenir vétérinaire. Il troque finalement la ferme contre un palais, un jacuzzi et la compagnie de Liberace qui, en vieillissant, perd ses rides. Le jeune Scott sera tout pour Liberace : l'amant, le fils et le meilleur ami.

Spectateur étranger nous restons devant ce film. Comme si nous nous réduisions à deux sens : la vue et l'ouïe. Est-ce sa dimension biographique et chronologique qui créé ce désagrément ? Impossible de le savoir, mais la seule personne à qui on a envie d'en vouloir en sortant de la salle, c'est Richard Lagravenese, le scénariste.

Cette simpliste linéarité des scènes, ces dialogues ancrés dans un décor ultra-kitsch et inhabituel, fait l'essence du film, la force du pianiste showman. Liberace représente le rêve américain, on ne pouvait pas l'inventer, il s'est inventé ; grâce à lui, le film existe. Soderbergh a le souci du détail. Il démontre son professionnalisme une nouvelle fois : des costumes aux bijoux en passant par la déco, chaque accessoire est empreint du parfum de la réalité de l'artiste ; les pianos et lieux, quant à eux, collent à la réalité : ils sont d'origine. Le matérialisme de son mode de vie peut étouffer autant que ses fourrures ornées : sa décoration sonne faux mais le manque de relief de cet univers en fait sa singularité. Ce goût pour la possession est reflété autant dans ses miroirs que dans sa relation : il veut emprisonner son amant dans son propre visage, le moindre écart de conduite le rend hystérique. Pourtant, l'histoire patine sur ces marbres trop lustrés : les scènes prévisibles se multiplient comme les cadeaux et pilules de Scott, dommage. L'effluve capiteuse des visuels reste mais pas le film : il faut inventer l'odeur de ce monde aseptisé.

- Benoît Michaely

LE MAJORDOME


© D.R.

C'est un film paradoxal. Il n'y a rien à redire mais pourtant le film déçoit. Il y a d'une part le contrecoup de l'emballement des médias et des critiques positives, voire élogieuses, mais d'autre part la partition sonne faux.

Le film est déroutant parce que de A à Z il paraît parfait mais quelque chose ne va pas. La scène d'ouverture dans les champs de cotons avec Cecil - le futur majordome - et sa famille est saisissante et permet, en quelques secondes seulement, d'entrer dans le film. Viennent ensuite les scènes de jeunesse puis les premiers emplois et enfin les débuts à la Maison Blanche. On suit alors l'histoire assez extraordinaire de cet homme au service de sept présidents américains, on suit également l'histoire de ce pays en décomposition, aux prises avec la question de la ségrégation raciale. Mais on reste passif, on demeure un regard complètement étranger à cette histoire que l'on connaît pourtant, le réalisateur ne parvient jamais à nous intégrer au sein de son film et nous laisse toujours dans la salle de cinéma en train de regarder un bon film sans jamais nous transporter. Pourtant, Lee Daniels avait réussi dans Precious à nous saisir aux tripes, à nous faire faire partie intégrante de son film. Il ne réédite pas cela mais au contraire arbore un style beaucoup plus lisse, beaucoup trop lisse, ce qui fait de son film qui aurait pu être militant un film seulement historique. On retrouve aussi cela dans l'oscillation permanente du réalisateur entre le récit du Majordome et celui de son fils. Celui-ci prend très activement part à la lutte pour les droits des Noirs tandis qu'il reproche à son père de rester passif alors qu'il côtoie quotidiennement l'homme qui peut changer leur situation. Et si l'opposition des générations est passionnante, le réalisateur se perd néanmoins dans deux récits qui mériteraient finalement deux films différents.

Pour autant, on reconnaît aisément des qualités au film. La réalisation est techniquement très bonne et la photographie est superbe. Les prestations des acteurs sont impeccables. Forest Whitaker prouve une nouvelle fois qu'il est un grand acteur et se place déjà en position de favori dans la course à l'Oscar. Dans le rôle de sa femme, délaissée et alcoolique, Oprah Winfrey est irréprochable même si la focalisation intense du film sur son mari ne lui laisse pas l'opportunité de montrer l'étendue de son talent. On retient aussi la belle prestation du fils engagé qui crève l'écran. Le scénario, fondé sur le livre écrit par le Majordome lui-même, laisse quelques longueurs mais demeure toutefois très bon. La scène finale, qui nous propulse en 2008 est elle aussi parfaitement bien réussie et parvient même à nous donner quelques frissons, parce qu'elle nous intègre bien mieux au sein du film, nous ne sommes plus un regard extérieur à qui l'on ne fait que conter une histoire, mais nous avons l'impression de vivre cette histoire en même temps que nous la regardons. Il est vrai que l'on a vécu ce passé proche, mais c'est le rôle du réalisateur de nous faire revivre l'Histoire comme si nous y étions.

On peut aussi regretter le fait que le film se focalise seulement sur la question de la ségrégation raciale et n'aborde pas plus de sujets à travers le regard de celui qui a presque été un locataire de la Maison Blanche. Mais on retient surtout un film impeccable, parfait du début à la fin, mais auquel il manque ce petit quelque chose qui fait d'un bon film un grand film.

- Philippe Husson


© D.R.

ALABAMA MONROE

Trois. C'est le nombre de fois où j'ai pleuré devant ce film. Ou du moins, ce chef d'oeuvre. Sorti depuis le 28 Août au cinéma, ce film belge fut pour moi une grande découverte. J'ai tout simplement été bouche bée devant. Beaucoup d'émotions. Vraiment.

Alabama Monroe (*The broken circle breakdown*) est le quatrième long-métrage de Felix Van Groeningen, réalisateur belge. Ce film n'est autre qu'en fait, l'adaptation cinématographique de la pièce de théâtre de Johan Heldenbergh (acteur principal du film et que vous avez pu remarquer dans Hasta la Vista) qui eut beaucoup de succès en Belgique. Ce n'est pas étonnant qu'il ait gagné le prix du meilleur scénario au Tribeca Film Festival. C'est tellement poignant que je ne cesse d'y penser.

Tout commence par un air de country. On arrive ensuite dans un hôpital. On apprend l'histoire d'un couple, ayant une petite fille (peut-être bien la plus jolie petite fille que je n'aie jamais vue) malade, subissant des traitements assez importants. Et puis nous voilà sept ans plus tôt, au cœur de l'histoire d'amour d'Elise et Didier. Et le film est ainsi fait, de façon nullement chronologique ; nous passons d'une année à une autre à plusieurs reprises sans jamais se perdre dans l'histoire. On apprend alors qu'Elise est tatoueuse, que Didier joue du banjo dans un groupe de country et que leur petite fille Maybelle est atteinte d'un cancer à sept ans ... Et tout ça par des images tout simplement magnifiques. Ce film est plein de moments de vie. Il est frappant. On a deux acteurs tout simplement fantastiques. Un scénario à couper le souffle, une mise en scène parfaite, des plans admirables, et c'est d'une justesse foudroyante. Vous trouverez dans *Alabama Monroe* beaucoup de profondeur. Vous passerez du rire aux larmes (et oui, je vous rassure j'ai ri deux ou trois fois quand même). La musique accompagne le film tout du long et lui donne un sens totalement différent. Elle est au cœur du film, je me choque même à dire que c'en est magique. Ici, il est question de «bluegrass», c'est un style musical originaire d'Amérique qui fait partie de la musique country et dont le fondateur est Bill Monroe (idole de Didier dans le film). Il n'est pas sans coïncidence que ce Moncroe se retrouve dans le titre du film mais je ne vous en dis pas plus. Je vous laisse découvrir. Souvent, les transitions d'une période à une autre se font par la prestation du groupe de country de Didier, qu'a rejoint Elise qui y chante. Je n'aime pas vraiment la country, mais voyez-vous j'ai vraiment apprécié ces morceaux. La musique est là dans les pires moments comme dans les meilleurs, que ce soit sur scène, ou dans la chambre d'hôpital. Et ce qu'il y a de plus magique, c'est que les paroles correspondent à la situation. L'émotion qu'elles dégagent est surprenante.

En un seul film, les thèmes de l'amour, la maladie, la musique, et la religion (la réincarnation surtout)



sont réunis. L'atmosphère change souvent. C'est une bonne chose. Vous y trouverez aussi une touche d'humanisme, eh oui. Petit retour sur Darwin et compagnie. Il s'avère que Didier, dont le pays favori était l'Amérique, en vient à le détester du fait de son système basé sur la religion, de George Bush qui retarde les recherches sur les cellules souches, etc. C'est très fort, on assiste vraiment à des moments où les acteurs sont irréprochables et où juste des paroles nous feraient pleurer. Je ne pense pas que ce film ait trop fait dans le dramatique. Comment réagiriez-vous si votre fille de sept ans mourrait d'un cancer après avoir tout essayé ? Vous chercheriez sans cesse le pourquoi, le «à qui la faute ?».

Alabama Monroe est une histoire bouleversante, intense. C'est si je puis dire, le «must-see» de l'année. Sortez vos mouchoirs et laissez vous emporter par ce tourbillon d'amour et de beauté. Ce n'est pas un mélodrame, c'est juste, c'est la réalité, c'est ce qu'il faut, c'est parfait. Le tout dans une réalisation sublime avec des jeux de lumière extraordinaires ainsi que des cadrages très bien choisis. Ne le ratez surtout pas.

- Noa Coupey

BLUE JASMINE

WOODY ALLEN VIENT DÉCROCHER LA LUNE


© D.R.

Après un ménage à trois barcelonais dans Vicky Christina Barcelona, l'Art parisien à travers les siècles dans Minuit à Paris et les pluies diluviennes à l'italienne dans To Rome With Love, Woody Allen décide de laisser cette Europe qu'il a si bien captée pour revenir outre-atlantique à New York et San Francisco.

Le premier plan de Blue Jasmine est fort de sens, même si l'avion montré est de pure synthèse ... Un choix pour le moins étrange quand on sait que le cinéaste est un fervent défenseur des pellicules 35 mm ! La musique commence et nous sauve de la vision de cet objet volant trop parfait ; nous pouvons fermer les yeux, les notes qui viennent frémir à nos tympans sont déjà la signature d'une œuvre cuivrée, aiguë et rythmée. Une jeune femme, troquant le prénom Jeannette pour Jasmine, vivait mariée à un homme d'affaire spécialiste de la finance, Hal. Il se fait arrêter par le FBI un jour comme un autre et se suicide en prison. N'ayant ni les moyens ni le courage de subvenir à ses besoins, elle se réfugie chez sa sœur Ginger. Même complètement démunie, elle se rend à San Francisco en première classe et voyage avec des bagages Louis Vuitton. "Je consomme par habitude" dira-t-elle : cela donne le ton. Voilà comment Woody Allen introduit le portrait d'une jeune femme qui parle toute seule, vit dans le passé et boit sa vodka frénétiquement après s'être doré la pilule pendant des années.

Woody Allen s'amuse avec les préjugés, entremêle et oppose les relations, enchaîne les séquences hystériques où il démontre sa dextérité qu'il arrive encore à nous faire redécouvrir.

Ses derniers films restaient dans la comédie-dramatique, le genre qu'il maîtrise le mieux. Le génie de l'humour noir nous coupe en deux avec Blue Jasmine. L'argent et l'existence, les relations fraternelles, la confrontation des milieux sociaux ; de l'évasion fiscale à l'alcoolisme, le film est ancré dans l'actualité. Faut-il en rire ou en pleurer ? Il est le roi pour tester nos limites humoristiques en abordant des sujets qui nous touchent et nous concernent.

Le réalisateur aux lunettes rondes a l'œil pour choisir ses acteurs : Alec Baldwin pour Hal en ex-mari coureur de jupons, Sally Hawkins pour le rôle de Ginger, Bobby Cannavale dans la peau de Al, le nouveau fiancé de Ginger ; leurs jeux sont remarquables. Si nous avions un peu d'empathie pour les acteurs cités, on pourrait presque en vouloir à Woody Allen d'avoir pris Cate Blanchett. Un seul de ses regards rend les autres ordinaires. Sa détresse la rend extraordinaire.
En effet, l'invisibilité de son personnage est sa plus grande souffrance tandis que sa présence à l'écran est fascinante. On s'y attache tellement que l'absence est palpable quand elle n'est pas devant nos yeux. Corps et âme sont rarement en symbiose, ici ils fusionnent pour un tout. Cate Blanchett ne joue pas son personnage. Elle le vit entièrement, frôlant la perfection.

Si on devait définir le mois de septembre concernant les sorties cinéma, ce serait une mer calme, trop calme. Hanté par les paroles de Blue Moon, Blue Jasmine est le genre de brise qui redonne vie aux spectateurs et à la force de la fiction, comme une belle et longue déferlante sous une pleine lune.

- Benoît Michaely

TIREZ LA LANGUE MADEMOISELLE

Dans le 13ème arrondissement de Paris, la nuit, deux frères médecins sont appelés au domicile d'une petite malade, elle est seule, mais où peut être la mère ? Cette femme, ils vont la découvrir: Judith. Elle est belle et travaille de nuit comme barmaid ...


© D.R.

Le début réaliste du film Tirez la langue mademoiselle semble être centré autour du quotidien morose de frères exerçant tout deux ensemble la profession de médecins, mais d'emblée l'idée d'une association aussi étrange (ils se tiennent côte à côte dans leur bureau) nous met la puce à l'oreille : un tendre décalage semble bien être en train de s'installer.

L'apparente monotonie de leurs vies va être transformée par la rencontre de Judith, magnifique Louise Bourgoin, qui souffle le romanesque sans le vouloir, à la fois discrète et étincelante. Le lien fraternel en pâtira, car les deux médecins en tombent amoureux, comme d'une princesse de conte, au premier regard.

Ce récit sur les liens sentimentaux, qui se font et se défont, tient son intérêt dans la poésie qu'il dégage, à la fois triste et lumineuse, et qui parcourt le film comme les personnages parcourent les rues, dans leur univers sentimental, qui prendra la forme d'une romance. Judith crève l'écran enveloppée de son manteau rouge, perce le cœur des frères de son élégance fragile. Une beauté un peu éthérée irradie le film, les néons rouges et verts des clubs et des boutiques asiatiques accentuant cet effet, créant une féerie, une atmosphère. La figure de la lune, revenant tour à tour sur un papier peint et dans un magasin, nous indique clairement le caractère des personnages et de la nuit, faits de romance, d'une touche de rêve autorisée dans l'impersonnalité de la ville. Les personnalités très différentes vont ouvrir leurs yeux soudain sur l'autre, et sur eux-mêmes, et vont se découvrir, pour le meilleur ou pour le pire. Mais ce qui fait que le film ne devient pas une simple histoire romantique, c'est cette capacité qu'a Axelle Ropert, la réalisatrice, à capter la retenue de l'émotion, en la personne de Judith, car ici, les élans sont rares et précieux. Les hommes déclament à l’héroïne leur amour d'une manière presque brusque, elle reste dans l'intériorité, manière peut-être étonnante dans le cinéma de concevoir un personnage féminin. Cette idée marque la singularité du film, comme pour dire "vous n'êtes pas à Hollywood", les grands épanchements n'existent pas, on aime mais c'est dans un geste simple qu'on le montre, dans un baiser volé, un regard. Le conte nocturne n'est pas manichéen et c'est ce qui nous touche : l'un des deux frères se retrouvant face à une Judith qui ne veut pas de lui, le lien fraternel se brise, la romance n'est pas une bluette. On pense en cela un peu à Truffaut en voyant Tirez la langue mademoiselle, la romance n'étant pas déconnectée de la vraie vie, il y a surtout cette franchise singulière, cette poésie réaliste, des éclats sensuels, puis la fatalité qui s'empare du frère. Le film tient dans cette contradiction du rêve et de ses limites, ce qui paraît agaçant mais qui est en réalité juste, drôle parfois, décalé, inclassable et tout ceci forme une sorte d'équilibre. La mise en scène fait l'enchantement, la caméra se centre sur les personnages et nous en dit long sur eux, sur leur distance, leur pudeur, leur beauté. Dans un plan sobre, Judith au téléphone avec sa fille qu'elle laisse seule la nuit, l'émotion nous gagne, par la simplicité du jeu de Louise Bourgoin, tout en délicatesse. Pas d’esbroufe dans cette mise en scène, mais de la tendresse, et finalement, le charme opère. Restent quelques ratages, dans les dialogues parfois trop écrits, mais le tout est d'une grande qualité, lyrique et originale.

- Camille Chardon

« LE CINÉMA EST UNE IDÉE FORCE »

ON A PARLÉ AVEC JEAN-PIERRE MOCKY


© D.R.

Pendant les vacances, c'est bien connu, le cinéma ne chôme pas, entre les grandes sorties estivales et les événements attendus qui écument nos vies culturelles à la manière des vagues sur les plages bondées de vacanciers. L'occasion pour la ville d'Alès (Gard), où a lieu chaque année le festival majeur de cinéma Itinérances, d'accueillir entre les murs de son cinéma le grand Jean-Pierre Mocky, venu présenter son dernier film Le Renard Jaune, un huis-clos d'une profondeur saisissante.

À son entrée dans la salle, le réalisateur octogénaire aux soixante films, qui a entre autres côtoyé sur sa route Truffaut, Chabrol, Lelouch, décrit son film comme « intemporel ». En effet, Le Renard Jaune, adapté du roman policier Aux Rendez-vous des tordus de David Alexander, devait être réalisé il y a près cinquante ans, en 1967, avec Bourvil, Maurice Chevalier, Francis Blanche et Simone Signoret. Avorté, le projet sera finalement tourné en sept jours en juillet 2012, dans l'extrême et singulière rapidité qui caractérise le cinéma de Mocky, quitte à trouver quelques imperfections.

Comme écrit pour de grands acteurs français, Le Renard Jaune rassemble Richard Bohringer, Michel Lonsdale, Claude Brasseur, Dominique Lavanant, Béatrice Dalle, Philippe Chevallier, Jean-François et Robinson Stévenin, qui nous offrent une belle performance dans ce que Mocky décrit lui-même comme « un hommage à ces personnes qui sont malheureuses et qui hantent les cafés pas seulement l'été mais en hiver et en automne quand il fait moins beau ». L'histoire est en effet tournée vers la détresse intérieure des protagonistes, dans le décor d'un bistro parisien, le renard jaune. Charles Senac, écrivain hanté par la gloire passée de son seul roman Prix



© D.R.

Goncourt, interprété avec une grandiloquence familière par Richard Bohringer, est haï par les habitués des lieux avec qui il se montre odieux et blessant. Un matin, il est retrouvé mort chez lui, et l'inspecteur Giraud doit mener l'enquête parmi les clients du bistro, des personnes à mi-chemin entre soulards-paumés et rêveurs aux illusions perdues. À cette intrigue s'ajoute la bombe qu'un serveur joué par Michel Lonsdale, décidé à en finir et à partager son suicide avec des personnes aussi malheureuses que lui, a cachée dans un paquet sur le comptoir ...

Le film, d'une humanité crue et d'un réalisme qui flirte avec la poésie, n'en demeure pas moins une comédie, où Mocky dresse, comme à son habitude, la satire d'une société qui promet grandeur et apporte misère, dénonçant la pauvreté, la misère humaine et l'obésité que Mocky compare à « un fléau comme la bombe atomique ». Rien que pour le jeu des acteurs, le caractère théâtral de l'ensemble et la manière dont est traité le sujet, Le Renard Jaune vaut le détour. Vous y retrouverez sans doute des spécimens que l'on a l'habitude de croiser dans les cafés de la capitale, comme de la province, s'échangeant leurs mauvaises humeurs et leur humour acide devant leur onzième demi de la journée.

Quel conseil donne Mocky à un jeune qui aspire à écrire et/ou à réaliser son propre film ? Pointant de ces mêmes yeux qui ont vu tant d'acteurs, de réalisateurs, de producteurs, de personnalités politiques et médiatiques le siège où je suis tapi dans une semi-obscurité, la légende me répond : « Nous sommes après cent ans de cinéma, un siècle après ce que Mr Méliès a commencé en 1900. Plus un Art avance, plus il vieillit. C'est un peu comme le roman, il n'y a rien de nouveau. Il y a trente-deux positions pour faire l'amour et trente-six situations dramatiques. La seule possibilité pour un jeune, c'est de prendre une de ces trente-six situations et de la rénover, d'apporter un éclairage différent. » Jean-Pierre Mocky s'appuie sur le cinéma de son ami Lelouch, à la fin des années cinquante. « Il avait trouvé un thème : un homme et une femme. Sa recette est la suivante : un film d'une heure et demie d'amour. Très difficile de parler pendant une heure et demie de l'amour, c'est assez banal, c'est une histoire sans histoire. Il a donc décidé de mixer quarante cinq minutes d'amour avec quarante-cinq minutes de course de voitures. Déjà une astuce. » Puis, il rajoute « le cinéma est une idée force. Trouvez le sujet, traitez-le avec force ».

À quoi peut-on s'attendre maintenant dans le futur du cinéma de Jean-Pierre Mocky ? Le réalisateur compte s'attaquer dans un prochain film au phénomène des nouveaux SDF, « cette corporation extrêmement malheureuse à laquelle se joint aujourd'hui des jeunes qui travaillent dans des bureaux de neuf heures à dix-heures et qui le soir dorment dehors ». Un film sur les médicaments, qu'il dénonçait déjà en 1992, est aussi en projet.

- Basile Imbert

LE MONDE DE CHARLIE



Oui, à première vue du titre, vous me direz que c'est un dessin animé, ou bien une comédie à la noix, ou bien je ne sais pas. C'est ce que je me disais aussi. Mais figurez vous que ce n'est rien de tout cela. Pour commencer, le titre original de cette comédie dramatique quelque peu romancée est "The Perks of being a wallflower" que l'on peut traduire par "Les avantages d'être une tapisserie".

Ce titre fait référence à un passage du film, et je trouve pour ma part ce titre beaucoup plus approprié. Ah oui, j'oubliais. Les acteurs : Logan Lerman, acteur peu connu que vous auriez pu voir dans L'Effet Papillon ou encore 3h10 pour Yuma, joue le rôle de Charlie, Emma Watson (Harry Potter) joue le rôle de la jolie Sam et Erza Miller (grande découverte dans We need to talk about Kevin) joue le rôle de Patrick. Un trio tout simplement parfait.

Le monde de Charlie, c'est le genre de film que vous allez regarder comme ça, en vous disant que "ça va être une comédie sympa, sans plus". Du moins, c'était mon cas. Je ne m'attendais pas à être aussi surprise. Premièrement nous avons trois acteurs formidables. Trois acteurs vraiment performants et tellement bien dans leurs rôles. Deuxièmement, nous avons beaucoup d'émotion. Oui, vraiment, j'ai beaucoup souri devant ce film. J'étais heureuse que ce petit Charlie intello, mal-aimé de ses camarades et un peu timide sur les bords se fasse des amis. J'étais heureuse en regardant les moments formidables qu'ils passaient ensemble. Ça parait cliché, mais croyez moi, il faut le voir pour le croire. Ce film n'est pas pareil que les autres. Oui on en a eu des films sur la vie des ados qui rentrent au lycée, mais dans celui-ci, il y a quelque chose de différent. De plus, derrière cette histoire, s'en cache une autre. Charlie avait soi-disant des problèmes l'année d'avant le lycée, il avait des sortes de visions, qui revenaient sans cesse. Et nous spectateurs n'avons le droit qu'à des détails par ci par là, et c'est une touche de suspense qui fonctionne vraiment. Il s'agit d'un accident de voiture, d'une femme, de sa tante, et on en apprend de plus en plus tout du long. C'est plutôt prenant. C'est là, en parallèle à l'histoire, mais dès le début on comprend que c'est important pour le personnage. Pour le film, un peu moins. Voire même beaucoup moins, à vous d'en juger.

Je n'en ai pas vraiment entendu parler, c'est dommage. Mais ce film est sorti en DVD depuis le 15 mai déjà. Bref. Le monde de Charlie un film réaliste, émouvant, un peu drôle, un peu triste, mais qui vous donne envie de vivre une amitié comme ces trois personnages si attachants. Il y


© D.R.

a quelques clichés oui, comme dans beaucoup de films américains, si ce n'est pas tous. Mais, vraiment, ce film sort du lot. On a une histoire hors du commun, qui sort de l'ordinaire. On découvre vraiment en profondeur la personnalité de chaque personnage. C'est très intéressant, et puis on ne s'ennuie pas une seule minute. Ce film est véritablement réussi, abouti et il vous transporte. "Right now we are alive and in this moment I swear we are infinite", voici ce que dit Charlie, à l'arrière de la voiture les bras au vent, se sentant enfin vivant, heureux, et s'acceptant tel qu'il est.

Le monde de Charlie, passé un peu inaperçu cette année, est vraiment un film que je vous recommande. Des acteurs excellents, un scénario efficace, des frissons, de l'amour, de la joie, de la peine, de la haine, de l'espoir, beaucoup d'amitié, de vrai et de sensibilité. Non vraiment, croyez moi, ce n'est pas le «teen-movie» comme on dit, classique. C'est bien plus que cela. C'est beaucoup plus psychologique, plus touchant, plus ... Voilà, je crois que j'ai tout dit. A ne pas louper. Même si vous vous doutez dès le début que Charlie finira avec Sam à la fin, et que vous pensez que ça va être un film cliché, prenez le temps de continuer à regarder.

- Noa Coupey



WORLD WAR Z

Après plusieurs très belles œuvres telles Neverland (Johnny Depp, Kate Winslet), Stay (Ewan McGregor, Naomi Watts, Ryan Gosling), Quantum of Solace (Daniel Craig), Marc Forster nous dévoile World War Z. Ayant travaillé avec les plus grands, cette fois-ci c'est Brad Pitt qu'il choisit pour le rôle principal de son film de science fiction.

A première vue, vous penserez que ce film n'est qu'un film de zombies comme les autres. Mais je vous dirais qu'il est plus que ça. Commençons par un résumé rapide : Gerry, ancien membre de l'ONU, vit tranquillement avec sa femme et ses deux filles jusqu'à ce qu'un virus infecte le monde entier, contaminant des millions de personnes. Pour pouvoir protéger sa famille, il doit repartir sur le terrain afin de trouver l'origine du virus et potentiellement une solution contre celui-ci. Classique, vu sous cet angle. Mais derrière ce scénario se cache une morale différente de celle des autres films, qui d'ailleurs n'en ont pas toujours. Le film accentue le fait qu'il faut s'entraider. De plus, en le regardant, vous ne passerez pas à côté de la phrase "le mouvement c'est la vie". Phrase qui n'est d'ailleurs pas mise en avant pour rien puisqu'il y a toujours de l'action dans le film, et que les lieux de l'action se multiplient. Gerry est toujours en mouvement.

Bien sûr, nous sommes dans un film américain. Les évènements improbables ne manquent pas. Seuls Gerry et son amie survivent au crash d'avion, il trouve une solution au virus alors qu'il n'est pas médecin ... Mais, hormis cela, c'est un film réussi, avec des scènes impressionnantes. La 3D semble cependant encore une fois de peu d'utilité. Quelques frissons, sans plus, ce qui était à mon goût suffisant. Une mise en scène toujours au top, pour être en permanence au centre de l'action, et pas simplement superviseur. Des «zombies» qui font vraiment peur, par leurs comportements et leur apparence, surtout quand on les observe en détail. Un bon rythme, il faut le dire, car en deux heures on ne s'ennuie pas. Et puis, disons qu'une situation similaire à celle-ci pourrait arriver dans le monde, et je pense que World War Z reflète exactement comment celui-ci réagirait. Les solutions mises en place seraient à mon avis les mêmes, ce qui rajoute vraiment une touche de réalisme à cette science fiction.

On a des moments vraiment intenses dans ce film. Certes, le fait que l'espoir des Etats-Unis ne repose que sur Brad Pitt est un tantinet exagéré. Mais le fait est que cela ne nous pose pas vraiment problème. Même si ce film est un blockbuster, ce qu'on en tire a du bon. Ce ne sont pas uniquement des affrontements entre humains et zombies. D'ailleurs au début, le mot zombie n'est même pas prononcé. Le film commence par des images du monde, de la grippe aviaire, et bien d'autres virus ayant contaminé grand nombre d'hommes. A vrai dire, ça fait peur. Nous ne sommes à l'abri de rien. Et puis, dans tout ça, l'enquête de Gerry est très intéressante. Il fait attention aux détails, il raisonne bien, se sert de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, de ce qu'on lui dit. C'est prenant. On a nous-mêmes envie de trouver la solution avant lui.

En bref, un bon divertissement, qui est susceptible de plaire à tout le monde. Quelques défauts, mais globalement World War Z est un film captivant. Ce fut pour ma part, une agréable surprise. Disponible depuis le 17 septembre en DVD, vous pourrez l'apprécier (ou non) chez vous.

- Noa Coupey



9e ÉDITION

pariscience

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU **FILM SCIENTIFIQUE**

DU 3 AU 8 OCTOBRE 2013

MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE JARDIN DES PLANTES

ENTRÉE GRATUITE RÉSERVATION CONSEILLÉE SUR **PARISCIENCE.FR**

LES CINÉ-CRITIQUES DE SEPTEMBRE

Au cinéma, nous sommes habitués aux rentrées avec des films gigantesques qui nous permettent de prolonger nos vacances sur écrans. Mais cette année, pas de quoi contrer la morosité du retour en cours ou au travail entre les films qui ne donnent pas très envie et ceux qui ne sont diffusés que dans des tout petits cinémas à 23h (je pense ici aux Amants du Texas, impossible à voir malgré son très bon accueil critique). Enfin, il y a quand même un film à voir par semaine, alors retour sur ces survivants de septembre.



© D.R.

Les retraités des services secrets sont de retour ! Dans **Red 2 (sorti le 28/08)**, la suite des aventures des Retraités Extrêmement Dangereux, une bombe au mercure est sur le point d'exploser dans le « projet nightshade ». Poursuivis d'un côté par leurs ex-employeurs qui les pensent liés au projet, Franck (Bruce Willis) et Marvin (John Malkovich) se lancent eux-mêmes sur les traces de la bombe à travers le monde, des USA en Russie ou encore Londres. Ils seront rapidement rejoints par d'autres retraités, même si certains ne sont pas ceux que l'on croit … Fun et plein d'action, avec nombre de rebondissements, Red 2 est un bon film pour passer un bon moment : pour une fois qu'une suite ne gâche pas tout ! L'intérêt du film se retrouve surtout dans son casting de la crème des « vieux » : Bruce Willis qu'on ne présente plus, John Malkovich,(Les Liaisons Dangereuses) Catherine Zeta-Jones (Chicago, Ocean's twelve, Effets Secondaires), Helen Mirren (Hitchcock) ou encore Antony Hopkins (Le Silence des Agneaux, Hitchcock). Ils sont presque des super-héros dans leur catégorie ! Bref, si vous avez aimé Red, vous aimerez et passerez un moment aussi sympa avec Red 2.

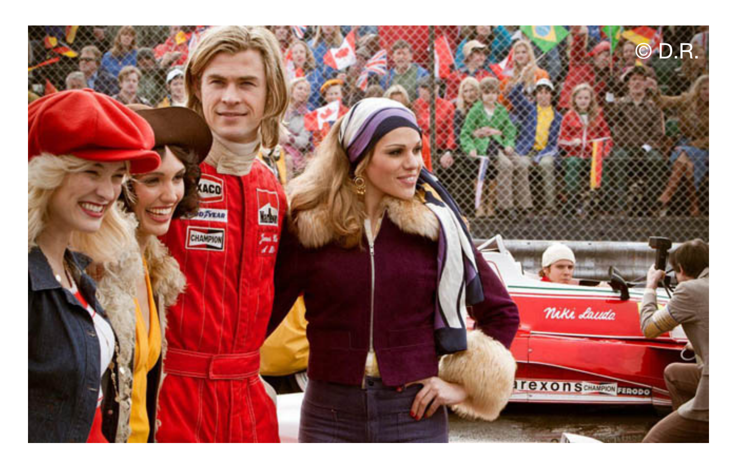

© D.R.

Moment moins sympa avec **Grand Départ. (Sorti le 04/09)** Le film suit un jeune dynamique à un moment de sa vie où il ne peut plus se contenter de faire son boulot de façon psychorigide mais doit affronter la réalité de la vie : son refoulement de sa sensibilité, son frère scénariste dépressif et surtout son père souffrant d'une maladie neurodégénérative. Présenté comme une comédie dramatique, et avec Chantal Lauby au générique, on ne s'attendrait pas au ton que prend très vite le film : un drame sans émotions (un comble !) quoiqu'avec quelques rares scènes comiques. Mais comme elle le dit, son rôle était « t'éternues tu me vois plus » alors on peut comprendre que sa touche comique ne soit pas là. Seulement à trop hésiter entre deux genres, on commence à avoir le mal de mer et à ne pas accrocher ni à l'histoire, ni aux personnages. C'était bien tenté de traiter la mort, la maladie, le départ sur le ton de l'humour, mais c'était plutôt raté. Dommage, car Eddy Mitchell dans le rôle du père dégénéré est très juste, de même les deux jeunes interprétants les frères. Bref, la comédie made in France en prend encore un coup, quand ce n'est pas potache c'est le drame !


© D.R.

Et le voilà, LE dernier Soderbergh : **Ma vie avec Liberace. (Sorti le 18/09).** Adapté du livre Behind The Candelabra : My Life with Liberace de Scott Thorson, ancien partenaire de Liberace. C'est l'histoire

de ce jeune homme, qui, après s'être retrouvé dans la loge du pianiste de music-hall, finit par entamer une liaison dévorante avec lui, malgré leur différence d'âge et de vie. Désir, jalousie, amour, argent, piano et même chirurgie esthétique sont au programme pour Scott, tout ça pour finir sous un amour plus qu'orageux, voire même, la mort … Même si dans l'histoire, Ma Vie Avec Liberace peut sembler assez tumultueux et étrange (surtout face à la différence d'âge des deux personnages principaux, et l'attraction vampirique de Liberace sur Scott) le film n'en est pas moins magnifique : dans sa narration, son esthétique toute en paillettes et en richesse, sa musique rythmée de piano. Et ce sont aussi les deux acteurs principaux qui donnent toute la profondeur du film, Michael Douglas en Liberace et le superbe Matt Damon en Scott. Bref, on peut passer du rire aux larmes, toujours avec plein de tendresse et de paillettes. Un film complet à ne pas manquer, même si l'on ne connait rien à Liberace !



© D.R.

Toujours dans les années 70 dans **Rush (sorti le 25/09)**, une rivalité a marqué l'histoire de la Formule 1, celle entre James Hunt et Niki Lauda, deux pilotes de talent aux personnalités totalement opposées. L'un vit au jour le jour, profite des femmes, de la richesse et joue avec la mort, l'autre, surnommé « l'ordinateur » calcule tout, du poids de sa voiture aux pourcentages de risques, tout en étant un business man craint du public. De leurs débuts en Formule 3 aux championnats du monde de F1 de 1976, en passant par l'accident presque mortel de Lauda, on suit leurs histoires avec beaucoup de proximité, d'attachement et aussi de suspense. Rythmé par des courses à toute allure, c'est cramponné à notre siège que l'on assiste aux derniers championnats entre les deux rivaux. L'un et l'autre finissent par s'offrir des leçons de vies, ce qui donne un film pouvant être très touchant et fort. Avec de grandes scènes au volant, et le reste s'y entremêlant, Rush est aussi très esthétique, avec une musique à niveau des compétitions de F1. En bref, Rush est une claque, peut-être pas pour tout le monde, peut-être pas une énorme non plus, mais c'est sans doute le film du mois.

Heureusement pour nous, octobre devrait être beaucoup plus riche et de qualité avec la tant attendue Palme d'Or 2013 La Vie D'Adèle, l'incroyable (parait-il) Gravity avec Clooney, le nouveau Luc Besson produit par Scorsese Malavita ou encore L'Extravagant voyage du jeune et prodigieux T.S. Spivet par Jeunet avec Helena Bonham Carter notamment. Et puis Lady Gaga dans Machete Kills, les suites d'Insidious et de Thor, Eyjafjallajökull et Au Bonheur des Ogres coté comédie, Blood Ties, Snowpiercer, et pour les plus jeunes Planes ou Turbo. Faites votre choix !

- Laurie Montagner

Littérature




Captive Andromache par Leighton

L'ANDROMAQUE DE RACINE OU LE TRAGIQUE AMOUREUX TRIOMPHANT

Quand l'aimé dédaigne vos regards, vos attentions et se tourne vers un autre qui n'a pour lui aucunes inclinations avérées, c'est une véritable tragédie ! Drame aussi présent dans la mythologie grecque avec les déboires d'Andromaque, Racine décida de reprendre cette trame en 1667 afin d'accompagner le revirement soudain de sa tendre comédienne Mlle Du Parc, s'essayant alors à la nouvelle tragédie après s'être illustrée dans la troupe de Molière. Toujours inscrits dans des triangles passionnels, les héros antiques revisités pour l'occasion se heurtent à la destinée terrible, cette ombre s'ingéniant à ne dévoiler les issues que lorsqu'elles se colorent de cette ardente noirceur appelée fatalité ... Succès incontestable de l'époque, Andromaque vous tend ses bras traîtres et la lueur étrange de ses prunelles assoiffées de vengeance pourrait bien réveiller en vous quelques échos. Prenez garde amants éconduits ...

Rien ne va plus à Buthrot, dans le palais de Pyrrhus ! Les murs dissimulent des ennemis insoupçonnés et les ombres des colonnes sans nombre abritent d'obscurs projets. Jalousie, vengeance et chantage, voici le quotidien nouveau de la cour du roi illégitime, Pyrrhus, qui de ses mains encore sanglantes, convoite avec un œil avide la veuve dont il vient de tuer l'époux. L'insoumise enfermée dans un désarroi extrême se questionne sur le meilleur moyen d'échapper à ce piège dont les mailles se resserrent plus vivement chaque jour. Silencieuse et blême, une jeune femme se tourmente sans répit de son côté. Il s'agit d'Hermione la fille de feu Ménélas qui, promise à Pyrrhus, se voit ridiculisée à mesure que les noces tardent à être annoncées. La belle inhumaine, comme la nomme Oreste, n'est pas sans savoir les penchants dangereux de Pyrrhus envers Andromaque. L'hésitation profonde de ce dernier entre ces deux femmes la rend folle et l'arrivée de son ancien prétendant, ledit Oreste, n'est pas sans lui donner quelques idées ... Éperdu d'amour pour cette princesse dédaignée, c'est aveuglément qu'il promet de la combler à n'importe quel prix ... Un chatoiement écarlate vient alors baigner les cinq actes de cette tragédie que dédia Racine à Henriette d'Angleterre au XVIIème siècle. S'inspirant grandement d'Euripide qui écrivit lui aussi une tragédie sur la figure d'Andromaque, héritée de la mythologie grecque et dont le premier portrait notable vit le jour dans le chant d'Homère retraçant les mésaventures de Troie, soit l'Iliade, s'inspirant donc de cet antique auteur talentueux, Racine tend à simplifier l'intrigue principale de la pièce en éludant les trois mariages coutumiers connus à Andromaque. De plus, les personnages subissent un travail de fond quant à leurs caractères que le tragédien se presse d'adoucir afin de leur donner un pendant psychologique plus abouti. Pyrhuus par exemple ne sera plus la brute entraperçue chez Virgile dans l'Enéide ou bien dans la Troade de Sénèque. Il deviendra un homme empli de doutes, inconstant et victime de ses choix. Racine déclare d'ailleurs dans sa première préface de 1668, qu'il tend a donner à ses héros « une bonté médiocre, c'est à dire, une vertu capable de faiblesse » afin « qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute, qui les fasse plaindre, sans les faire détester. » En effet il est difficile de détester Oreste, l'amant manipulé ou bien Andromaque qui œuvre afin de préserver la vie de son fils retenu captif par Pyrrhus. Hermione quant à elle retient l'entière tension du drame et derrière son profil sibyllin se dévoilent les faiblesses d'une femme portée aux extrêmes. Le seul dont la conduite peut agacer véri-

tablement le lecteur est sans doute Pyrrhus, dont les revirements incessants appellent l'instant tragique.

Exercice risqué, cette réécriture des aventures d'Andromaque et de ses compères est réussie dans l'optique où Racine arrive à captiver ses spectateurs, puisqu'à l'époque les pièces étaient plus jouées que lues. Y contribuant grandement, ces ajouts et remaniements font de ce texte classique une œuvre à la fois courte et facile d'accès, où seul l'essentiel à sa place.

Pour donner un peu plus de piquant à votre lecture, ou si vous souhaitez tout simplement savoir quel personnage vous seriez le plus susceptible d'incarner dans la pièce, voici un petit test :

1/ Que tenez-vous en plus haute estime ?

Banane : L'honneur
Kiwi : L'amour
Fraise : Vos idéaux
Abricot : Votre rang

2/ Quelque part, quelque chose vous attend. Qu'est-ce ?

Abricot : Un avenir radieux
Banane : Un monde de Justice
Kiwi : L'âme sœur qui vous manque tant
Fraise : Un gouffre béant

3/ Le bien et le mal se divisent en vous

Banane : En deux camps bien distincts. Vous ne faites aucune concession.
Fraise : Le bien, le mal ne forment qu'un seul tout, juger les actes n'est pas votre fort.
Kiwi : Ils se nuancent selon les personnes qu'ils concernent.
Abricot : La frontière est mince et fluctuante, vous aspirez à la transgresser mais en redoutez les conséquences.

4/ Les larmes de votre ennemi mortel

Kiwi : Remettent tout en question.
Abricot : Vous réjouissent !
Fraise : Vous plongent dans un profond mal-être mais ne vous font pas plier.
Banane : Ne vous émeuvent pas le moins du monde.

5/ Aux côtés d'un autre, il y a vôtre âme sœur

Banane : Impossible, elle est à côté de moi.
Fraise : Va t-elle seulement me remarquer ? Je la veux, je n'ose pas ... je vais être brutal ...
Abricot : Vous crevez de jalousie et préparez moult stratagèmes pour la récupérer.
Kiwi : Elle vous attire comme un aimant. Vous ne sauriez vous satisfaire d'une autre à présent !

Réponses :

Un maximum d'abricots : Hermione

Vous captivez par votre allure flamboyante et avez des conquêtes à la pelle, cependant vous baissez rarement les yeux vers les simples mortels qui brûlent pour vous. Vos attentes en terme d'amour frôlent la démesure. Puisque vous vous sentez reine, il ne vous faut qu'un roi (ou inversement) ! Votre soif de pouvoir pourrait toutefois se transformer en une haine incontrôlable au cas où l'élu ne se montrerait pas à la hauteur !

Un maximum de kiwis : Oreste

Vous êtes un(e) romantique dans l'âme. L'amour est ce qui vous fait avancer dans la vie. Pour préserver l'harmonie vous pourriez cependant vous éloigner de l'être aimé, voire essayer de tuer vos sentiments. Quoique vous tentiez de faire, vous reviendrez toujours à ses côtés, quitte à rester à l'écart en attendant votre heure ...

Un maximum de fraises : Pyrrhus

Vous aimez avoir le contrôle sur ce que vous faites, hélas, l'amour vous malmène et vous êtes tiraillé par vos idéaux et ce que la vie vous offre. Jamais totalement investi dans une relation, vous gardez un œil sur l'horizon et changez d'avis à tout moment, ce qui fait de vous quelqu'un d'insaisissable. Faites attention à ne pas viser que l'inaccessible ...

Un maximum de bananes : Andromaque

Le mot qui vous caractérise le mieux est « fidélité ». Pour vous l'amour se doit d'être entier et inébranlable. Mort sous les coups de Pyrrhus, Hector, votre aimé vit par delà la mort grâce à votre loyauté sans faille. Vous n'hésiteriez pas à tuer celui qui viendrait briser l'harmonie de votre couple.

- Marine Roux

NOUVELLE

VARIATIONS AUTOUR DU SONGE DES DEUX CAVALIERS DANS LA FORÊT

« La nuit était fort noire et la forêt très sombre./Hermann à mes côtés me paraissait une ombre »
Victor Hugo, À Quoi Songeaient les Deux Cavaliers dans la Forêt, Les Contemplations

Nous décidâmes de nous arrêter dans une clairière cernée par de grands arbres noirs pour passer la nuit. Je fis un feu dont l'âtre rougeoyant dardait les contours de la forêt, transformant ainsi la moindre forme en une figure monstrueuse qui, le temps d'un éclair, reprenait celle du champignon, de la pierre ou de la branche que l'on aurait pu discerner, l'esprit libéré de tout délire nocturne. Lorsque nous les eûmes descendus, après des heures de voyage, les chevaux affichèrent la mine réjouie de ces bêtes, humaines ou animales, qui connaissent enfin le repos, après une longue trotte. Hermann sortit sa pipe, qu'il alluma d'une brindille plongée dans les flammes du feu que mes doigts experts avaient engendré, et ne m'en proposa pas. Sa tête balançait de haut en bas, de manière irrégulière, tantôt frénétique, tantôt aussi calme qu'une mer ponctuée de vaguelettes. À la lumière du feu, elle semblait comme ces hochets dans les mains des bébés, qui ne les balancent jamais au même rythme, préférant les emporter en fonction de leurs humeurs et de leurs caprices.

Nous restâmes ainsi silencieux mais, bien qu'épuisés, nous ne nous laissions pas envahir par le sommeil. Nos paupières, telles du béton, séchaient dans nos larmes solitaires, ces diamants au creux des yeux qui naissent dans la tension de nos fatigues, et meurent dans l'agitation de nos cils ou dans le revers d'une manche. Hermann sortit de sa besace au cuir délavé dans laquelle il venait de ranger sa pipe après l'avoir enveloppée dans un torchon crasseux, une tranche de pain et deux ou trois rondelles de saucisson. Il ne m'en proposa pas, et mâcha en silence, l'ombre tordue à chaque bouchée, à ses pieds.

« Je maintiens que les morts ont plus de chance que nous. »

Mon compagnon avait postillonné des miettes de pain et un bout de peau de saucisson, en prononçant ces quelques mots. Je ne me sentais pas d'humeur à relancer le débat qui nous avait tant tourmentés dix lieues plus tôt, à propos de la chance qu'ont les morts de profiter d'un digne repos, quand nous, pauvres vivants, passons nos vies dans la souffrance.

« Tu connais très bien mon point de vue, Hermann. Ne te l'ai-je pas déjà exposé ?

- Comme quoi les morts sont les cœurs qui m'aimaient autrefois ? S'ils pouvaient savoir la chance qu'ils ont, nos macchabées ! Enfin tranquilles, loin des tumultes de la vie. Tiens ! Si j'étais mort, aurais-je à faire ce long voyage sur un cheval qui ne fait que moudre mon cartilage ?

- Mon sabre est dans son fourreau, le feu est devant nous et la bride de ton cheval peut te servir de corde pour jouer au pendu. Qu'attends-tu pour rejoindre tes morts, toi qui affirme que le malheur c'est la vie ? »

Hermann fut pris d'un rire gras.

« Car il est bien là, le malheur de la vie ! Nous sommes condamnés à la supporter, comme Sisyphe et son rocher. Nos cerveaux sont des grottes qu'on aurait rejointes en basse-mer et qui commenceraient à se remplir peu à peu, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus en sortir.

- La vie est un bonheur général dans lequel se glissent des malheurs singuliers.

- Singuliers, peut-être, mais pas passagers, du reste ! »

Je m'enfonçai dans mon sac de couchage, et fermai les yeux.

« Bonne nuit, Hermann », lançai-je sèchement à mon compagnon de route, sans obtenir d'autre réponse qu'une trille de son rire gras.

Je fus réveillé par les mains d'Hermann qui s'agrippèrent à mes épaules et les secouèrent. Cela devait être deux ou trois heures après notre conversation, du moins ce fut ce que j'en déduisis au regard des quelques braises qui nourrissaient jadis de grandes flammes dans l'âtre de fortune que j'avais bâti en nous installant dans la clairière.

« J'ai entendu un drôle de bruit. Un craquement par là-bas, comme si quelqu'un avait marché sur une brindille.

- Ce doit être une bête, Hermann.

- Les bêtes ne font pas autant de bruit.

- Les sangliers le peuvent. Pour les avoir chassés à la cour du comte Henri le Borgne troisième du nom, crois-moi ...

- L'heure n'est pas aux souvenirs de parties de chasse, me coupa Hermann en serrant fort la base de son fusil, je crois qu'on nous observe. »

Mon compagnon de route avec qui je partageai depuis plusieurs semaines mon périple le long des sentiers battus n'avait pas pour habitude de s'inquiéter, se montrant toujours d'un grand courage. Cela eut pour effet de me mettre à mon tour mal à l'aise.

« Vas rallumer le feu, me lança-t-il, on pourra mieux voir que dans ce noir total. »

Motivant ma bravoure de formules rassurantes et d'une arbalète dans la main gauche, je m'avançai vers l'âtre et rallumai le feu, en attisant les braises, comme j'attisais mon courage. Hermann, qui m'avait suivi lentement, m'accompagna dans le sursaut de surprise et le frisson soudain qui marqua dans nos corps et nos esprits le retour de la lumière.

La chose se tenait là, face à nous. Je compris sur le champ que c'était elle, La Mort, enveloppée dans sa drôle de robe noire qui rappelait le torchon crasseux d'Hermann qu'on aurait recouvert de suie, la faux traditionnelle bien serrée dans les doigts blancs de sa main squelettique. Mon compagnon de route s'inclina, sans doute pour gagner sa confiance par son respect, tandis que je restai figé de peur. De sa voix glaciale, sans bouger d'un pouce dans sa position, assise tranquillement sur la souche d'un arbre mort, elle nous apostropha ainsi.

« J'ai ouï dire que l'un des deux voyageurs qui ont pris repos le long de la route du Mont Schlossdom, en cette nuit de la Toussaint, a un faible pour mes rivages, quand son compagnon les répudie totalement. Je suis venu satisfaire les désirs de l'un en l'emportant avec moi, et laisser la vie sauve à l'autre. Mais je dois vous avouer que l'on ne m'a pas donné plus de détails sur vous, et que je ne sais qui pense quoi. »

Rapide comme ces diables à ressorts dans leurs boîtes, Hermann se jeta à ses pieds.

« C'est moi qui vous répudie totalement, Madame la Mort, vous et vos virages funestes ... ou rivages mortuaires ... ou je ne sais quoi ! Prenez mon compagnon qui envie les morts comme on envie, nous les hommes des routes, celui qui a réussi et qui a épousé une belle femme, fille d'un riche propriétaire terrien ! »

La Mort se tourna vers moi.

« Est-ce vrai ce que l'on me dit là ? Que tu es celui qui aimerait être à la tombe ? »

Si Hermann retournait sa veste, il me fallait à mon tour me défendre, aussi, l'instinct de survie l'emportant sur la peur, la paralysie d'horreur quitta mon corps pour me permettre d'assurer ma défense.

« Je vous respecte autant que je respecte les morts que vous prenez. Je vous demande de bien me croire quand je dis que je n'envie pas les vivants que vous avez pris. »

La Mort se gratta le menton de son doigt filiforme, tout en nous fixant de son regard effrayant.

« Étrange, on m'annonce que l'un envie les morts, et je me retrouve avec deux qui adorent la vie. L'un de vous a dû changer d'avis, mais je ne repartirai pas les mains vides. Quand La Mort se déplace, il faut que l'homme trépasse, n'est-ce pas ? »

La Mort se tourna vers moi.

« Depuis combien de temps voyages-tu à cheval ?

- Sept semaines. La première en solitaire.

- N'es-tu pas vermoulu par la douleur ?

- Si mais c'est le prix à payer pour arriver à Schlossdom au plus vite.

- Il n'y a pas moult auberges sur ces chemins à travers la forêt ? N'as-tu pas faim ?

- J'ai le ventre tordu par la faim. Mais c'est le prix à payer pour arriver à Schlossdom au plus vite.

- Que vas-tu faire à Schlossdom ?

- Prier pour une sœur que tu m'as prise. On l'a enterrée là où elle a vécu, par les contrées de Schlossdom. »

La Mort se gratta le menton, une fois de plus, puis elle alla se rassoir sur la souche. Notre invitée surprise s'approcha d'Hermann, lequel tremblait de peur.

« Depuis combien de temps voyages-tu à cheval ?

- Six semaines.

- N'es-tu pas vermoulu par la douleur ?

- Terriblement ! J'avais au départ proposé de partir en fiacre, par la route nationale, mais mon compagnon de route a préféré prendre les chemins de traverses, par ces forêts gelées où l'on attrape la mort !

- N'as-tu pas faim ?

- Et comment, Madame La Mort ! Je n'ai mangé qu'un sandwiche avant de m'endormir. J'en suis d'ailleurs très remonté !

- Que vas-tu faire à Schlossdom ?

- Je dois apporter un message au comte, qui est un ami de Monsieur. C'était le parrain de sa sœur. Nous n'avons pas tous la chance d'avoir des naissances et connaissances mondaines.

- C'est la raison pour laquelle j'égalise les hommes. »

La Mort se rassit sur sa souche, et plongea dans un profond silence. J'eus envie de fuir, mais je me dis qu'elle me rattraperait de toute manière. Sortant de son mutisme, elle nous désigna de ses doigts.

« Je sais maintenant lequel d'entre vous deux ment. Celui qui n'accepte pas les souffrances de la vie sans broncher doit être celui qui préfère mes rivages à ceux des vivants, n'est-ce pas, Hermann ? »

Ce dernier poussa un cri, puis un autre, et un autre encore, qui se perdirent dans la nuit.

« Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

- Je suis navrée si tu regrettes tes propos, Hermann, mais quand la Mort se déplace, l'homme trépasse. C'est la règle.

- Pitié ! Laissez moi une seconde chance ! Pitié ! »

La Mort saisit sa faux fermement et s'avança lentement vers Hermann. Je couvris mes yeux du voile de ma main. Il n'y eut plus un bruit.

À mon réveil, Hermann préparait le petit-déjeuner. Le ciel était bleu, pour la première fois depuis des jours et des jours.

« Bonjour Hermann.

- Salut, grogna-t-il.

- Qu'est-ce que tu cuisines ?

- Trouvé des œufs dans un nid. Je tente d'en faire des œufs durs. »

Je l'observai s'activer. Lorsqu'il prit dans ses mains l'œuf chaud pour l'épieuter, je commençai à sortir de mon sac de couchage.

« J'ai fait un drôle de rêve. J'ai rêvé que La Mort venait à nous. »

Il parut surpris, et, en avalant d'une traite la moitié de l'œuf dur me lança la bouche pleine et en postillonnant, comme à son habitude :

« Moi aussi ! Étrange, n'est-ce ... »

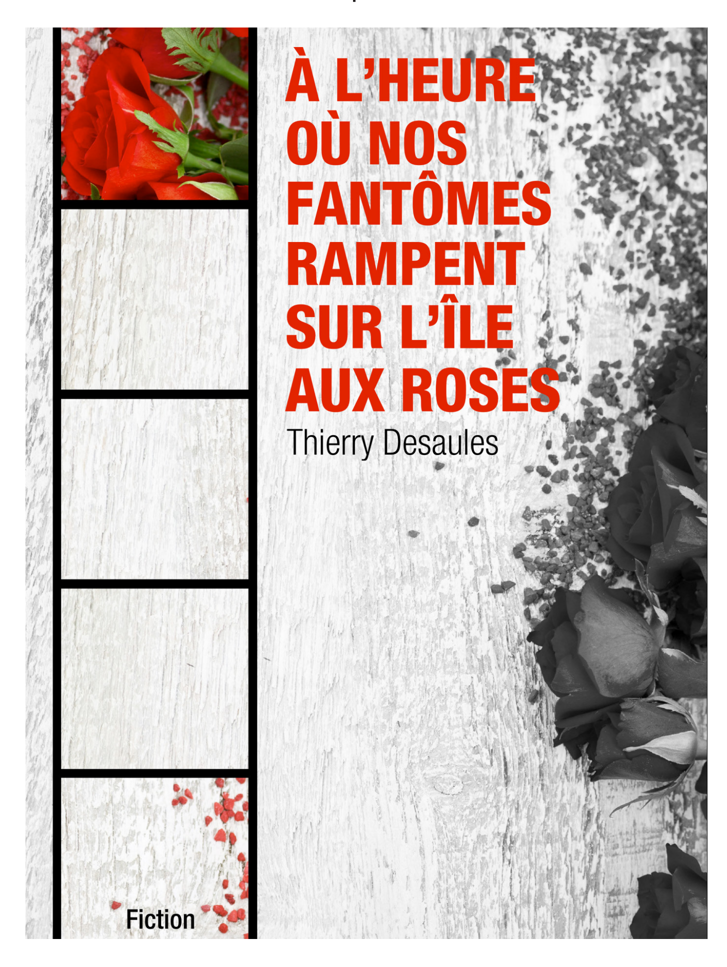
Il fut soudain pris d'un spasme, qui le coupa dans ses propos. La moitié d'œuf était passée au travers de sa gorge, et mon compagnon commençait à s'étouffer. J'accourus vers lui, mais il était trop tard. Son teint prit la couleur du rouge le plus profond tandis qu'il se débattait, en vain, et en quelques instants, il s'effondra dans la clairière, mort.

L'esprit embrumé par de sombres songes, et ne sachant que penser, je lançai, après m'être signé, la dernière pelletée sur la tombe de fortune de celui qui m'avait accompagné depuis six semaines. Le corps parcouru d'un étrange frisson, je repris ma route pour Schlossdom, la bride du cheval de feu Hermann dans la main gauche.

Basile Imbert

RENCONTRE AVEC THIERRY DESAULES

Sillonnant les étals numériques fournis de la rentrée littéraire, nous avons jeté notre dévolu sur le nouveau roman de Thierry Desaules intitulé A l'heure où nos fantômes rampent sur l'île aux roses. Et pour cause, si l'intrigue en elle-même vaut le détour, ce roman s'inscrit, malheureusement, dans l'actualité ! A la fois riche et court, il dévoile avec beaucoup de justesse le parcours de Milton, un homme homosexuel gravement malade qui va entreprendre un véritable périple afin de découvrir les raisons de la mort d'Alexandre, son jumeau, retrouvé pendu 2 ans auparavant dans son appartement d'Anvers. Cette plongée au cœur de la vérité va réveiller un passé très sombre où le fantôme du IIIème Reich plane dangereusement, emmenant le lecteur au cœur d'un suspense savamment orchestré.



Auteur de 38 ans déjà connu et salué par la communauté gay pour son autre roman intitulé Le Ventre ou bien pour son travail de biographe concernant deux groupes de rock bien connus (Indochine et Placebo), c'est avec beaucoup de gentillesse et de sincérité que Thierry Desaules a accepté de répondre à nos questions. Voici le fruit de notre entrevue en exclusivité pour Maze !

Maze - Bonjour Thierry, tout d'abord nous vous remercions de nous accorder un peu de votre temps pour répondre à nos questions ! La première de toute sera celle-ci : Comment vous est venue l'idée d'écrire une histoire qui relie autant d'aspects différents ?

Thierry Desaules - Lorsque j'écris une fiction, c'est toujours une sorte de puzzle ... J'ai des sujets que je veux traiter ; ici, il y avait la maladie, les groupuscules néo-nazis, la Bavière, la gémellité ... Pendant plusieurs mois, j'ai pris des notes sur tous ces sujets à des degrés divers. Et puis, je me suis dit qu'il y avait moyen de les réunir en un roman, court mais foisonnant. Et c'est là qu'a démarré le vrai travail d'écriture. C'est un puzzle dont on ne connaît pas le rendu final au moment où on le commence.

Maze - Figure tutélaire, Louis II de Bavière apparaît dans votre récit pour guider Milton sur ce chemin de croix, tout comme il semble omniprésent dans votre vie d'écrivain. Sur votre page Facebook vous mentionnez même posséder une pierre qui était présente dans la grotte de Vénus du château Linderhof, où Milton va d'ailleurs en pèlerinage lors de son périple vers la vérité. Pouvez-vous nous expliquer d'où vous vient cette fascination pour ce roi épris d'art et jadis dédaigné ?

Thierry Desaules - Par certains aspects, je me retrouve beaucoup en Louis II de Bavière. Je suis loin d'être le seul lorsqu'on voit le culte qui lui est voué dans le monde ... Son goût pour l'Imaginaire et les contes, sa mélancolie, son homosexualité ... Son journal intime (paru chez Grasset) m'a bouleversé et ses châteaux féeriques sont des havres de paix qui incitent à l'imagination, à la poésie. Je possède une pierre issue de la fantastique grotte de Vénus, une grotte artificielle pensée comme un décor d'opéra de Wagner avec un petit lac où Louis aimait se laisser aller, souvent seul, à la rêverie. Et je la touche avant chaque séance d'écriture, c'est un petit rituel.

Maze - En vous lisant on sent une véritable connexion avec la littérature Allemande, et notamment un goût pour Wagner, le protégé de Louis II dont vous citez plusieurs œuvres. La figure d'Alexandre laisse d'ailleurs parfois penser à un Tannhaüsser des temps modernes en ce qui concerne l'amour sensuel et sa fin tragique. De même, on retrouve dans votre roman un personnage s'appelant Isabella qui fait étrangement

penser à Elizabeth de l'opéra allemand, et bien d'autres détails encore, est-ce volontaire ?

Thierry Desaules - Mon intérêt pour Louis II m'a amené à me pencher plus avant sur la culture germanique, en effet. Mon meilleur ami, qui vit à Munich, prépare un doctorat dans le domaine de l'Art là-bas. Il m'a ouvert des portes, fait découvrir des choses ... Je ne suis pas un fan de Wagner, mais ses Ouvertures me transportent. J'aime l'idée qu'on puisse rapprocher Alexandre de Tannhaüser ... Même si ce n'était pas volontaire !

Maze - A la fois porte d'entrée du moi profond, instrument libérateur et objet de tabou, le sexe condense en lui la vie et la mort, occupant l'un des premiers rôles dans votre roman. Cette quête intime de Milton revenant sur les pas et les souvenirs communs qu'il partage avec son jumeau requérait-elle, selon vous, une réflexion aussi poussée sur ce domaine ?

Thierry Desaules - Dans ce texte, oui, le sexe condense l'idée de vie et de mort. Il est au cœur du trouble d'Alexandre, à l'origine de la maladie de Milton, et reliait même les deux frères au début de leur existence. C'est un instrument de plaisir, mais aussi une arme de destruction voire d'autodestruction. Lorsque Milton et Stan se perdent avec ravissement dans les clubs hards de Munich, ils se ramènent à la vie. A l'inverse, lorsqu'Alexandre couche avec un horrible vieillard dans un sauna, il se tue un peu, il se punit. Il faut aussi savoir qu'en Allemagne, la sexualité gay est très souvent liée aux milieux fétichistes et SM, plus encore qu'en France. De là à y chercher une explication métaphysique, il n'y a qu'un pas ...

Maze - Publié quelques jours avant la sortie de votre livre, un article faisant état de violences perpétrées par des groupes néo-nazis envers les homosexuels en Russie donne encore plus de poids à votre histoire. Vous l'avez d'ailleurs relayé sur les réseaux sociaux. Comment réagissez-vous face à ce glissement de la fiction à la réalité ?

Thierry Desaules - Avec Amélie Nothomb, nous avions remarqué que souvent, après l'écriture d'une fiction, certains éléments fictifs devenaient réels autour de nous. La théorie est farfelue, je vous l'accorde, mais quand je vois ce qu'il se passe en Russie et que je n'imaginais même pas lors de la rédaction du livre, j'en ai la nausée. Et même en France, les relents putrides qu'on a eus après les débats sur le mariage pour tous m'ont laissé un goût très amer. Le livre est donc, hélas, tristement d'actualité.

Maze - Démarche totalement inédite, vous avez réalisé un court métrage pour annoncer la sortie de votre livre, dévoilant de ce fait une partie de l'intrigue et de l'ambiance. Est-ce là la marque de votre recherche esthétique autant sur le plan littéraire que visuel ?

Thierry Desaules - Même si j'ai eu l'idée de cette bande-annonce vidéo et que j'en ai écrit le synopsis, elle a été réalisée par Selest, une amie de longue date et artiste multi-facettes puisqu'elle a également signé et interprété la bande-son qui accompagne ce petit film. Je savais que l'essentiel de la communication pour ce livre allait passer par le web. C'est un outil formidable mais tout y va très vite ; voilà pourquoi il fallait faire quelque chose de visuel, de court et d'esthétiquement fort, marquant. C'est aussi pour cette raison que le livre propose un lien web vers une playlist sur Deezer qui permet de retrouver une grande partie des références musicales du texte.

Maze - Actuellement votre livre est disponible uniquement en version numérique et pour un prix, disons le, modique. 3,49€ précisément ! Ce mode de diffusion, et ce prix, vous satisfont-ils pleinement ?

Thierry Desaules - Je suis très satisfait. A ce prix-là, n'importe qui peut s'ouvrir à la littérature contemporaine !

Maze - Quels sont vos projets désormais ?

Thierry Desaules - Ils sont nombreux ... Un troisième roman est déjà en cours, je viens d'achever l'écriture d'une pièce dont j'aimerais monter une lecture publique avec des comédiens sur Strasbourg début 2014 et je tente de terminer un conte pour enfants en partenariat avec une jeune illustratrice très talentueuse : Camille Murgue.

Paru aux éditions Numériklivres le 20 août dernier, nous vous invitons à consulter ce roman qui flirte entre un romantisme noir et une plume gothique ardente. D'ici là, nous souhaitons une bonne continuation à Thierry Desaules pour ses divers projets dont nous vous parlerons peut-être dans quelques mois, qui sait !

- Marine Roux



LA PHOTO EST DE SÉLEST, C'EST CELLE DESTINÉE À LA PROMO

JAMAIS PLUS

Ce mois-ci, les impressions d'un nouveau roman fraîchement sorti : Jamais plus, de Laure Arbogast.

Jamais plus, c'est le nom français d'une chanson, Nevermore, qui nous évoque le célèbre poème d'Edgar A. Poe. Voici un extrait de ce roman, que l'on peut trouver via le lien au bas de cet article :



« MÉMOIRES

Je dédie ces quelques lignes à moi-même.

S. Ollivier

Plût au ciel que le lecteur trouve, sans se désorienter, son chemin abrupt et sauvage, à travers les marécages désolés de ces pages sombres et pleines de poison.

Il n'est pas bon que tout le monde lise les pages qui vont suivre ; quelques-uns seuls savoureront ce fruit amer sans danger.

Mais avant de vous inviter dans mon univers déjanté, permettez-moi d'abord de me présenter :

Syd Ollivier, comte de Toulon, enchanté.

Né le 27 août 2000 à ~~Brocéliande~~ Paris (version officielle).

Né d'une bouteille de trop vidée la nuit du passage au nouveau millénaire (version officieuse).

Âge : 13 ans.

Ville où je (sé)vis : ~~Pandémonium~~ Sanary (Toulon), petite ville du bord de mer éclaboussée de soleil au parfum de Californie, paradis des palmiers et des surfeurs.
Père : artiste maudit. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à une date récente. J'ai maintenant tendance à privilégier la version alcoolique notoire disparu dans la nature quand j'avais six mois.
Mère : à mi-temps. L'autre moitié du temps, Nancy Ollivier, hôtesse de l'air.
Famille : ~~juste ma mère~~ les Privat.
Amis : Stan, Stan, et puis Stan. Et encore Stan. Ah ! j'oubliais : Stan.
Animaux : un vieux chat sauvage noir comme l'Enfer répondant au doux nom de Smith, dont Nancy n'a jamais réussi à se débarrasser en dépit de ses nombreuses tentatives. Ce démon ne semble pas garder rancune au tuyau d'arrosage avec lequel elle l'asperge dès qu'elle l'aperçoit, il revient encore et toujours. Je nourris aussi tous les chats du quartier.
Signe astrologique : vierge. Plus pour longtemps, faites-moi confiance.
Signe chinois : dragon. Principal atout : la chance, surtout pour les autres. C'est le signe le plus puissant. Évidemment.
Cheveux : en fonction des saisons. Actuellement, blond platine.
Yeux : bleus. Du moins jusqu'à ce que je change mes lentilles.
Taille : ~~1,49 mètre~~ c'est là où le bât blesse. Mais je suis beau gosse, ça compense.
Qualités : toutes. Défauts : aucun.

Je suis à la fois bénit et maudit par mon manque de timidité.

Ne me demandez pas quel jour on est, quel temps il fait, à quelle heure j'ai rendez-vous : je n'en ai pas la moindre idée.

La partie de moi que je préfère : Stan, probablement.
Surnoms : « Syd, le Roi des Propos Acides ». Ou encore : « Le Roi de la Castagne ».
Et mon préféré : « Le Roi des Elfes ». Il paraît que mon nom de famille vient de l'olivier, le roi des

arbres, symbole de tout un tas de trucs : la sagesse (mais oui), la paix universelle (bof), la victoire (évidemment), sans oublier la longévité. Je vivrai vieux, c'est sûr. Merci chère mère.

Autre théorie encore plus alléchante : mon destin est d'entrer dans le club très fermé des Immortels de l'Académie Française (la consécration ultime), dont le célèbre habit vert est brodé de rameaux d'olivier (en plus il y a une cape et une épée, la classe !).

Livres préférés : Les Fleurs du mal, de Baudelaire, L'Histoire sans fin, de Michael Ende.
Films préférés : Star Wars IV à VI, Retour vers le futur, Le Seigneur des anneaux (que des trilogies, pourquoi ?).
Religion : Lautréamont.
Régime alimentaire : pizzavore.
Boisson préférée : Jack Daniel's.
Passions : les fringues et l'art sous toutes ses formes.
Matière préférée : le français.
Matières détestées : toutes les autres. Le sport et moi n'avons jamais trouvé de terrain d'entente.
Passe-temps : lire ; écrire à la tombée de la nuit et au lever du jour ; regarder les étoiles (le spectacle est gratuit) ; regarder pousser l'herbe ; en faire pousser.
Professions : kleptomane, furieux fêtard couche-tard lève-tard, vendeur de rêve et fouteur de bordel notoire.
Activités annexes : diverses et variées. Dernières en date : vendeur de pop-corn au cinéma municipal, nettoyeur de tombes, gardien de barrière au parking de Sanary, vendeur de journaux, collégien (quatrième), dame-pipi.
Devise : osons prendre nos rêves pour la réalité.
Ambition : devenir le plus grand des poètes après Rimbaud. Et surtout : conquérir l'Amérique. »

Amis lecteurs, sachez que l'on nous trompe. Le résumé nous trompe, les extraits offerts nous trompent. Non, ce n'est pas simplement l'histoire d'un gosse trop insolent pour son âge, trop rebelle pour son âge, trop cultivé pour son âge, soit 13 ans. Non, ce n'est pas non plus l'aventure énergique de cet ado anachronique et punk, à qui il arrive des choses trop improbables pour être vraies même avec une dose incroyable de chance et de culot, à savoir son groupe de rock, sa vie de junkie à 15 ans, le tout mêlé à de nombreuses références qui sonnent un peu trop littérature, un peu trop cliché. En ouvrant le livre, tout se dissout lentement au fil de la lecture : les étranges manières du narrateur, les affirmations semblant quelque peu incohérentes, même l'idée du personnage de Syd, qui ne fait, je le maintiens, pas son âge. En réalité, nous n'avons pas seulement affaire qu'au journal de ce dernier, mais aussi à celui d'un autre personnage, Gabriel, une petite dizaine d'années plus tard. Et notre vision change du tout au tout.



Tous deux nous racontent leurs histoires, directement, dialogues inclus, mais celles-ci ne sont pas détachées. En effet, Gabriel reçoit pour mission de reconstituer le journal de Syd, ancienne étoile noire de la musique morte à 18 ans, dans le but de le publier pour que tous connaissent son histoire. Des personnages s'y croisent, des similitudes apparaissent, 4 ans séparent la mort de Syd et le début du journal de Gabriel. Les blessures sont encore fraîches, les anciens amis du premier vivent encore avec son souvenir et le second baigne dans cette atmosphère passée. Mais rien n'est triste, tout tangue, l'histoire de Syd qui est à son image, révoltée, insolente, contamine l'autre vie, l'envahit jusque dans la répartition des chapitres, ou elle prend de plus en plus d'espace et d'importance. On est pris dans un tourbillon de folie, de musique, aux multiples références littéraires teintées de fumée de joints, au goût âcre de cigarette et d'alcool, où se croisent Rimbaud, Baudelaire, Lautréamont, et tant d'autres. Car Syd écrit. Des poèmes, son journal, mais pas seulement. Il continue par des chansons, mais pas seulement. Il dessine un peu, se déguise aussi, et voudrait être poète. Maudit, de préférence. Et il est



extrêmement cultivé. Aucune page n'est épargnée, il y aura toujours des références, des empreintes d'illustres groupes musicaux, de films mythiques, souvent expliqués par les bienvenues notes à la fin du livre. Tenez, son propre prénom, Syd. En hommage à Sid Vicious, et aussi un peu au premier chanteur des Pink Floyd. L'auteur s'en amuse, dissémine même quelques clins d'œil au lecteur connaissant un tant soit peu sa propre biographie.

Mais à cet étrange mélange hors genre se mêle un peu de superstition mystique, autour d'une guitare, d'une boutique d'antiquités, et quelques descriptions de villes françaises. On oscille entre réalisme et fiction rêveuse au sujet d'un monde révolté qui a existé mais fortement décliné, sinon disparu, depuis quelques dizaines d'années. L'impression est quelque peu étrange mais on en est imprégné, immergé totalement parmi les drogues de plus en plus dures, le rythme changeant et la musique, la musique qui nous envahit sans pourtant qu'on n'y connaisse goutte, à ces monstres de punk ou de rock. L'humour et le cynisme se succèdent, et chaque chapitre se termine d'une manière sublime par un mot, une phrase, quelque chose qui va vous couper le souffle. Ça surprend, à chaque fois, les lignes bien découpées nous rendent délicieusement impatient, à chaque fin de chapitre une bombe. Les personnages sont intéressants, surtout les principaux, évidemment, hantés quelque peu par des démons dont ils n'arrivent pas à se défaire, mais toujours sur le fil, continuant d'avancer. Les liens se font, se défont, en une explosion permanente de surprises, de bons mots, on y croit. « Tout ce dont j'ai envie c'est de tomber dans les bras de Morphée [...]. Je tombe dans les bras de la Morphine. » et autres « Si un jour il pleut de la soupe tu seras le seul avec une fourchette. » amusent et côtoient tant d'autres trouvailles.

Et ce qui est beau, c'est que malgré le caractère bancal, profondément encrassé de désillusion de Syd, jamais il ne tourne à la médiocrité. Il se montre comme il est, décrivant sa vie de junkie qui finit par l'ennuyer, souvent conscient de devenir une loque à même pas 18 ans. Sa manière de faire des fiches décrivant ses amis qui gravitent autour de lui est agréable aussi, sa manie de voler un peu tout et n'importe quoi, étrange. Mais il nous tient, sa vie est étrange aussi, alors pourquoi pas. Les chansons sont belles, dommage que notre imagination ne puisse se les représenter à l'oreille, prenons-les comme des poèmes. Oublions le reste et laissons son culot tout emporter. On vit une belle aventure, rock'n'roll, à l'américaine ou à l'anglaise, et pourtant en France, en traversant Arles, le Sud de la France, au gré des tournées, jusqu'à Honk-Hong ou au Japon.

Jamais plus m'a laissé une forte impression. J'abandonne le rôle de critique presque objective, ai-je le droit ? Je me suis nourrie dans ma courte vie de contes merveilleux résolument séparés du réel, de récits fantastiques en équilibre et d'histoires désabusées ancrées dans la vraie vie. Mais Jamais plus est singulier : des personnages comme Syd, on ne s'attend plus à en trouver, des chanteurs maudits et belliqueux, poètes dans l'âme et jamais brisés. Attachés à leur rêve de triomphe artistique et leur machine à écrire. Des guitares mythiques et des symboles de grands groupes musicaux voués à l'adoration éternelle. La provocation selon Rimbaud. Et pourtant, punk is not dead and rock will never die. L'esprit se perpétue, l'attente des fans de Camden Town est tremblante. Et Syd Camden apparaît, crache ses failles sur la scène, déchaîne la foule, attire l'attention et éveille l'intérêt. Son histoire, elle est en marge, et elle est efficace. Elle envoûte.

Alors si ce qui précède vous tente, si vous avez envie d'autre chose que ce qui vous entoure, allez-y. Procurez-vous ce livre, lisez-le, vibrez.

Parce qu'une époque est peut-être morte, mais l'esprit est toujours là.

The show must go on.

Ici, le blog de l'auteur : *laurearbogast.blogspot.fr*

Pour y trouver toute information relative à ses deux romans, sa vie publique, et même la contacter directement, ouah !

- Maraban Dju'



UN MOIS D'OCTOBRE ROUGE POUR TOM CLANCY

Baltimore en aura enterré des hommes de lettres ! On se souvient d'Edgar Allan Poe le créateur du genre policier qui s'y éteignit en 1846 , et bien aujourd'hui c'est au tour de Tom Clancy de rendre l'âme dans cette ville portuaire. Hospitalisé pour une maladie visiblement fulgurante, le passage au mois d'octobre lui aura été fatal et laisse le genre du techno-thriller orphelin.

Pas moins de 25 best-sellers témoignent du travail acharné de celui qui, pourtant, ne semblait pas destiné à publier la moindre ligne. Devenu courtier en assurance après des études d'anglais, sa passion première pour les combats et l'armée ne s'est jamais tarie. Se voyant jugé inapte pour participer à la guerre du Vietnam à cause de problèmes de vue, Clancy décida de vivre son rêve en inventant des histoires qui n'ont rien à envier à la réalité. A défaut d'une santé parfaite, Clancy s'est tout de même illustré avec ce coup de maître qui l'a fait verser sur le papier les attentats du 11 septembre avant même qu'ils ne se produisent ! Élan médiumnique, ou simple hasard ? Il n'en demeure pas moins que l'approche très pointue des techniques d'espionnages et des relations géopolitiques conflictuelles étaient le pain quotidien de ce civil étonnant. Homme ancré dans les affaires, non pas d'états, mais financières, c'est tout naturellement que Clancy a senti que le filon littéraire pouvait lui apporter de nombreuses opportunités. La plus rentable aura été d'adapter ses intrigues romanesques sur les écrans de consoles. Les jeux vidéos estampillés sous la direction de la société Red Storm Entertainment, aujourd'hui reprise par Ubisoft, en sont un bon exemple.

Là où Tom Clancy aura laissé sa marque la plus profonde est dans le genre du thriller moderne. Apportant une véritable respiration au roman d'espionnage, c'est en effet l'auteur qui a vraiment fixé les bases du techno-thriller, soit du thriller qui plonge le lecteur dans un monde moderne menacé par des catastrophes politiques (guerres...) où seul un héros aidé des technologies de pointe peut parvenir à restaurer l'équilibre. Cela peut sembler monnaie courante désormais, mais en 1984, année de parution du premier roman à succès de Clancy intitulé Octobre Rouge, cette veine littéraire n'était pas encore très aboutie. La battant en brèche tout au long de sa carrière littéraire en laquelle il ne voyait rien d'autre qu'un «travail», il signera tout de même, et par delà la mort, son 17ème roman intitulé Command Authority qui doit paraître en décembre aux éditions Putnam's Sons. En attendant la sortie de ce nouveau scénario catastrophe, et qui sait, peut-être prophétique, vous pouvez toujours jouer à Splinter Cell ou Rainbow Six, deux des nombreux jeux vidéos scénarisé par le roi du techno-triller !

- Marine Roux

Mode


Découvrez la nouvelle Betrousse
BEST OF BEAUTY
12 Produits pour le meilleur de la Beauté
+ 1 accessoire de voyage
pour seulement
29€*
au lieu de
104€
DÉCOUVRIR MAINTENANT >
* Frais de port non-inclus - Produits Format Vente - photo non contractuelle

LA MODE AU PAYS DU SARI

Voilà maintenant deux mois que je me suis installée en Inde, et niveau mode et tendances, tout un nouvel univers s'offre à moi et à mes yeux.

En effet, rappelons qu'il est ici impossible de porter une jupe au dessus du genou ou encore l'une de ces superbes robes découpées au niveau de la taille qui sont très à la mode en Europe en ce moment. En ce qui concerne les chaussures, il est évident que les talons hauts sont à bannir, la plupart des rues étant faites de terre, gravats,etc.. Ceci dit, les indiennes ont su trouver des tas d'alternatives pour rester à la mode malgré tous ces inconvénients. Commençons par l'habit traditionnel féminin, si j'ose dire, qu'est la Kurta : une sorte de tunique qui la plupart du temps est en coton (ou soie), longue jusqu'aux genoux et fendue des deux côtés, portée généralement sur un leggings ou un sarouel. C'est le vêtement le plus porté ici, et bien que la forme de l'habit évolue très peu, il existe une quantité incroyable de motifs, couleurs, broderies,etc...

Ensuite, comment parler de l'Inde sans mentionner le mythique Sari ? Le sari est de nos jours assez peu porté. En effet, les femmes lui préfèrent la Kurta, plus pratique et confortable. Ceci dit, le sari se porte encore lors de diverses cérémonies et mariages car il est très élégant, et la plupart du temps il est fait de soie, brodé ou non. L'Inde est justement le pays de la soie ; il est vraiment très facile et peu coûteux ici de trouver des écharpes, foulards, sacs, etc, d'une soie de très bonne qualité, et il suffit donc pour rester élégante de porter une simple tenue noire avec par exemple une écharpe en soie de couleur vive.



L' Inde regorge également d'une multitude de bijoux tous plus fous les uns que les autres. Il suffit de se promener dans les rues pour trouver des échoppes remplies de colliers, bracelets, etc, tous très originaux, et introuvables en Europe, qui suffisent à assouvir le besoin d'originalité dans ce pays où tout le monde porte quasiment les mêmes vêtements. Pour le plaisir des yeux, on peut aussi trouver des diamants et pierres précieuses exceptionnelles, qui nous font rêver.



Beaucoup de boutiques vous proposent aussi de fabriquer sur mesure votre sac en cuir. En effet, ici tout est fait main, on apporte un croquis, et on revient quelques jours plus tard avec un sac en cuir de très bonne qualité. Il en est de même pour les vêtements, le sur mesure n'est pas un luxe ici mais fait partie de la vie quotidienne, ce qui permet d'avoir des vêtements à la coupe parfaite.

Pour finir, bien qu'ici on trouve facilement des enseignes comme ZARA, BENETTON et autres boutiques importées de l'Occident, on préfère tout de même chercher dans les rues des accessoires originaux, la plupart du temps faits mains qui agrémenteront et pimenteront une tenue basique plutôt que de rester à la mode européenne.

- Jodie Blin, à Delhi

RENCONTRE AVEC LE BLOGUEUR MODE **ZANE SILVER**

Le phénomène des blogs mode frappe la toile depuis quelques années déjà. Le principe ? Prendre en photo ses OOTD (Outfit Of The Day ou encore tenue du jour) et les poster sur internet afin de montrer aux yeux de la blogosphère son sens inné de la mode. Véritable buzz sur les réseaux sociaux depuis les années 2000, cette tendance -d'abord exclusivement féminine- tend à compter quelques messieurs dans ses rangs. Parmi ces derniers, Zane Silver, jeune parisien passionné par le monde de la mode (dont il a fait son métier), essaye de se faire sa place dans ce monde virtuel. Entretien avec ce blogueur ambitieux et fou de vêtements.



Peux-tu nous présenter ton blog en quelques mots ?

Zane & The City est un blog mode sur lequel je poste mes looks et mes inspirations musicales chaque semaine.

Alors que la vague des blogs mode a déferlé il y a de cela quelques années, ton blog n'a vu le jour que cette année: qu'est-ce qui t'a motivé à débuter ton blog maintenant ?

J'ai toujours été un grand fan des blogs mode, je trouvais ça assez injuste de ne pas pouvoir lire de blogs mode d'hommes. Alors que justement les blogs mode se sont créés par centaines, je ne trouvais pas de blogs d'hommes français. Un jour je me suis dis pourquoi pas moi et j'ai donc décidé de le créer.

Ton blog s'ouvre sur une musique: pourquoi ce choix ?

Je trouve ça important de mettre une musique en page d'accueil, ça permet selon moi d'avoir une première impression sur l'univers du blogueur.

Tu as instauré une rubrique entièrement consacrée à la musique nommée « Fashion musics ». Quel lien relie la musique et la mode selon toi ?

La musique est indéniablement liée à la mode. De nos jours elle influence les créateurs de mode et étant donné qu'elle a pris une place si grande dans notre société, je me suis dis que c'était bien de lier mon style vestimentaire à mes gouts musicaux.

Tu as fait des études de mode et de stylisme, tu endosses le rôle de personal shopper et de styliste pour des shootings... La mode tient donc une place essentielle dans ta vie. Comment décrirais-tu ton rapport avec cette dernière ?

Depuis tout petit, j'ai toujours été fasciné par les magazines de mode et les défilés, sans parler de la fashion week. J'ai grandi avec la mode et je pense que quand on s'habille bien et qu'on prend le temps de porter des vêtements qui nous ressemblent, ça permet de se sentir bien dans sa peau. Aujourd'hui

j'en ai fait ma passion et mon travail et j'en suis très heureux. Si vous vous habillez vite fait mal fait le matin, comment voulez vous que quelqu'un puisse vous prendre au sérieux ?



Comment définirais-tu ton style ?

Je n'ai pas de style précis, un jour je suis le dandy chic et le jour suivant je serais le gars qui porte des vêtements de skateur. Je pense que notre look est plutôt le reflet extérieur de notre intérieur et moi j'aime bien changer quotidiennement de personnage afin de toujours pouvoir me surprendre. Cependant j'ai définitivement une préférence pour le style anglais assez chic, l'américain californien qui porte beaucoup de slim et tee-shirts à manches retroussées, et le japonais innovateur qui porte beaucoup d'accessoires. Si on pouvait en ressortir un style je pense que ça serait moi.

Tu as été plébiscité le mois dernier par Lookbook [site internet d'envergure internationale où les inscrits peuvent poster des photos de leurs looks de rue, ndlr] en apparaissant sur leur page Facebook. Que représente ce site pour toi ?

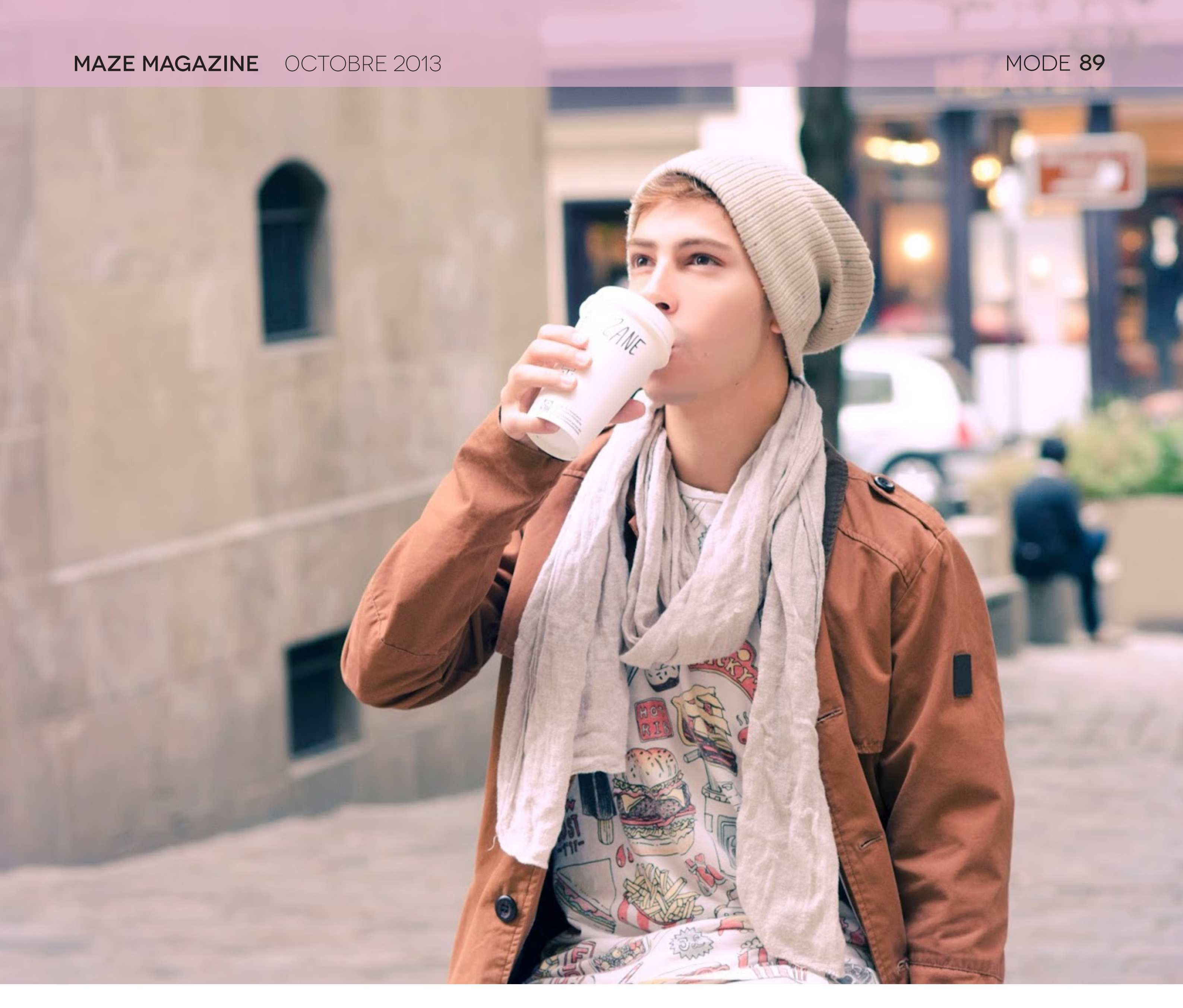
Lookbook est le site qui m'a donné envie de créer mon blog, les gens y viennent du monde entier et je suis toujours agréablement surpris de voir les looks des pays étrangers. Quand j'ai vu qu'ils m'avaient mis sur leur page facebook avec plus de 900 000 fans j'étais sur-excité, je me fixe souvent des buts et celui là en était un. Maintenant je m'en fixe un autre et c'est comme ça qu'on gravit les échelons.

L'univers de la blogosphère mode est essentiellement féminin, est-ce difficile de s'y faire une place en tant qu'homme ?

Oui c'est difficile car les français n'y sont pas habitués. Avec le temps je pense que l'univers des blogueurs mode homme va vite se répandre (peut être dans un ou deux ans). Les hommes adorent s'habiller et prendre soin d'eux malgré ce qu'ils en laissent paraître. Il fallait juste que quelqu'un débloque tout ça... et cette personne c'est moi. Je n'ai presque pas de concurrence en France et c'est plutôt cool, pas de prise de tête du coup.



A l'origine les blogs mode étaient une manière d'appréhender la mode de façon ludique: il s'agis-



sait pour les blogueurs de montrer qu'il était tout à fait possible d'avoir du style sans débourser des fortunes. Aujourd'hui on assiste à une réelle montée en puissance des blogs modes et certaines blogueuses sont érigées en papesses de la mode (cf. Le blog de Betty, Garance Doré, etc...), étant invitées aux premiers rangs des défilés de Haute Couture, multipliant les collaborations avec des marques prestigieuses. Que penses-tu de cette évolution des blogs modes ?

On prend les blogueurs mode de plus en plus au sérieux et c'est normal, les plus grandes marques se sont rendus compte de l'influence des blogueurs mode sur les acheteurs. Quand je vois le succès de Betty [Le blog de Betty, ndlr] je suis super content pour elle! Aujourd'hui les gens préfèrent lire un blog mode plutôt qu'un magazine de mode, car le blogueur lui est réel et il propose très souvent des looks qui sont abordables par tout le monde. Je trouve que cette montée en puissance des blogueurs est une récompense et une valeur du métier de blogueur mode. Car même si certains en vivent financièrement, ils le font très souvent par passion, et c'est là qu'est toute la différence : les gens ressentent ce qu'on écrit, ils se reconnaissent dans nos posts. La mode ce n'est pas seulement les personnes qui assistent aux défilés de la fashion week, mais c'est aussi ceux qui vont à H&M et ressortent avec un look super tendance.

Enfin dernière question: quels conseils mode pourrais-tu donner à tes lecteurs (féminins comme masculins) ?

Le matin quand vous vous habillez, prenez le temps de choisir des vêtements qui vous ressemblent, et osez les porter. Grâce à ça vous verrez que vous commencerez à vous sentir mieux dans votre peau.

- Propos recueillis par Eloïse Prével

Jeux Vidéo



GTA V
DE RETOUR À LOS SANTOS

Rarement l'attente d'un produit culturel fut si rude et palpable. La pression qui incombait aux développeurs de Rockstar était immense à l'approche de la sortie du jeu. Grand Theft Auto … Saga culte parmi les légendes du jeu vidéo. L'un des piliers d'un art nouveau. Au fil des épisodes, c'est tout une communauté de fans qui s'est constituée autour d'une licence porteuse de scandales. Ainsi, jamais le net fut autant en ébullition ces dernières années que lorsque Rockstar décidait toujours de manière intelligente de distiller une vidéo ci et là, une image, une information … que les fans s'empressaient d'analyser avec minutie.

Mais c'est bien le mardi 17 septembre (ou le lundi 16, ou le samedi 14 pour les impatients) que le phénomène prit une toute autre ampleur. Avec la sortie de GTA V, c'est tout un raz marée qui déferla dans l'environnement culturel mondial. Un milliard de dollar généré en seulement trois jours, record historique, une presse spécialisée unanime. Qu'on se le dise, GTA V méritait son interminable attente. Commençons d'abord parce qui saute en premier aux yeux. La qualité graphique. Certes, comme pour ses prédécesseurs, GTA n'est pas un étalon de compétition en matière de beauté graphique, mais il n'en reste pas moins que le jeu est très beau compte tenu de la taille de la carte, de sa distance d'affichage et de sa sortie en fin de vie des consoles « present-gen ». Oui, GTA V est le plus bel open-world sorti à ce jour. Mais plus que des graphismes pris à défaut par un aliasing toujours aussi présent chez Rockstar, un affichage tardif ou des bugs ci et là, c'est bien la multitude de détails qui impressionnent le joueur fraîchement débarqué dans l'état de San Andreas. Rarement un monde virtuel rendit aussi vrai, aussi vivant. Rockstar a travaillé d'arrache-pied pour donner vie à chaque lieu de l'immense carte jouable. De la ville à la montage en passant par le désert ou la mer, tout est atypique, tout devient une découverte. L'immersion est totale.



GTA V est porté une une qualité d'écriture certaine.

Cette immersion est renforcée par une histoire qui nous tiendra en haleine une vingtaine d'heures (hélas trop peu, on y reviendra) et qui représente une



nouvelle démonstration de la part de Rockstar, qui prouve la qualité d'écriture de la firme. Certes, on n'atteint pas forcément le niveau d'un Max Payne 3 ou d'un Red Dead Redemption, mais le scénario est parfaitement maîtrisé du début à la fin, hommage une fois de plus à une multitude de films cultes. Si Rockstar se permet comme toujours de tourner en dérision la société d'aujourd'hui (ce qui commence parfois à lasser, bien que le tout reste habile) c'est surtout la profondeur psychologique offerte aux trois héros du jeu qui épate. Certes, Franklin, cliché d'un «gangsta» américain, est un peu en retrait au long de l'histoire et de surcroît moins intéressant, les personnages de Michael et Trevor sont géniaux. Michael d'abord, sans doute le personnage principal de l'intrigue. En pleine crise de la quarantaine, entouré par une famille simple d'esprit qui n'a d'yeux que pour la télé réalité ou le dernier jeu de zombie sorti, tente de retrouver son lustre d'antan en essayant un nouveau braquage. L'évolution du personnage et la divulgation de ses secrets seront assez remarquables. Mais que dire de Trevor, personnage complètement fou, illustration de l'esprit GTA depuis ses débuts, là encore, Rockstar a su parfaitement maîtriser ce personnage, bien que les développeurs en font peut être, à mon sens, trop avec lui.

Il y a toujours quelque chose à faire à Los Santos

Mais si l'histoire est bonne, elle est hélas trop courte. Et c'est bien dans les activités annexes que le joueur va finalement y trouver son compte. Tennis, vélo, golf, courses de quad, parachutisme … les activités sont légions à Los Santos. De plus, à l'instar de Red Dead Redemption, des évènements aléatoires parcellent la progression du joueur. Mais l'apogée de la liberté est bien entendu le fait de pouvoir switcher à tout instant entre un héros ou l'autre. Un véritable symbole.

Malgré tout, il y a tout de même un léger ressenti d'amputation de certaines activités au profit du multijoueur sur lequel Rockstar semble beaucoup compter. Heureusement, celui-ci a l'air tout simplement hors norme et l'on a hâte de pouvoir le tester le 1er octobre. Ajoutons à cela une bande son presque parfaite, qui caractérise la base de fans de la saga, et qui en ravira plus d'un.

En définitif, ce GTA V est une véritable démonstration d'open world. Le jeu s'impose sans grand mal comme le meilleur jeu de l'année aux côtés du très grand Last Of Us. Bien que la série perpétue certains défauts (la visée, la conduite …) le jeu est fun à souhait, beau, additif et représente ce que beaucoup attendent d'un jeu, un vrai.

Chapeau bas.

- Sullivan Lepetit

LE JAPON, C'EST QUOI LE PROBLÈME ?

A la sortie du dernier Tokyo Game Show, Hideo Kojima (Metal Gear Solid), un brin dépité, déclarait : "Quand je regarde ce TGS... On dirait qu'il n'y en a que pour la dernière appli smartphone ou les jeux pour adolescentes dans les médias, non ? Je trouve ça dangereux. Si l'on ne nous vend pas la PS4 ou la Xbox One avant leur sortie, à quoi bon essayer ?"


© Konami Digital

Comment le Japon, longtemps leader de l'industrie vidéoludique, a-t-il pu arriver à un stade où il est devenu un acteur de second plan ?



Le mois dernier se tenait le Tokyo Game Show donc, qui fut il n'y a pas si longtemps le deuxième salon de jeu vidéo au monde, derrière l'E3 américain.

Aujourd'hui, on pourrait presque dire que la Gamescom est passée devant. Surtout, malgré un nombre de visiteurs record, c'est l'attrait du salon qui décroit sans cesse ces dernières années. Encore cette année, le salon ressemblait presque à une simple exposition de nouveaux jeux à l'instar de la Paris Games Week, qu'un show distillant des annonces retentissantes. Presque rien n'a été annoncé au TGS. Désormais, les éditeurs ne comptent plus sur ce salon, et peut être même sur le Japon entier.

La PS4 ne sortira qu'en février au Japon ...

En effet, avant le salon se tenait un pré-TGS, où Sony a tenu une conférence. Aucune annonce intéressante une fois de plus, si ce n'est que la PS4 sortira au Japon le 22 février 2014, presque quatre mois après les sorties occidentales, du jamais vu ! Plusieurs raisons à ce report. D'abord il est vrai, le marché Japonais est acquis aux consoles de salon Sony. Mais surtout, aucun jeu japonais n'est prêt pour cette fin d'année. Preuve du retard en la matière de développeurs habitués il y a de cela dix ans à dominer le marché européen ou américain.

Mais ce retard ne provient pas seulement de la next gen à paraître. Depuis l'arrivée des Xbox 360 et PS3, le jeu vidéo japonais est en crise. Retard technique d'abord, des coûts de production toujours plus élevés, pour des flops commerciaux. Les japonais n'y arrivent plus. Sans remettre en cause la qualité de leurs production, c'est d'abord un aspect philoso-


© Konami Digital

phique qu'il faut soulever. Car les japonais n'ont pas compris, anticipés les modifications du marché. A l'heure de la domination de licences telles que Call Of Duty, Fifa ou Grand Theft Auto, les japonais ont péniblement sortis des titres ambitieux tels que Sleeping Dogs, Tomb Raider, Hitman ... sans qu'aucun ne soit un franc succès. Et alors qu'ils arrivent tout juste à rattraper leurs retard sur cette génération de console, il faudrait aux développeurs asiatiques préparer l'arrivée de la next gen. Finalement, c'est un véritable désintérêt qu'éprouvent les développeurs japonais envers les nouvelles consoles. Pas sûr hélas que cela puisse aider à dynamiser les ventes de jeux provenant du pays du soleil levant. Car sans jeux à proposer, les consommateurs occidentaux oublient peu à peu les jeux asiatiques. Et à vrai dire, pour la grande majorité, ils se contentent pleinement des blockbusters américanos-européens.

Metal Gear Solid V, porte étendard du jeu vidéo Japonais en occident

Pourtant, il y a encore des raisons d'espérer. Metal Gear Solid V, Yakuza : Ishin, Gravity Rush 2 ou, soyons fou, Final Fantasy XV et Kingdom Hearts 3 devraient arriver prochainement tout en ayant un véritable potentiel. Le jeu vidéo japonais n'est pas mort, mais il doit seulement se renouveler.

Du renouveau, c'est peut être ce qu'il manque à l'autre grand constructeur national qu'est Nintendo. Tandis que sa Wii U est un flop, la firme peine à lancer les ventes, comptant sur un Zelda Wind Waker HD notamment, ou sur les arrivées prochaines de nouveaux Mario Kart ou Super Smash Bros. Toujours les même licences depuis vingt ans, ce qui commence à lasser le public, car ces licences pour la plupart proposent toujours la même chose. Nintendo est peut être le symbole du jeu vidéo japonais. Capable d'offrir du rêve, mais comme figé dans le passé. Le retard est conséquent, mais pas insurmontable.

Car à l'heure des DLC, micro transactions et autres fourberies occidentales, le Japon paraît encore innocent, naïf. Surtout, il a fait grandir de nombreuses générations de joueurs qui aujourd'hui n'attendent qu'une chose : que le marché japonais retrouve son lustre d'antan.

- Sullivan Lepetit



Art





HAYAO MIYAZAKI

UN MASTODONTE DE L'ANIMATION

Le départ à la retraite de Hayao Miyazaki a causé un véritable retentissement dans le monde de l'animation japonaise : le mastodonte part. Hayao Miyazaki est l'auteur de nombreux succès mondiaux, comme le Voyage de Chihiro ou Princesse Mononoké. Petit retour sur ce personnage emblématique.

Hayao Miyazaki, né le 5 janvier 1941 à Tokyo, doit sa renommée mondiale à son premier succès international : Princesse Mononoké, sorti en 1999. En 1985, il cofondera le Studio Ghibli, aujourd'hui un incontournable de l'animation nippone.

Les films d'animation de Miyazaki sont marqués par des sujets chers aux japonais : l'humain et la nature, l'humain et la technologie, la nature et la technologie. Un rapport constant entre le développement de la société et la nécessité de préserver une Nature fragile.

Princesse Mononoké et Ashitaka : l'incarnation de la nature forte et persévérante et de l'homme, pris entre moral et guerre. Mononoke, fougue mais douce, Ashitaka, pris entre son devoir de guerrier et son devoir de respect à la Nature, Mère de tous.
Le Voyage de Chihiro, petite fille enfermée dans un monde de terreur, d'esclavage mais qui garde son innocence par son amitié avec Haku et sa volonté de retrouver et sauver ses parents.

Le Château dans le Ciel, entre technologie créatrice et destructrice, ce film met bien en garde contre les possibles abus de la technologie au service du vil et de l'arrogance humaine.

Tous ses films sont tout aussi accessibles aux enfants qu'aux adultes, bien que comprendre entièrement la psychologie des personnages et les références soit difficilement possible pour un enfant. Le fait que les personnages principaux soient des jeunes filles les rend toutefois très plaisants pour un public jeune.

Les univers varient de très enfantin, avec Kiki la Petite Sorcière par exemple, à dur et sombre, avec le


© D.R.

Tombeau des Lucioles, univers de l'après Hiroshima. Cette variété de sujets lui vaudra de devenir un maître dans l'animation, pouvant manier les sujets et leur donner toute la profondeur qu'ils nécessitent, qu'ils soient légers ou non.

Hayao Miyazaki reste un maître dans son art, et avec l'accompagnement musical réalisé par Joe Hisaishi, il réussit à rendre compte de la particularité du monde nippon, avec ses esprits, ses démons et sa morale particulière, tout en le rendant poétique et très attrayant au public occidental ; ce qui explique son succès phénoménal. Un succès tel que le magazine Time le nomme en 2006 une des personnalités asiatiques les plus influentes des soixante dernières années. Malgré son succès indéniable, celui-ci restera humble, peut-être fidèle à ses propres films, qui divulguent une morale pleine de simplicité et de respect.
Pour comprendre le monde japonais, il faut se plonger dans sa culture. Le monde n'est pas composé comme l'entend l'Occident croyant, les esprits des ancêtres et de la Nature règnent ainsi que le karma. Respecter autrui, garder à l'esprit son devoir patriotique et conserver sa morale bouddhiste sont des notions essentielles aux films de Hayao Miyazaki.
Apprécier son art si particulier, accompagné d'une bande son mélodieuse, est accessible à tous. Un seul mot d'ordre : se laisser emporter par son vent créatif. Une dernière occasion de se plonger dans ce monde si particulier : Le Vent se Lève, dernier film en date d'Hayao Miyazaki, sortie prévue le 15 janvier 2014.

- Anna Soer

FRED LE CHEVALIER ET MADAME



Fin avril 2013 - Paris

Arrivée tardive dans la ville Lumière, émerveillée par ce musée à ciel ouvert. Outre la rétrospective de Keith Haring sévissant à l'époque, le street art réside à Paris. Dans le dédale des rues de la capitale, dans les quartiers métissés, sur les buttes ou dans les cavités métropolitaines, l'art est partout ! En fouillant un peu les magazines spécialisés, ou en regardant de plus près toutes ces œuvres éphémères, des noms reviennent sans cesses. Invader (bien sûr), Jef Aérosol, Blek le Rat, M. Chat, Kashink, Roa, Rero, mais aussi ... un certain Fred Le Chevalier et une certaine Madame.

Ici, il n'est nullement question d'un preux et valeureux chevalier venu défendre et sauver sa belle et douce dulcinée. Non, non, non les deux décorateurs de rues naviguent sur le même destrier et défendent la même cause : afficher leur art et donner un peu de poésie à ce monde moderne. Revenons-en au fait, fin avril, à la mi-journée, Fred Le Chevalier nous a proposé de l'accompagner dans une session collage aux cotés de Madame. Comment se passe une journée entourée de papier et de colle ?
Un caddie bien rempli suit chaque faits et gestes des deux protagonistes, où dessins de toutes tailles, pinceaux et seaux de colles s'entassent et se mêlent. C'est parti pour deux heures ...

Les lieux ont déjà été repérés ce qui facilite la tâche et la rapidité, car il ne faut pas l'oublier, ç'a beau être beau et ne pas avoir la volonté de dégrader, le street art reste illégal. C'est pourquoi il faut se dépêcher, chose paradoxale, puisque pour que le collage soit posé de façon convenable, il faut suivre un protocole précis. C'est d'abord à l'aide d'un rouleau que l'on étale la colle où l'on va déposer délicatement de petites ou grandes silhouettes. Patiemment, il faut les disposer de sorte qu'il y ait le moins de bulles d'air possible, et finir le travail à l'aide d'une brosse. Ce qui est intéressant, vous vous en doutez, n'est pas là. Mais ce sont plutôt les réactions des passants.

Certains riverains connaissent déjà les figures du chevalier ou les assemblages de la m'dame, et ravis découvrent leurs créateurs. Pressés de questions ou d'interprétations, les artistes conseillent la liberté de jugement et laissent libre cours à l'imagination de ces curieux. Les gens sont là pour regarder, mais aussi pour rencontrer, même si les mots ne viennent pas tout le temps. Que l'on aime ou pas, cela in-



trigue, et même les plus stressés se surprennent à ralentir le pas et à se laisser prendre.

Aujourd'hui l'art de rue a acquis un statut. Il s'est imposé peu à peu dans le paysage culturel et l'on a appris à l'apprivoiser. Si bien que les barrières entre un art plus conventionnel, même si contemporain, et celui là s'effacent, s'estompent. C'est pourquoi le contact reste primordial, les œuvres se partagent et se démocratisent. Des propositions afflues. Madame a été abordée, ce jour-là pour afficher dans un bar nouvellement ouvert. À la même époque Fred Le Chevalier allait voir ses personnages au casting des Petits Princes. Tant mieux, leur travail positif se consomme sans modération.

Concrètement, qu'est ce qu'on en retient ? Que tous ces collages, ces graphs... croisés au détour d'un chemin ne sont pas anodins. Derrière eux se cachent une femme ou un homme (ou un collectif) armés de patience. À deux, dans cette journée, s'est dégagée une belle solidarité, de l'entraide et de la gaieté pour un travail appliqué. Et dans les regards avides, on peut parfois lire un sourire, qui rend des personnes heureuses, de cette reconnaissance anonyme.

«Culture pour tous», on ne cesse de nous rabâcher. Avec cette discipline, cette phrase en est plus que vérifiée. La rue, la prochaine galerie, le prochain musée, la prochaine défricheuse de talents ? En tout cas, un bel outil d'expression.

- Louison Larbodie

LE MONDE FÉERIQUE D'AMIRA FRITZ

Amira Fritz est née en 1979 en Allemagne. Elle intègre une école de photographie à Vienne et fait ses débuts au cotés de Reiner Riedler, dont l'art surréaliste l'influencera particulièrement. En 2008, la jeune photographe emporte un prix grâce à sa contribution à la fashion week, et voit ses œuvres reconnues par la sphère artistique.

En effet Amira Fritz navigue entre différents mondes, celui de la mode, qui devient une source d'inspiration et dans laquelle elle s'affirme en tant que créatrice hors normes, et celui de la photo où elle commence à percer. Elle imagine des vêtements et coiffures qui dans leur préciosité fantasque invitent au rêve, au folklore et ne ressemblent à rien de connu. Ses photographies, elles, sont des féeries vintage aux couleurs impressionnistes, aux tons pastels, dont l'aspect éthéré marque la singularité.

L'idée d'un monde floral s'inscrit dès le début dans le travail d'Amira Fritz, ses femmes-fleurs, dont la tête est remplacée par un bouquet deviennent le symbole de cet univers surréaliste, où l'on devine le fantastique, entre les feuillages, caché dans le cadre de l'image. La lumière irréellement douce de ses clichés se fond dans le décor, la nature devient lieu de magie, de poésie. Récemment, Amira Fritz a collaboré avec L'express Style pour une série de photographies. Telles des Marie-Antoinette, ces modèles présentent les nouveautés de grands couturiers, en arborant des coiffures florales, toutes en volume, le teint poudré, habillées de vêtements roses et autres couleurs tendres.

L'élégance est au rendez-vous, une élégance hors du temps, énigmatique et étrange, qui rend ces poupées de porcelaine presque irréelles. L'artiste rend ses photographies épurées, débarrassées de tout aspect charnel, la matière est transparente, la lumière étonnamment blanche et douce, un peu de paradis semble s'immiscer dans cet univers immaculé. Le regard sur les modèles se veut presque distant, froid, les fleurs deviennent les seuls véritables objets de beauté, le monde lui-même semble être rendu à l'état végétal, et quelque chose d'un peu fascinant se dégage de cette pâleur florale, de ces images où la figuration devient proche de l'abstraction, où le paysage englobe l'être, être qui semble là comme objet pictural, comme représentation d'une ambiance.

Amira Fritz tient un site internet où l'on peut découvrir toutes ses magnifiques créations, clichés donnant l'impression de jouer avec les textures, les couleurs toujours pastels et raffinées. La jeune femme continue de faire parler d'elle, et ses bijoux photographiques sont toujours autant remplis de poésie, d'idées graphiques et stylistiques.

- Camille Chardon

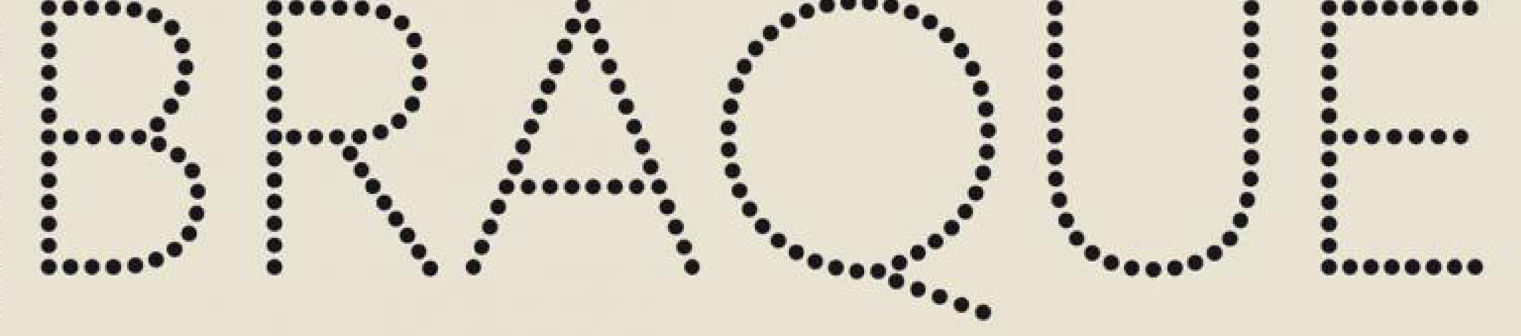
Grand Palais

18 septembre 2013

6 janvier 2014

grandpalais.fr

GEORGES



Georges Braque, *L'oiseau noir et l'oiseau blanc*, 1960, Huile sur toile, 134 x 167,5 cm, collection particulière © Leiris SAS Paris © Adagp, Paris 2013.